

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 63

JUILLET 1984

VOL. XII XVII^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE -- VOL. XII -- N° 63

JUILLET 1984

HENRY DE PAYSAC	Un projet contesté : la <i>Revue des Nations</i> . . .	337
CLAUDE FOUCART	André Gide et Franz Schönberner : «le presque unique témoignage d'une période de ma vie»	343
ANNY WYNCHANK	Métamorphoses dans <i>Les Cahiers d'André Walter</i>	361
	Essai de rétablissement de la chronologie dans <i>Les Cahiers d'André Walter</i>	371
ANTOINE FONGARO	Quatre lettres de Gide à Élisabeth Chaplin, ou quelques mystères dans la vie de l'écrivain	375
	Nouvelles lucurs sur la correspondance entre Gide et Élisabeth Chaplin	390
HENRY BARRAUD	A propos des Entretiens Gide - Amrouche. Souvenirs.	397
GEORGES KARAIŠKAKIS	Éclaircissements sur la Correspondance Gide - Valéry	407
ROBERT LEVESQUE	Journal inédit (Carnets X et XI, 22 février - 28 août 1934)	417
CLAUDE AUBANEL BERNARD MÉTAYER	Gide et nos vingt ans	477
	Lectures gidiennes	483
	Chronique bibliographique	487
	Varia	496
	Sur nos Cahiers	500
	Nouveaux Membres de l'AAAG	501
	Cotisations et abonnements 1984	502

■■■■■■ REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR ■■■■■■
■■■■■■ LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II ■■■■■■
■■■■■■ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES ■■■■■■

Comme nous l'avons annoncé, nous publierons dans notre prochaine livraison les TABLES ET INDEX des vol. XI et XII du BAAG (n^{os} 57 à 64, années 1983 et 1984).

Nous signalons à nos Membres résidant à l'étranger qu'ils disposent de trois moyens de règlement au bénéfice de l'AAAG :

– envoi d'un chèque bancaire (libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, Paris) au Trésorier, M. Henri Heinemann, 59 avenue Carnot, F 80410 Cayeux-sur-Mer ;

– virement bancaire, stipulé sans frais, au compte de l'Association des Amis d'André Gide, M. Heinemann, 59 avenue Carnot, F 80410 Cayeux-sur-Mer, ouvert à la Banque Nationale de Paris, agence de Cayeux-sur-Mer, n^o 00006059022 (Code Banque 30004, Code Guichet 01662, Clé RIB 11) ;

– à partir de certains pays, virement au Compte Courant Postal de l'Association des Amis d'André Gide, Paris 25.172.76 A.

UN PROJET CONTESTÉ LA REVUE DES NATIONS

par

HENRY DE PAYSAC

Lorsque éclata la Première Guerre Mondiale, nombreux étaient les liens d'amitié et de coopération qui existaient entre intellectuels français et allemands. Même si ces liens avaient perdu de leur intensité par rapport à la fin du siècle précédent, on n'en continuait pas moins à privilégier les cultures du nord et de l'est de l'Europe, une Europe des esprits qui allait de la Scandinavie à la Russie en passant par l'Angleterre. Stefan George, qui avait fréquenté chez Mallarmé, traduisait nos poètes et les faisait connaître dans son pays grâce à sa revue *Blätter für die Kunst*. L'exposition qui vient de lui être consacrée à Stuttgart est à cet égard significative. Son ami Friedrich Gundolf faisait la critique de nos livres outre-Rhin, et Hugo von Hofmannsthal, autre personnage de premier plan, en faisait autant en Autriche. Du coup, on prisait moins la latinité, et Gide n'était pas le seul à lui trouver un côté artificiel et vain.¹

Renée Lang a parfaitement analysé ce que l'Allemagne représentait pour Gide, et les rapports qu'il a entretenus avec les milieux allemands. Claude Foucart a aussi traité le sujet, ici même, à différentes reprises. Si Gide prisait le génie allemand, il ne s'en sentait pas moins éloigné, mais il le jugeait complémentaire du nôtre : « Sur le terrain de la culture aussi bien que dans les sciences et les arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente, que préjudice dans un conflit. »²

On ne s'étonnera pas que, lorsque l'Europe s'embrase et que les haines se durcissent, plus d'un ait songé à préserver le dialogue entre artistes des deux

1. Gide, *Journal 1889-1939*, Bibl. Pléiade, p. 506 (1915).

2. *Ibid.*, p. 673 (« Feuilletts »).

nations. La création d'une revue qui leur serait commune semblait le moyen le plus approprié. C'est ainsi que l'on va assister à un complot ourdi par des universitaires de divers pays.³

L'initiative de créer une revue revint à M. Bockhausen, de l'Université de Vienne. Comme on ne pouvait agir qu'en terrain neutre, il s'adressa à Paul Haederlin, un Thurgovien qui enseignait la psychologie à Berne. Les fonds furent trouvés auprès d'une Américaine de l'Université de Boston. A son tour, Haederlin se tourna vers Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Genève et personnage en vue de l'intelligentsia suisse. Reynold était romand et Haederlin alémanique. Cela établissait un équilibre auquel on est sensible en Suisse, d'autant que des dissensions se faisaient jour entre cantons, du fait du conflit franco-allemand. Ce détail explique notamment que le gouvernement de Berne ait hésité à protester lors de l'invasion de la Belgique et du Luxembourg par l'Allemagne. Originaire de Cressier, près de Fribourg, Reynold (1880-1970) appartenait à une famille qui avait fourni de nombreux officiers à la France, à l'Espagne, à l'Italie. Il avait étudié à la Sorbonne, et songé un moment à prendre la nationalité française. Fondateur avec Ramuz et Cingria de *La Voie latine*, à laquelle collaborèrent plusieurs poètes symbolistes, il est notamment l'auteur de *Cités et Pays suisses*, que L'Age d'Homme vient de rééditer. Dans l'entre-deux-guerres, il sera membre avec Paul Valéry de la Commission de Coopération Intellectuelle qui siégeait à Genève, sous l'égide de la Société des Nations, et que Bergson présidera.

En 1911, Reynold avait senti venir l'orage et fondé la «Nouvelle Société Helvétique», dont le mot d'ordre aurait pu être : *Pro Helvetia, dignitate et securitate*. Que la Suisse demeure la Suisse, consciente d'elle-même, grande par son idéal, éternelle, diverse et unie, soucieuse de démocratie, autant de qualificatifs que Reynold utilisera en parlant de son pays, autant de souhaits qu'il formera. A ses yeux, il y avait la Suisse, l'Europe et le monde... A la rigueur, il se serait contenté d'être européen car il en avait l'esprit ; secrètement, il eût préféré être Rhéno-rhodanien, citoyen d'une Lotharingie, véritable épine dorsale de l'Europe, un pays à créer, et les historiens ne manquent pas d'arguments...

Reynold va accepter de diriger avec Haederlin cette revue en puissance, qu'il est convenu à présent d'appeler la *Revue des Nations*. C'est à lui que reviendront les principales décisions. Il prend différents contacts, et va rendre visite à Romain Rolland qui, quelques mois avant la déclaration de guerre, s'est installé à Villeneuve, à l'extrême pointe orientale du Lac Léman. L'arti-

3. L'épisode a été brièvement évoqué dans Jean-Pierre Meylan, *La Revue de Genève, miroir des lettres européennes 1920-1930* (Genève : Droz, 1969), pp. 22-3.

cle qu'il a publié dans le *Journal de Genève*, «Au dessus de la mêlée», a fait grand bruit et soulevé des controverses. L'auteur de *Jean-Christophe* milite alors, selon ses termes, «pour reconstituer, au cœur de la tourmente, l'unité morale de l'élite européenne». En fait, il se sent écartelé entre deux mondes et défend des thèses pacifistes. Le suisse Reynold, s'il avoue subir l'influence de Rolland, n'a pas à prendre parti et souhaite simplement œuvrer pour que soient préservés les liens intellectuels entre Français et Allemands. Il ne saurait être de pacifisme, d'internationalisme ou d'antimilitarisme ; là réside la différence essentielle avec son aîné, auquel il n'en demande pas moins sa collaboration.

Quant aux différents appels que lance Romain Rolland, notamment «à la jeunesse héroïque du monde», ils n'auront pas les échos qu'il en attendait ; écrivains et artistes accomplissent leur devoir de patriote. Tel est le cas de Gide, qui avait entretenu des relations amicales avec Rolland, et qui ne lui en écrit pas moins : «Je trouve trop dangereux le désir exprimé [dans «Au dessus de la mêlée»] de vouloir demeurer à la fois neutre et français.» Le fait que la revue allemande *Die Aktion* traduise ses œuvres⁴ ne saurait modifier son point de vue, lui qui se dévoue alors entièrement aux réfugiés du Foyer Franco-Belge. L'année suivante, lorsque Romain Rolland recevra le prix Nobel, Gide notera : «Évidemment ce qui me choque dans le cas de R. Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean-Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit», et de lui reprocher les faiblesses de son style, tandis que le personnage de Jean-Christophe lui apparaît d'abord comme un Allemand.⁵

Reynold et Haederlin s'adressent parallèlement à des écrivains allemands, français et de divers pays. Ils exposent les thèmes que la *Revue des Nations* entend développer : on se penchera sur le rôle des intellectuels, on se questionnera sur l'influence de la guerre sur la littérature, les arts, on s'interrogera sur l'avenir du Droit international, etc... Un certain nombre de réponses positives leur parvinrent, celles de E. Huber, un Suisse, de Bryce, un Anglais, d'autres d'Italie, de Scandinavie, d'Allemagne même, de Hollande. De France, Charles Gide, Georges Goyau (ces deux noms se retrouveront presque toujours l'un à la suite de l'autre dans les commentaires qui paraîtront dans la presse) répondirent par l'affirmative. Charles Gide, en particulier, se montra le plus convaincu et sera le premier à adresser un article. Émile Faguet, le philosophe Émile Boutroux assurèrent aussi Reynold de leur soutien.

Finalement, ce sont deux professeurs de la Sorbonne qui feront capoter le

4. V. le *Journal des années de guerre 1914-1918* de Romain Rolland (A. Michel éd.).

5. Gide, *op. cit.*, p. 660.

projet : l'historien Ernest Lavisse et Gustave Lanson, le célèbre auteur de *l'Histoire de la Littérature française* et, de surcroît, l'ancien maître de Reynold : c'est lui qui lui avait suggéré de choisir comme sujet de thèse « Rousseau et les courants intellectuels de son époque » ; plusieurs publications devaient en découler.

Reynold lui écrivit, et Lanson répondit par un article qui parut, le 1^{er} avril 1915, dans la *Revue de Paris* : « On peut se demander, écrivait-il, si nos amis des pays neutres voient clairement les points de vue où les faits qui nous créent des devoirs nous contraignent à nous placer... Nous n'arriverons jamais à comprendre que tous les gouvernements neutres aient gardé le silence devant la violation des neutralités luxembourgeoise et belge. » Dans un second article que publie, le jour même, *L'Écho de Paris*, Lanson développe la même argumentation. Dans la *Revue de Paris*, Lavisse, qui en était le directeur, répond de son côté : « Entre l'Allemagne d'aujourd'hui et nous, il n'y a plus rien de commun, et c'est pourquoi : *Non possumus.* »

Georges Clemenceau n'hésite pas à se mêler au débat et, le 2 avril, dans son journal *L'Homme Libre*, soupçonne Haederlin d'être un agent allemand déguisé. La polémique rebondit en Suisse romande, « la moyenne surtout », dira Reynold, ajoutant que, pendant ce temps, « les Allemands nous opposaient un silence méprisant ». Il sera convoqué au Département Politique de son pays, tandis que le Quai d'Orsay lui fera demander s'il ne peut surseoir de quelques mois au lancement de la revue.

Jamais revue « morte avant que d'être née », selon le mot de Rolland, n'avait fait couler autant d'encre. Du coup, Reynold décide de se retirer : « Des travaux plus urgents et des événements plus graves allaient me prendre tout entier », écrit-il dans ses mémoires ⁶, et sans doute fait-il allusion au poste qu'il va occuper dans l'Armée, celui de responsable du « Bureau des Conférences de l'État-Major ».

Pendant ce temps, Gide se dévouait à sa cause. « Les dictées quotidiennes de Gide à une sténographe ne sont presque que le récit de la vie du Foyer Franco-Belge auquel il donnait tout son temps », écrit Louis Martin-Chauffier dans son introduction au tome VIII des *Œuvres complètes* publiées à la NRF. De fait, le *Journal* d'interrompt de novembre 1914 au 24 septembre 1915.

Parmi les textes qu'il dictait, figuraient aussi quelques lettres qu'il adressait à des amis comme Jammes ; également, cette lettre envoyée à Gonzague de Reynold et qui a trait à la *Revue des Nations* ⁷ :

6. Gonzague de Reynold, *Mes Mémoires*, Genève : Éditions Générales, 1960-63.

7. Lettre inédite, Fonds G. de Reynold, Bibliothèque Nationale Suisse, Berne. Entête imprimé : *Le Foyer Franco-Belge / Assistance aux Réfugiés des provinces envahies / 20, rue Royale (VIII^e) / Tél. Gutenberg 62-48 / Ci-devant : 20, avenue de La Motte-*

Paris, le 21 mai 1915.

Monsieur de Reynold
Professeur à l'Université de Genève

Monsieur,

Un ami que je rencontre hier après une longue séparation, me parle d'un projet de groupement dont vous auriez pris l'initiative. Il s'agirait d'un rapprochement entre intellectuels pacifiques et pacifistes de France et d'Outre-Rhin ; à quoi j'aurais donné mon adhésion, s'il fallait en croire certains journaux qui, me dit cet ami, ont imprimé mon nom (et celui de Monsieur Goyau) à la suite du vôtre.

Je n'ai pas lu l'article (ou les articles) en question, vieux de plus d'un mois déjà, me dit-on, mais je tiens à vous dire que jamais je n'ai été pressenti au sujet de votre entreprise et que, l'eussé-je été, je n'y aurais certainement point adhéré. Mon avis très net est que tout effort de ce genre est déplacé et même dangereux : je viens donc vous demander ⁸ la rectification que comporte ce regrettable abus de mon nom, dont je suis convaincu que vous n'êtes pas responsable. Je compte donc absolument que vous publierez ma lettre, telle quelle, dans le journal et en la place même où cette très désobligeante erreur s'est glissée.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments bien distingués.

André Gide.

André Gide
Villa Montmorency
Paris

Gide s'était laissé abuser par cet ami rencontré la veille et qui avait confondu son nom avec celui de Charles Gide. Lui-même avoue ne pas avoir pris le temps de lire le ou les articles. Sa lettre n'aura pas de suite. Elle ne saurait

Picquet. Mention apposée en biais : 63, Avenue des Champs-Élysées / Téléph. : Passy 20-34. Lettre dactylographiée (une correction manuscrite au second paragraphe), signée, 1 f. 27 x 21 cm, recto-verso.

8. Le mot manuscrit *demander* remplace *prier d'apporter ici* dactylographié et biffé.

cependant surprendre, lorsqu'on sait qu'en mars 1915, Gide n'avait donné qu'avec réticence sa signature à l'Appel des Intellectuels français.

Reynold ne lui était d'ailleurs pas un inconnu, ne serait-ce qu'à cause de *La Voile latine*, dont Gide disait qu'elle était «une intéressante revue suisse de culture française», dans son article «La Suisse entre deux langues» paru dans *La NRF* en 1910. Une Suisse où il aimait à se rendre et qui est on ne peut plus présente dans son œuvre.

En 1943, dans le numéro des *Cahiers du Sud* consacré à la Suisse, tandis que Reynold donne un article sur «Le Service de la France» par les militaires de son pays, Gide termine le sien par ces lignes :

«Si l'âme de l'homme, plus tard, revient hanter les lieux qu'elle aimait, j'imagine la mienne, délivrée des soucis, des angoisses, cherchant à l'entour de Zurich, de Lausanne, dans le Jura suisse ou sur les calmes rives de Neuchâtel, à raviver quelques-uns des plus chers instants de ma vie.»

ANDRÉ GIDE ET FRANZ SCHÖENBERNER
«LE PRESQUE UNIQUE TÉMOIGNAGE
D'UNE PÉRIODE DE MA VIE»¹

par
CLAUDE FOUART

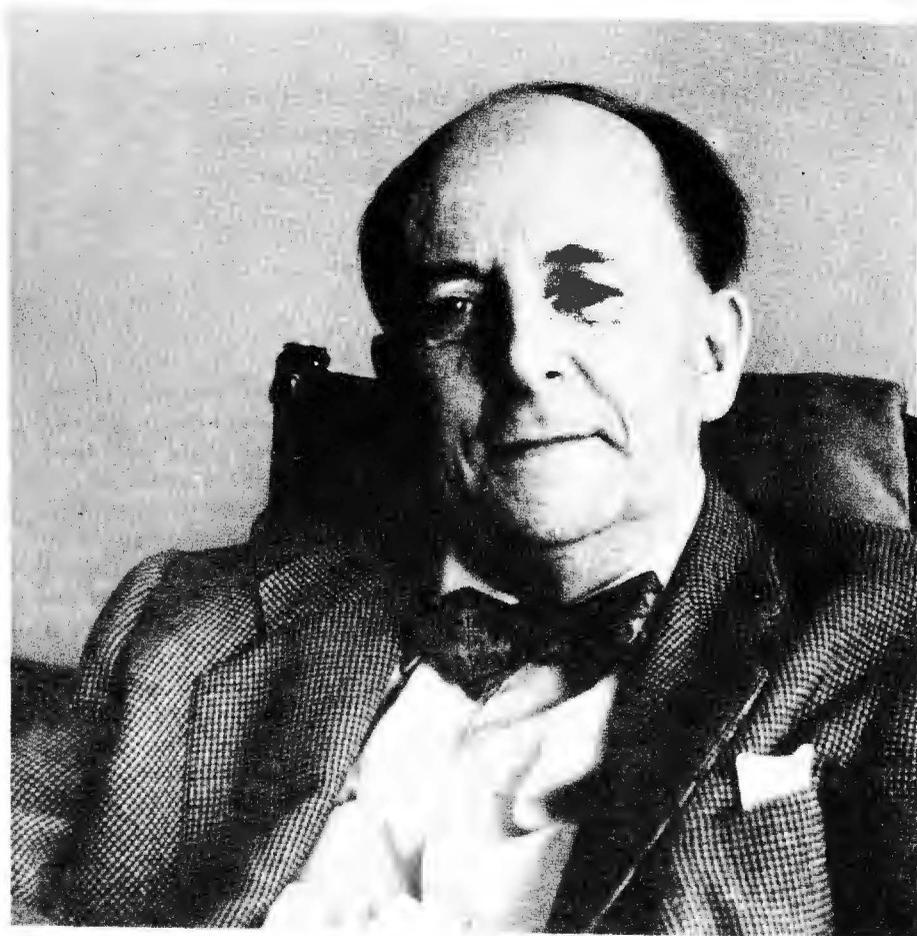
Franz Schœnberner (1892-1970) publie, en 1949, chez Macmillan à New York, la deuxième partie de son autobiographie intitulée *The Inside Story of an Outsider*, la première partie, *Confessions of a European Intellectual*, étant parue, toujours à New York, en 1946.² Il en fait lui-même la traduction qui sera présentée au public allemand en 1965, chez Kreisselmeier (Munich), sous le titre d'*Innenansichten eines Aussenseiters*. Cette œuvre est un retour de l'écrivain sur son propre passé et celui de sa génération. Le neuvième chapitre d'*Innenansichten eines Aussenseiters* est justement consacré à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*. Il porte un titre significatif : «Un mot de remerciement à André Gide».³

Franz Schœnberner fait partie des intellectuels allemands qui, après l'arrivée au pouvoir de Hitler, durent fuir le pays et se retrouvèrent notamment en France. Ce fut le cas de Hermann Kesten, et c'est aussi celui de Franz Schœnberner. Né à Berlin en 1892, il poursuit des études d'histoire de l'art et de littérature, connaît la première Guerre mondiale, la révolution munichoise après la chute de l'Empire, et il devient lecteur au Musarion Verlag, puis journaliste à l'*Auslandspost* de 1923 à 1925, travaille pour l'*Allgemeine Zeitung* et l'hebdomadaire qu'est le *Süddeutscher Rundfunk*, avant de prendre en main la di-

1. Citation tirée de la lettre qu'André Gide adressa le 9 juin 1948 à Franz Schœnberner. Cette lettre sera reproduite dans la suite de cet article.

2. Les *Confessions of an European Intellectual* paraîtront sous le titre de *Bekenntnisse eines europäischen Intellektuellen* en 1964, chez Kreisselmeier (Icking-Munich), dans la traduction d'Elisabeth Stark revue par l'auteur.

3. Franz Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, Icking-Munich : Kreisselmeier, 1965, p. 122 : «Ein Wort des Dankes an André Gide».



FRANZ SCHÖENBERNER

(1892 - 1970)

(Photo Kreisselmeier Verlag, Munich.)

rection culturelle de *Jugend*, hebdomadaire munichois consacré en partie à l'actualité artistique.⁴ C'est à cette époque, en 1926, qu'il rencontre celui qui deviendra l'un de ses amis, «un jeune homme venu de Nuremberg»⁵ : Hermann Kesten. Mais Franz Schœnberner est avant tout connu comme le rédacteur en chef du célèbre journal satirique le *Simplicissimus*, qu'il dirigea de novembre 1929 à mars 1933, date à laquelle il dut abandonner son poste sous la pression de certains collaborateurs proches du nouveau régime ou de ceux qui craignaient les conséquences d'une opposition trop évidente à la politique hitlérienne. Cette mise au pas du *Simplicissimus* ayant eu lieu, il ne reste plus à Schœnberner, en mars 1933, qu'à quitter au plus vite l'Allemagne et à se réfugier en Suisse, puis en France. Le 19 mars, il gagne la région du lac de Constance et, le 20, passe à pied la frontière suisse.⁶ Dès son arrivée à Roquebrune-Cap Martin, à la Villa Marie Paul, il reprend ses activités et songe même à créer une maison d'édition destinée à publier des inédits d'auteurs comme Kästner, Seghers, Roth, et aussi à lancer une revue en Suisse avec l'appui du D^r Hans Bodmer, président du cercle de lecture d'Hottingen («Lesezirkel Hottingen»). Il expose à Hermann Kesten ses projets dans une lettre datée du 23 juin 1933, et déclare espérer que la création de cette première grande revue d'émigrés ne sera pas gênée par d'autres initiatives, notamment celle de Klaus Mann, dont il met en doute les qualités d'organisateur. Pourtant, Klaus Mann arrivera à lancer *Die Sammlung*.⁷ Le 3 juillet 1933, Franz Schœnberner annonce à Hermann Kesten qu'il renonce à son projet de revue.⁸ Le temps de la désillusion commence. Schœnberner va se heurter, comme de nombreux autres émigrés allemands, aux multiples difficultés du moment. En effet, il va connaître lui aussi l'internement des camps, celui au Fort Carré

4. Schœnberner, *Bekenntnisse...*, p. 281. Le titre complet du journal est : *Jugend. Münchner Wochenblatt für Kunst und Leben*.

5. *Ibid.*, p. 296.

6. Hermann Kesten, *Deutsche Literatur im Exil. Briefe europäischer Autoren (1933-1949)*, Vienne-Munich-Bâle : Kurt Desch, 1964, p. 41 (lettre de Schœnberner à Kesten du 23 juin 1933).

7. A noter que Thomas Mann (*Tagebücher 1933-1934*, Francfort s. M. : S. Fischer, 1977, p. 106) considéra le projet de créer une revue mensuelle germano-européenne comme une idée «sympathique» (note du 7 juin 1933). Le projet de Klaus Mann va se réaliser, et *Die Sammlung* existera de septembre 1933 à août 1935. Le fils de Thomas Mann s'était assuré le patronage d'André Gide, d'Aldous Huxley et de Heinrich Mann. *Die Sammlung, literarisch-politische Monatsschrift*, sera publié au Querido Verlag d'Amsterdam.

8. H. Kesten, *op. cit.*, p. 47 (lettre du 3 juillet 1933).

d'Antibes.⁹ Il n'y reste que quelques mois et, le 13 octobre 1939, quitte ce que Gide avait appelé, dans une lettre qu'il adressa à Franz Schœnberner, un «purgatoire bien immérité».¹⁰

C'est justement durant ce séjour forcé à Antibes que Franz Schœnberner eut l'occasion de faire la connaissance d'André Gide, sans que cette rencontre soit d'ailleurs, comme nous le verrons, l'effet d'un simple hasard. Schœnberner signale qu'il apprit seulement «beaucoup plus tard», c'est-à-dire après son passage au Fort Carré, que Gide «avait habité très souvent, pendant ces années 1933 à 1939, dans la villa d'amis à Roquebrune-Cap Martin, environ à dix minutes de notre tour».¹¹ Dans l'article qu'il publie, en avril 1948, dans la revue *Die amerikanische Rundschau*, il trace un rapide tableau de cette époque :

[...] je n'ai jamais rencontré Gide [à ce moment-là] et même si je l'avais reconnu dans la rue, j'aurais hésité à l'aborder. Car il me semble que l'on manque de tact en traitant un auteur célèbre comme une curiosité publique.¹²

Dans *Innenansichten eines Aussenseiters*, publié l'année suivante aux États-Unis, Franz Schœnberner maintient qu'il aurait hésité à se présenter à Gide, mais affirme aussi que ce dernier devait connaître le *Simplicissimus*, et donc peut-être son nom.¹³

Les amis dont il est question dans ce passage des souvenirs de Schœnberner sont tout simplement les Bussy, dont l'écrivain va d'ailleurs nous parler plus longuement en faisant un portrait de Dorothy Bussy :

Elle avait traduit des œuvres de Gide en anglais et avait passé sa vie dans une atmosphère faite d'art, de littérature et de politique libérale, sans pourtant devenir en aucune façon un bas-bleu. Douée d'une merveilleuse chaleur humaine, elle se mit elle-même, sa machine à écrire et ses tasses de thé, au service de la bonne cause. Sa fille célibataire, plus très jeune, avait hérité du talent tant littéraire que pictural de ses parents, et elle aida sa mère à tenir la maison, et l'aïda à aider Gide afin d'aider les émigrants.¹⁴

Et, dans sa lettre à Hermann Kesten datée du 14 décembre 1939, il décrit sa situation avant l'internement au Fort Carré d'Antibes. Il exprime sa joie d'avoir rencontré par la suite les Bussy, des «gens des plus sympathiques».¹⁵

Gide était arrivé le 4 septembre 1939 à Cabris, alors que, depuis la déclara-

9. Franz Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», *Die amerikanische Rundschau*, cahier 18, avril 1948, p. 118.

10. H. Kesten, *op. cit.*, p. 120 (lettre du 5 novembre 1939).

11. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

12. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 123.

13. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

14. *Ibid.*, p. 128. La fille de Simon et Dorothy Bussy, Janie, était née en 1906.

15. H. Kesten, *op. cit.*, p. 123 (lettre du 14 décembre 1939).

tion de guerre à l'Allemagne, l'internement des émigrés allemands avait commencé sur une grande échelle.¹⁶ Il avait quitté Pontigny où s'était déroulée notamment une décade sur la question des réfugiés «le lendemain de la déclaration de guerre».¹⁷ Mais, avant même que les événements prennent une tournure aussi dangereuse pour les émigrés allemands, Gide avait déjà «plusieurs fois visité, en compagnie de François et Claude Mauriac, un camp de réfugiés espagnols près de Bordeaux».¹⁸ Il avait en effet été l'hôte des Mauriac du 27 juin au 11 juillet 1939.¹⁹ Claude Mauriac «s'occupait, signale Gide, ainsi que moi des réfugiés».²⁰ Et, comme l'indique la Petite Dame à la date du 24 septembre 1939, Gide «reçoit des lettres assez pathétiques d'intellectuels allemands enfermés dans des camps de concentration où la vie leur est très dure», et «il se demande s'il n'y aurait pas là une œuvre à faire, une œuvre à laquelle il se consacrerait volontiers». Une chose lui manque : «l'appui du gouvernement».²¹ Le 5 octobre, Gide part pour Nice. Il rencontre les Bussy et «songe avec insistance à s'occuper des camps de concentration».²² Il s'installe chez les Bussy et y restera jusqu'au 7 mai 1940. Il est donc presque sûr qu'il se rendit au Fort Carré entre ce 5 octobre et le 13, date de la sortie de Franz Schœnberner.

Le récit de cette visite de Gide aux prisonniers d'Antibes a été fait par Schœnberner tant dans son article de l'*Amerikanische Rundschau* que dans le chapitre 9 d'*Innenansichten eines Aussenseiters*. L'interné Franz Schœnberner et ses compagnons ressentirent cette visite comme «un geste assez inhabituel», comme «en quelque sorte un acte démonstratif et personnel». Car Gide «ne venait pas en mission officielle, ni même seulement semi-officielle». Et l'accueil des «autorités militaires» fut «assez froid» : «on ne lui permit même pas d'entrer dans les baraquements». Il dut «rester à proximité de l'entrée».²³ Mais «la nouvelle de sa venue s'était bientôt répandue dans tout le camp», surtout chez «ceux qui avaient affaire avec la littérature». Car ces derniers, en particulier les Allemands, avaient donné immédiatement un sens

16. Catalogue de l'exposition de Paris (1983) sur *Emigrés français en Allemagne, Emigrés allemands en France (1685-1945)*, p. 119. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 148.

17. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 187 (lettre du 19 sept. 1939).

18. Gide - Mauriac, *Correspondance*, p. 238.

19. *Ibid.*, p. 236.

20. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, *loc. cit.*

21. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 154.

22. *Ibid.*, p. 159.

23. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 118 : «Man erlaubte ihm nicht einmal, die Baracken zu betreten, und er musste in der Nähe des Eingangs bleiben.»

à la visite de l'homme de lettres, un sens qui dépassait largement le simple cadre humanitaire pour devenir l'expression d'une réalité politique, d'une certaine conception des rapports de l'écrivain avec le monde, avec le temps présent. L'écrivain allemand qu'est Franz Schœnberner ressent d'autant plus l'importance de cette rencontre qu'il compare cette attitude à sa propre vision de l'écrivain, celle que lui avaient inculquée ses maîtres allemands :

Dans le commerce avec les célébrités allemandes, j'avais souvent l'impression qu'en dehors de leurs œuvres elles ne possédaient pas plus d'existence propre que des comédiens lorsqu'ils ont quitté la scène. ²⁴

André Gide devient ainsi un exemple, sinon le modèle d'écrivains qui renonce à « la tragique antithèse entre l'homme et l'artiste, entre la réalité de la vie et le royaume de l'idée, entre l'action et la pensée » ; à cette « obsession » (« Zwangsvorstellung ») qui veut que le royaume de l'artiste « ne soit point de ce monde ». ²⁵ Celui qui admira Goëthe, qui vit en lui l'image de l'écrivain unique et parfait, se dégage de cet univers fait d'une « dignité maladroite et gauche qui suivait consciemment ou inconsciemment l'exemple du vieux Goëthe ». Alors que Gerhart Hauptmann s'enfermera dans cette vision lointaine jusqu'à vouloir devenir l'ombre du maître telle qu'Olaf Gulbransson la caricature dans un dessin fameux ²⁶, Gide est à la recherche de « la seule authentique sincérité » qui, « en dehors de toute valeur littéraire », suffit, déclare-t-il à la Petite Dame le 13 de ce mois de septembre 1939, « à s'imposer ». ²⁷ Il est d'ailleurs curieux de remarquer que c'est justement à propos du *Taugenichts* d'Eichendorff que se développe toute une réflexion sur la sincérité, sur l'importance de l'œuvre dans l'histoire, ne serait-ce que « littéraire ». ²⁸ L'activité littéraire n'exclut point l'engagement humain. Bien plus, Gide s'efforce de découvrir sa place dans un monde qui se précipite vers la guerre, tout en ne perdant jamais de vue que la création littéraire est un élément essentiel dans cette saisie de la réalité. Comment comprendre autrement la réflexion que fait Gide, le 24 septembre, à la Petite Dame sur la question de savoir « s'il n'y aurait pas là une œuvre à faire » sur les malheurs de ces intellectuels allemands enfermés dans des camps. Le témoignage est œuvre de sincérité et, par là

24. Fr. Schœnberner, *Inenansichten eines Aussenseiters*, p. 125 : « Im Verkehr mit deutschen Berühmtheiten hatte ich oft den Eindruck, dass sie ausserhalb ihres Werkes nicht mehr eigentliche Realität besaßen als Schauspieler, wenn sie von der Bühne abgetreten sind. »

25. *Ibid.*, pp. 125-6. Schœnberner ébauche ici un rapprochement avec Thomas Mann, l'un de ces écrivains avec « deux âmes dans ma poitrine », comme disait Faust.

26. Kurt Lothar Tank, *Hauptmann*, Hambourg : Rowohlt, 1980, p. 123.

27. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 152.

28. *Ibid.*, p. 152.

même, il est source de durée pour l'œuvre littéraire.²⁹ Dans sa recherche pour ainsi dire classique de la durée comme preuve de la valeur morale et artistique de l'œuvre, Gide ressent qu'elle ne dépend pas uniquement du rayonnement de l'œuvre, mais aussi de cette faculté de «témoignage», de cette présence de l'écrivain au milieu des désordres de son temps.

Toujours est-il que c'est en attendant d'avoir, à son tour, le plaisir de pouvoir parler à Gide que Schœnberner réfléchit à ces différentes questions et se demande «comment un grand écrivain allemand se comporterait dans une telle situation».³⁰ Il ne peut que replacer cette visite dans «la grande tradition morale et littéraire de la France qui est toujours vivante, la tradition de Rousseau, Voltaire, Diderot, Hugo, Zola et Anatole France». En observant l'écrivain, Franz Schœnberner découvre «un vieil homme discret qui ressemblait un peu à un ecclésiastique». A ses yeux, André Gide incarne par sa présence «un sens de la responsabilité morale, non seulement vis-à-vis de sa propre œuvre ou de la postérité, mais aussi vis-à-vis de son propre présent et de ses contemporains».³¹ Sans aucun doute se précise ici un portrait de Gide qui est celui de la réconciliation entre l'écrivain et ceux qu'Alfred Kantorowicz, parlant de Franz Schœnberner³², définit comme les démocrates sans appartenance à un parti politique. L'arrivée au pouvoir de Hitler, la découverte des erreurs staliniennes et l'exil de tous ceux qui, en Allemagne, avaient été des défenseurs des libertés individuelles, tous ces faits convergent pour influencer l'image de Gide que peuvent alors se faire des démocrates comme Schœnberner et comme, en une certaine mesure, Hermann Kesten qui placent, selon Hans-Albert Walter, «le spirituel» («Geistiges») «bien au-dessus du politique».³³ La réaction de Franz Schœnberner face à André Gide est ainsi caractéristique pour toute une génération d'intellectuels qui ont connu les prises de position en faveur du communisme de l'écrivain français, puis son détachement par rapport à la réalité soviétique, et qui découvrent en lui l'intellectuel capable de sauvegarder les valeurs morales tout en prenant une part active aux combats de son temps. Selon Schœnberner, Gide n'a alors «aucun autre mandat que celui de sa propre conscience qui lui impose toujours des obligations des plus incon-

29. *Ibid.*, p. 154.

30. Cf. Gide, *Journal 1939-1949*, Bibl. Pléiade, p. 60 (14 octobre 1940).

31. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126.

32. Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich : D.T.V., 1983, p. 111.

33. Hans-Albert Walter, «Exilliteratur», in *Frankfurter Hefte, Zeitschrift für Kultur und Politik*, août 1967, p. 578 : «"Geistiges" stand hoch über Politischem, Reichtum war ein Makel.»

fortables».³⁴ Décrivant l'activité d'André Gide avant cette rencontre d'Antibes, Franz Schœnberner en résume les principes : «la sincérité absolue», «la recherche passionnée de la vérité».³⁵ Suivant les jugements portés par Hermann Kesten, il souligne le rôle de «moraliste» qu'a joué Gide : moraliste qui s'efforce de respecter une règle fondamentale, celle d'«être lui-même» («er selbst zu sein»)³⁶ Et la sincérité est alors présente tant dans la défense d'Oscar Wilde que dans l'aveu, en 1936, de «l'abîme insurmontable qui existait entre les idéaux théoriques et les réalités concrètes du communisme».³⁷ Ainsi s'affine un portrait de Gide qui est celui que veut imposer tout un courant de la bourgeoisie allemande qui continue à croire, comme le dira Bertolt Brecht en démontrant les faiblesses de cette attitude³⁸, que «l'esprit domine la matière». On connaît la méfiance avec laquelle Brecht accompagne toutes les tentatives de Gide pour défendre la liberté, s'opposer au fascisme.³⁹ Franz Schœnberner y découvre, au contraire, toute la valeur de l'intellectuel qui est là pour dénoncer, en 1927, les «abus de l'administration coloniale des militaires». Et il oppose cette image de Gide à celle des intellectuels allemands qui, «dans l'isolement absolu de leur monde intellectuel», étaient prêts à «donner à César ce qui était à César», à «se soumettre au pouvoir».⁴⁰ Gide, l'instance morale capable de s'insurger contre l'injustice de ce pouvoir, voilà ce que Schœnberner découvre avec toute la nostalgie d'un homme qui sait que cette action a échoué sous la République de Weimar.

La rencontre entre Schœnberner et Gide se déroule dans des conditions que l'écrivain allemand nous décrit avec soin. L'ombre de Goethe plane sur le discours. Schœnberner ne peut s'empêcher de rappeler les dernières années du maître de Weimar, alors qu'il recevait encore ses admirateurs, ceux qui étaient tout prêts à «graver dans leur mémoire chacune de ses phrases immortelles».⁴¹ Image rejetée, mais présente, ambiguïté même du personnage que Schœnberner ne semble pas apercevoir dans sa comparaison avec Gide, mais

34. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 118 : «Er erfüllte keinen anderen Auftrag als den seines eigenen menschlichen Gewissens, das ihm schon so oft höchst unbequeme Verpflichtungen auferlegt hatte.»

35. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

36. *Ibid.*, p. 123.

37. *Ibid.*, p. 124.

38. Bertolt Brecht, *Der Tui-Roman, Fragment*, Francfort s. M. : Ed. Suhrkamp, 1980, p. 7.

39. V. notre article : «L'Ulysse français et son Odyssée intellectuelle : André Gide vu par Bertolt Brecht», *BAAG* 56, octobre 1982, p. 492.

40. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126.

41. *Ibid.*, p. 123.

qui est latente dans toute cette scène de la rencontre : le grand écrivain lointain et le moraliste présent. Curieux mélange qui ne devient jamais clarté, franche affirmation de la différence ou de la communauté des deux écrivains. On ne saurait trop insister sur cette ambiguïté qui est celle de la vision qu'a Schœnberner de Gide, mais aussi, sans qu'elle soit ici exprimée, celle de Gide vis-à-vis de lui-même, de l'éternité au sein de l'histoire littéraire qui le fait hésiter, en ce mois de septembre, à porter un jugement trop sec sur cet Eichen-dorff dont « il y a lieu » de « tenir compte dans l'histoire littéraire ». ⁴²

Plus Franz Schœnberner s'approche de Gide, plus le portrait s'affine : la véritable bonté qui trouve son reflet dans les traits de Gide est vertu rigoureuse, virile qui se nourrit de sagesse, de tolérance et de détermination morale. ⁴³

Et, dans les instants qui suivent la présentation de Schœnberner à Gide, l'écrivain allemand a l'impression, dit-il, que Gide a compris « ma situation personnelle » avec une « profonde sympathie ». ⁴⁴ Il remercie Gide et entend, en réponse, ces mots qu'il nous rapporte : « Ah, ne me dites pas ça. Vous l'auriez fait vous-même. »

Cette première rencontre ayant eu lieu, Franz Schœnberner se retrouve libre le 13 octobre 1939 et il a l'occasion de revoir Gide, celui qu'il appelle, dans un autre passage des *Innenansichten eines Aussenseiters* ⁴⁵, « peut-être l'agnostique le plus sincère et le chercheur de la vérité le plus infatigable de notre temps ». Cela se passe chez les Bussy, à Nice où ils sont arrivés à la fin de septembre. ⁴⁶ Et c'est certainement durant le séjour de Gide chez les Bussy, du 5 octobre 1939 au 7 mai 1940, que Schœnberner va prendre le thé en compagnie de Gide. Le 20 mai 1940, il se retrouvera au fameux Camp des Milles, en compagnie de bien d'autres écrivains, dont Lion Feuchtwanger. ⁴⁷ Chez les Bussy, il dut subir, comme Gide ⁴⁸, la présence de Matisse, qui parla

42. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 153.

43. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126 : « [...] wirkliche Güte, wie sie sich in André Gides Zügen spiegelte, ist eine strenge, männliche Tugend, die aus Weisheit, Toleranz und moralischer Entschiedenheit erwächst ».

44. *Ibid.*, p. 127.

45. *Ibid.*, p. 127.

46. Gide - Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. III (CAG 11), Paris : Gallimard, 1982, p. 159, note 1.

47. Lion Feuchtwanger va publier sur son séjour dans les camps français un livre tout d'abord intitulé *Unholdes Frankreich* (1942), devenu ensuite *Der Teufel in Frankreich* (« Le Diable en France »). Cet ouvrage a été réédité en 1983 chez Albert Langen et Georg Müller (Munich et Vienne).

48. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, pp. 128-9. Sur ces rencontres avec Matisse, v. aussi

« de préférence de ses oiseaux, qui l'intéressent, de toute évidence, beaucoup plus que toutes les guerres et tous les émigrés ». ⁴⁹ Jugement que Franz Schœnberner confirme :

[Matisse] ne ressemblait pas le moins du monde à un oiseau, mais beaucoup plus à un digne banquier devenu rentier ou à un homme d'affaires, ce qui n'est point paradoxal. Car son amour de l'argent n'était pas moins prononcé que son amour des oiseaux. ⁵⁰

Et, dans une lettre qu'il adresse à Hermann Kesten le 14 décembre 1939, Franz Schœnberner insiste sur le fait qu'il « ne manque pas une occasion de parler à Gide ». ⁵¹ Et, le 25 janvier, il invite Kesten à lui envoyer son article sur Gide pour en parler à ce dernier qu'il doit rencontrer « la semaine prochaine ». ⁵² Par ailleurs, il décrit Gide passant son temps, chez les Bussy, à répondre aux divers émigrés qui s'adressent à lui, même sous les prétextes les plus futiles : la femme d'un émigré vient voir Gide pour obtenir un laissez-passer afin de se rendre à Nice : elle désire acheter « un certain genre de noix » qu'elle ne peut obtenir que dans cette ville ! ⁵³ Gide répond à toutes les lettres qu'il reçoit :

Il travaillait chaque jour, des heures entières, à son courrier, assis dans sa petite chambre, dans laquelle il y avait seulement un lit étroit, deux chaises et un grand bureau improvisé, et qui ressemblait à la cellule d'un moine cultivé. ⁵⁴

A l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Gide, le 21 novembre 1939, Schœnberner écrit un article qui doit paraître dans une revue littéraire suisse. Mais celle-ci disparaît et, avant de devoir quitter la France pour les États-Unis, il envoie une copie de cet article à Gide, qui va lui répondre. Nous ne possé-

la *Correspondance Gide-Bussy*, t. III, p. 145. Répondant à la lettre de Gide lui indiquant une « visite de Matisse » (lettre du 18 juin 1939), Dorothy ne peut s'empêcher d'écrire : « Matisse ! Je vous plains. »

49. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, pp. 128-9 : « Matisse [...] sprach mit Vorliebe über seine eigenen Vögel, die ihn offensichtlich weit mehr interessierten als alle Kriege und alle Emigranten. »

50. *Ibid.*, p. 129 : « Er schaute nicht im geringsten wie ein Vogel aus, sondern vielmehr wie ein würdiger privatisierender Bankier oder Geschäftsmann, was kaum paradox wirkte, denn seine Vorliebe für Geld war nicht weniger ausgesprochen als seine Vorliebe für Vogel. »

51. H. Kesten, *op. cit.*, p. 123 : « Dafür aber benutze ich immer die Gelegenheit, bei Gide vorzusprechen. »

52. *Ibid.*, p. 124.

53. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, p. 129.

54. *Ibid.*, pp. 129-30 : « Er arbeitete jeden Tag stundenlang an seiner Post, während er in seinem kleinen Fremdenzimmer sass, das nur mit einem schmalen Bett, zwei Stühlen und einem grossen improvisierten Schreibtisch möbliert war und fast wie die Zelle eines gelehrten Mönches aussah. »

dans plus la lettre, mais Schœnberner en cite plusieurs passages. Gide regrette d'être «demeuré si fort au-dessous de celui que j'aurais voulu être». Et d'ajouter : «Vous peignez ce que j'aurais dû faire, et je prends honte à comparer cela avec le peu que j'ai fait.» La lettre se termine par cette phrase : «Parfois il me semble que tout le mérite de mes écrits vient peut-être de ce que l'on sent l'homme à travers eux, un homme ami. C'est du moins ce que j'ai cherché.»⁵⁵

Mais les événements ne laissent guère de repos à ces émigrés. La guerre éclate et Franz Schœnberner est envoyé, le 20 mai 1940, au Camp des Milles. Par bonheur, il arrive, le 29 décembre, à rencontrer le vice-consul américain à Nice.⁵⁶ Le 3 janvier 1941, il reçoit son visa pour les États-Unis.⁵⁷ Ellie Kadach-Nérac, qui deviendra sa femme après leur installation aux États-Unis⁵⁸, obtient son visa le 21 janvier.⁵⁹ Le 7 juin, Schœnberner est enfin à Lisbonne⁶⁰ et, le 21, il débarque à New York.⁶¹

Jamais, dans les années qui vont suivre, il n'oubliera sa rencontre avec Gide, et la publication de son article dans *Die Amerikanische Rundschau*, en avril 1948, est pour l'écrivain allemand une occasion de reprendre contact avec Gide :

53 Irving Place
New York 3, N.Y.

5 juin 1948.⁶²

Mon très cher Maître,

J'étais profondément touché que, malgré «un trop abondant courrier», vous trouviez le temps de m'écrire en novembre 1947 une lettre si généreuse et pleine d'affection pour me donner la permission de citer quelques lignes d'une de vos lettres de 1941.⁶³

55. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 120. Cette lettre n'a pas pu être retrouvée. (Voir toutefois note 63 ci-dessous.)

56. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 190.

57. *Ibid.*, p. 191.

58. Ellie Kadach-Nérac est née en 1889 à Strasbourg, et morte à New York en 1957.

59. *Ibid.*, p. 191.

60. *Ibid.*, p. 197.

61. *Ibid.*, p. 205.

62. Original autogr., Bibl. litt. J.-Doucet, γ 1422.1, 1 p. 1/2, 276 x 213.

63. Ces lettres ne se trouvent pas dans les archives Schœnberner de la Hoover Institution on War, Revolution and Peace de l'Université Stanford (Californie). La rédaction de cet article était achevée quand nous avons retrouvé trace de huit lettres de Gide à Schœnberner, que nous espérons pouvoir publier prochainement.

*Le deuxième volume de mes mémoires, qui devra paraître en printemps 1949 sous le titre *Insidestory of an Outsider*⁶⁴ et dont je suis en train d'écrire les dernières pages, contient un long chapitre : «A Word of Thanks to André Gide». Mais une version allemande, presque trop abrégée, venait de paraître dans *Die Amerikanische Rundschau*, une excellente revue littéraire éditée ici à New York par le Service de l'Information Américain. Si je vous envoie ce petit article, c'est seulement parce qu'il me semble un peu ironique (et bien typique pour moi) que je devais attendre un peu plus de dix années, avant de pouvoir rendre public cet hommage modeste en langue allemande, traduit de mon texte anglais, dans lequel j'avais incorporé quelques parts d'un article écrit en allemand en 1939.⁶⁵*

Mais vous sentirez, j'en suis sûr, la sincérité de mes sentiments dans les mots de n'importe quelle langue que je possède — plus ou moins. J'attends, non sans impatience, le jour où je puis vous envoyer mon nouveau livre qui, je l'espère, méritera le privilège de venir entre vos mains.

Avec mes excuses les plus chaleureuses pour votre santé, je suis, mon très cher Maître,

*profondément le vôtre
Franz Schœnberner.*

La réponse de Gide ne se fait pas attendre :

*André Gide
1 bis, rue Vaneau
Paris 7^e*

Paris, le 9 juin 48.

Mon cher Franz Schœnberner⁶⁶,

*Votre excellent article de l'*Amerikanische Rundschau* m'émeut profondément, aussi bien que votre lettre elle-même ; je m'inquiétais de vous et je suis extrêmement heureux des nouvelles, somme toute bonnes, que vous me donnez de vous et de votre travail, auquel j'applaudis de tout cœur. Oh ! certes non, je ne vous avais*

64. *The Inside Story of an Outsider* parut en 1949 chez Mac Millan à New York.

65. Le texte de 1939 ne fut pas publié à cause de la guerre.

66. Double dactylographié, non signé, Bibl. litt. J.-Doucet, γ 1422.2, 1 p., 264 x 201.

pas oublié et je m'inquiétais beaucoup de savoir ce que vous étiez devenu.

Votre article me touche d'autant plus que, sachant que j'étais devenu très suspect pour les autorités de Vichy, et plus menacé que je ne consentais à le croire, Roger Martin du Gard avait, à force d'insistance, obtenu de moi que je déchire ou brûle tous les témoignages attestant mon activité durant ces premiers temps de la guerre, toutes les lettres de reconnaissance (et certaines étaient bouleversantes) des Allemands ou Autrichiens anti-nazis réfugiés en France, que j'avais été appelé à aider et à secourir. Peut-être Martin du Gard a-t-il eu raison, en ce temps, d'exiger de moi ce sacrifice. Pourtant aujourd'hui je le regrette amèrement et je n'ai pu y consentir sans un chagrin qui dure encore ; mais je devais m'attendre à une descente de la police et à une « prise en considération » de toutes les lettres que des perquisitions eussent pu trouver chez moi. Votre « Begegnung mit André Gide » est donc, et restera, le presque unique témoignage d'une période de ma vie, d'une œuvre à laquelle, vous le savez, et le dites fort bien, j'avais donné tout mon cœur et toutes mes forces. Je n'ai donc pas lu vos pages sans une émotion très vive et sans une profonde reconnaissance.

Permettez, mon cher Franz Schœnberner, que je vous embrasse.

[André Gide.]

P. Sc. — Les Simon Bussy, quittant Nice, ont dernièrement retraversé Paris pour regagner l'Angleterre (51, Gordon Square, Londres, W.C.1). Ils vont bien... mais nous vieillissons tous.⁶⁷

Etes-vous entré en relation avec mon éditeur et excellent ami, Jacques Schiffrin ? (101 East 75th Street, New York City) Je crois que vous pourriez avoir, vous et lui, un égal plaisir à converser.

Vous parlez d'un second volume de vos Mémoires ?...⁶⁸ mais je ne connais pas le premier. Que de vœux je forme pour le succès de votre travail !

67. En effet, les Bussy étaient rentrés en Angleterre en 1945 (v. la *Correspondance Gide-Bussy*, t. III, p. 345).

68. Le second volume publié par Franz Schœnberner est justement *The Inside Story of an Outsider*. Le premier était *Confessions of a European Intellectual*, paru en 1946.

Et un incident va permettre à Franz Schœnberner de reprendre la parole à propos de Gide. En effet, dans le journal new-yorkais *The Nation* du 10 mars 1951, est publié un article nécrologique sur André Gide, article pour le moins bizarre et signé par Alexander Werth. Dans ces quelques lignes, Alexander Werth marque un agacement évident devant l'intérêt que portent les Américains à cet auteur, «a sort of French equivalent of G.B.S. — the Grand Old Man of French literature». ⁶⁹ Et il ajoute que, «pour les intellectuels français et les étudiants», Gide est avant tout «the D.O.M. — the Dirty Old Man — of French literature». Et, s'attaquant à la «sincérité» gidienne et à l'«intégrité intellectuelle» de l'écrivain, Alexander Werth qualifie ces deux valeurs de la pensée gidienne d'«exhibitionist and narcissistic quality that was odious to the entire generation, regardless of their politics». Le reste de l'article est sur le même ton, sans parler d'accusations sur l'absence de participation à la Résistance sous l'occupation des nazis.

The Nation est alors dirigé par Freda Kirchway, qui s'occupa du sort des émigrés allemands, fut membre de l'«Emergenty Rescue Committee» aux côtés d'Upton Sinclair, de John Dos Passos, comme représentants américains au sein de cet organisme d'aide aux réfugiés. ⁷⁰ C'est à elle-même que s'adresse Schœnberner dans une longue lettre qu'il consacre, le 24 mars 1951, à la défense de la mémoire d'André Gide. S'appuyant sur l'autorité que lui confère cette «expérience humaine» qu'a été pour lui la rencontre de l'écrivain français, il prend partie en faveur de Gide en rappelant qu'il «consacra tout son temps et toute son énergie à la cause impopulaire des anti-nazis», et il considère la phrase sur le «Dirty Old Man» comme la simple reprise des calomnies qui accablèrent André Gide à la suite de sa rupture avec les communistes. N'oublions évidemment pas que la lettre de Franz Schœnberner se place dans un climat de guerre froide entre les États-Unis et l'URSS. Il s'agit, pour Schœnberner, d'insister sur le rapprochement possible entre les affirmations de Werth et les «explosions hystériques de haine et de colère» qui accompagnèrent la réaction de Gide face à la montée du stalinisme.

Pour Schœnberner, Gide est en fait «the Grand Old Man» de la littérature française et, contrairement à ce qu'affirme Alexander Werth, le fait de lui attribuer le prix Nobel n'a point été «pour la France une gifle reçue en pleine figure». Schœnberner rappelle quel fut le caractère des rapports d'André Gide avec le régime de Vichy. Il souligne les difficultés que celui-ci rencontra en 1941 lorsqu'il fut, à Nice, «victime» de la Légion ⁷¹ qui l'empêcha de pro-

69. Note d'Alexander Werth (signature dans le journal : A. W.) publiée dans *The Nation* (New York) du 10 mars 1951, p. 215.

70. H. Kesten, *op. cit.*, p. 147.

noncer sa conférence sur Henri Michaux le 21 mai.⁷²

C'est au sein d'une certaine vision de l'Histoire telle qu'elle peut apparaître à un Allemand, bourgeois libéral qui vit depuis 1941 aux États-Unis et qui partage ainsi les grandes options intellectuelles de l'opinion américaine condamnant, en ces années 1950, à la fois le nazisme et le stalinisme, que s'inscrit le portrait d'André Gide «esprit libre», «individu indépendant, suffisamment courageux pour dire la vérité».⁷³ Et c'est justement en faisant appel à l'esprit «libéral» de *The Nation* que Franz Schœnberner conclut sa lettre en espérant ainsi servir à la défense de ce «libéralisme» qu'il considère comme menacé en 1951.

Cette lettre à Freda Kirchwey est la dernière intervention de Franz Schœnberner au sujet d'André Gide, le dernier témoignage de l'immense reconnaissance qu'il éprouvait vis-à-vis de l'écrivain français. Il mourut en 1970.

Nous nous devons de remercier ici Mme Catherine Gide et M. Gerhard Schœnberner qui nous ont autorisé à reproduire les trois lettres des deux écrivains. La lettre d'André Gide reste soumise aux règles du copyright (Mme C. Gide).

Mais nous adressons aussi nos remerciements tant à l'éditeur de Franz Schœnberner, M. le Dr Hermann Kreisselmeier (Icking-Munich), qu'à M. John Heinig (New York) et aux services des archives de la Hoover Institution on War, Revolution and Peace de l'Université Stanford, en Californie, sans oublier ici le service des prêts inter-universitaires de la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg (R.F.A.). Tous m'ont simplifié des recherches qui, au départ, semblaient vouées à l'échec.

Annexe

LETTRE DE FRANZ SCHÖENBERNER A FREDA KIRCHWEY *

Brief an Freda Kirchwey

24. Maerz 1951

Sehr geehrte Miss Kirchwey !!

Erst heute lese ich zufaellig den unglaublichen (A. W., also wohl Alexander Werth gezeichneten) Kommentar ueber den Tod von André Gide, erschienen

71. Copie dactylographiée, non signée, Hoover Institution on War, Revolution and Peace (Stanford, Ca.), 4 pp. (citation prise à la p. 3).

72. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 233.

73. Lettre citée à la note 71 (page 4).

* Reproduite avec l'autorisation de M. Gerhard Schœnberner et de la Hoover Institution de l'Université Stanford, où se trouve ce document. Nous avons respecté la graphie adoptée par Schœnberner et n'avons supprimé que quelques erreurs de frappe.

in der »Nation« vom 10. Maerz 1951.

Ich fuehle mich umso mebr gedrunge, gegen diese posthume Entehrung von André Gide zu protestieren, da ich den Vorzug hatte, seine persoenele Bekanntschaft zu machen, als er kurz nach Ausbruch des Krieges im Jahre 1939 — er war damals siebzig Jahre alt — all seine Zeit und Energie der unpopulaeren Sache der deutschen Anti-Nazis widmete, die in franzoesischen Internierungslagern, wie dem in Antibes, festgehalten wurden. Diese menschliche Erfahrung, die ich in meinem, in englischer Sprache geschriebenen Buch, »The Inside Story of an Outsider«, wiedergegeben habe, berechtigt mich dazu, mit einer gewissen Autoritaet ueber den Mann zu sprechen, der, wie Mr. A. W. schreibt, »was most unlovable with his thinlipped meanness« (»der wenig anziehend war mit seinen duenn zusammengekniffenen Lippen«).

Es waere uebel genug gewesen, wenn A. W. (oder Alexander Werth) seiner persoenele Antipathie gegen André Gide Ausdruck gegeben haette. Aber unter dem Vorwand, im Namen der »jungen Generation franzoesischer Intellektueller und Universitaetsstudenten« zu sprechen, versichert A. W., dass André Gide fuer diese Kreise vor allem der »dirty Old Man«, der »schmutzige alte Mann«, der franzoesischen Literatur gewesen sei. Herr Werth wiederholt wie ein Papagei genau und mit deutlicher Befriedigung all die haemischen Verleumdungen, all die giftigen Propaganda-Schlagwoerter, welche die literarischen Lakaien des Stalinismus gegen Gide zu schleudern begannen, nachdem er sein Buch »Zurueck von Sowjetruessland« veroeffentlicht hatte. Solange er seine grossmuetigen Illusionen ueber das Sowjetregime bewahrt und offen gaeussert hatte, wurde er auf Befehl von Moskau als der groesste Schriftsteller unserer Zeit gefeiert. Aber nachdem er das unuerzele Verbrechen begangen hatte, die Wahrheit zu sprechen, begannen seine frueheren Lobredner mit ihrer bewundernswerten Parteidisziplin sofort und einmuetig ihre uebliche Kampagne von Charakter-Ermordung und Beschimpfung, die uebliche Prozedur gegenueber Ketzern, die nicht zu einem »freiwilligen Gestaendnis« ihrer ebenso schrecklichen wie unwahrscheinlichen Verbrechen »ueberredet« werden koennen.

Gide, »die Personifizierung von allem, was verkomme, antisozial, schwachnachdenklich und in der letzten Analyse feige im franzoesischen Charakter war«, »eine giftige Pflanze der Periode zwischen den Kriegen«, usw. usw. : wir haben diese hysterischen Ausbrueche von Wut und Hass seit 1936 gehoert, aber niemand — und am allerwenigsten Gide selber — beachtete diese Tiraden Gide blieb — und wird weiterhin bleiben — der grosse alte Mann der franzoesischen Literatur, so ueberraschend es auch Herrn Werth und seinen »vitalsten Elementen« in Frankreich »erscheinen mag, die angeblich das Gefuehl hatten«, dass »als Gide mit dem Nobelpreis ausgezeichnet wurde, das fuer Frankreich einen Schlag ins Gesicht bedeutete«.

Der ziemlich kindische Versuch, die Aufrichtigkeit und intellektuelle Integritaet Gide's durch Anfuehrungszeiten zu entwerten, koennte ignoriert werden ; aber die relativ origineller Erfindung des Herrn Werth, Gide mit

Vichy in Verbindung zu bringen, ist ein so schamloses Stueck der Faelschung, dass man es zurueckweisen muss. Zufaellich war ich 1941 in Nizza, als die Vichy-Legionaere durch ihre beftigen Demonstrationen Gide daran verhinderten, einen Vortrag zu halten, obwohl sein Thema nicht einmal politisch sondern literarisch war. Die Oeffentlichkeit weiss, dass ein paar Monate spaeter Gide, bedroht von der Vichy-Polizei, ein Versteck in Tunis finden musste. Die faschistisch gesinnten Maenner der franzoesischen Armee waren nicht weniger bitter und weitaus logischer in ihrer Feindschaft als irgendein Stalinist. Sie hassten Gide schon seit 1927, als er mit seinem Buch »Reise im Kongo« so nachdruecklich die Missbraeuche der militaerischen Kolonialverwaltung angeprangert hatte.

Es ist nur natuerlich, dass die Totalitarier jeder Art einen Mann wie André Gide fuerchten und hassen, denn sie fuehlen — durchaus mit Recht — dass ihr gefaehrlichster Feind der freie Geist ist, das unabhaengige Individuum, tapfer genug, die Wahrheit zu sprechen »wie Gott ihn die Wahrheit sehen laesst«. Man kann verstehen, dass diese Leute, unfaebig, seinen Geist und sein lebendiges Wort zu toeten, wenigstens versuchen, sein Grab zu schaenden. Aber dass eine liberale Wochenschrift von langer Tradition und internationalem Ruf mit solch einem veraechtlichen Versuch in irgend einer Weise identifizieren sollte, das erscheint mir als ein Zeichen jener selbstmoerderischen Geistesverwirrung, die in einem kritischen Augenblick die ganze Sache des Liberalismus gefaehrdet.

**PUBLICATIONS DU
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**

COLLECTION « GIDE / TEXTES »

1. **ANDRÉ GIDE : PROSERPINE. PERSÉPHONE.** Édition critique établie et présentée par Patrick Pollard. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1977. 36 F
2. **ANDRÉ GIDE — JUSTIN O'BRIEN : CORRESPONDANCE (1937 — 1951).** Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numérotés, 1979. 50 F
3. **ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS : CORRESPONDANCE (SUPPLÉMENT).** Lettres inédites présentées et annotées par Claude Martin. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1979. Épuisé
4. **CORRESPONDANCE DE GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923 — 1931).** Présentée par Wanda Vulliez. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1981. 26 F
5. **ANDRÉ GIDE — JEAN GIONO : CORRESPONDANCE (1929 — 1940).** Édition établie, présentée et annotée par Roland Bourneuf et Jacques Cotnam. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1984. 51 F

HORS COLLECTIONS

- SUSAN M. STOUT : INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE - ROGER MARTIN DU GARD.** Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. Seconde édition. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numérotés, 1979. 23 F
- JACQUES RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER : CORRESPONDANCE (1909 — 1925).** Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Cap. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., tirage limité à 400 ex. numérotés, 1980. 60 F
- ROBERT LEVESQUE : LETTRE A GIDE & AUTRES ÉCRITS.** Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1982. 42 F
- ALAIN GOULET : GIOVANNI PAPINI JUGE D'ANDRÉ GIDE.** Avec de nombreux inédits d'André Gide, de Giovanni Papini et de plusieurs autres auteurs. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1982. 40 F
- CLAUDE MARTIN & AL. : LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE.** Répertoire, préface, chronologie, index et notices. Fascicule IV (1921 — 1930). Vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 80 pp., tirage limité à 80 ex. numérotés, 1984. 36 F

Commandes à adresser au Délégué aux publications de l'AAAG

MÉTAMORPHOSES DANS *LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER*

par

ANNY WYNCHANK

La première impression que donnent *Les Cahiers d'André Walter* est celle d'une grande intimité entre le héros et la jeune fille qu'il aime, d'une communion parfaite entre eux, d'une identité presque totale. Peu à peu, cependant, à travers les propos d'André Walter, nous décelons une autre réalité, nous nous rendons compte que cette première vue est superficielle et fausse. Progressivement au cours de la lecture des *Cahiers*, l'image d'Emmanuèle qu'ils nous offrent change : la jeune fille faible, fragile, dépendante, se métamorphose en un être différent. Certains détails notés par André Walter nous permettent de deviner que les relations entre Emmanuèle et lui ne sont pas telles qu'il les présente.

Quelle est la réalité qui transparait à travers les paroles d'André Walter ? Dans le premier cahier, il affirme qu'il existe une telle identité entre sa cousine et lui, une telle intimité, qu'ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre — « nous nous comprenions par d'impalpables signes, inaperçus des autres » (60) ¹ ; « un mot, bien souvent voulait dire une phrase, connue de nous seuls, entendue par nous seuls, — ce n'était qu'un mot pour les autres » (59).

André Walter décrit leurs activités journalières communes : ils passent beaucoup de temps ensemble, lisent et se promènent ensemble, s'exaltent ensemble au cours d'une lecture, devant un paysage. Seuls dans la chambre d'Emmanuèle, ils sont « éperdus de tendresse et de fièvre. [...] Quelque chose d'ineffable fait que les larmes coulent et que l'âme veut s'échapper du corps, s'évanouir dans un baiser » (33-4), — « un immatériel baiser » bien sûr (34) ! André Walter brûle de tendresse et de fièvre, mais son affection reste entière-

1. Références à l'éd. Gallimard, 1952, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*. Dans les citations, les soulignés sont ceux de l'auteur.

ment platonique. Quant à Emmanuèle, il n'est pas facile de deviner ses sentiments. Ils s'appellent encore «frère» et «sœurlette», mais, «aux noms fraternels s'immisçaient des inflexions étrangères ; leur intimité devenait plus douce et plus secrète, dits tout bas l'un à l'autre» (52). C'est bien entendu André Walter qui écrit cela et qui interprète les faits. Il se complaît dans cette situation trouble, ambiguë, qui fait tressaillir son cœur délicieusement, tandis qu'Emmanuèle paraît réticente.

Dans les pages de journal antérieures à 1887, la jeune fille semble tout à fait passive ; elle suit docilement André dans ses poursuites. C'est lui qui fait le choix des lectures et qui lit. «Quand nous lisions, par ma voix, [...] je savais les accents, aux passages aimés, qui nous feraient frissonner ensemble» (28), les passages aimés d'André, bien sûr ! Un peu plus tptot, il avait écrit : «Nous apprenions tout ensemble ; je n'imaginai de joies qu'avec toi partagées ; et toi, tu te plaisais à me suivre.» (23). C'est encore lui qui affirme cela !

Il faut qu'une identité complète de pensées et d'émotions existe entre Narcisse et Écho (49) : André n'admet pas qu'Emmanuèle puisse avoir une opinion personnelle, qu'elle puisse ne pas le suivre. Un jour qu'elle trouve «l'éloquence de Lamennais un peu bien populacière», André est fâché de ce qu'elle ait une opinion différente de la sienne : «Je t'en ai voulu de cela que je sentais pourtant juste.» (24). Il lui reproche aussi «de n'avoir pas frêmi devant l'immensité de Luther ; alors je t'ai sentie femme et j'en ai souffert», dit-il (56).

Il souffre qu'Emmanuèle ne puisse comprendre les problèmes de métaphysique ardu qu'il lui expose ; dans ces «sphères trop raréfiées», l'esprit de sa cousine «ba[t] de l'aile et se lass[e]» ! «J'aurais voulu, dit-il, que dans tous les sentiers nos esprits cheminassent ensemble ; je souffrais de connaître sans toi ; il me fallait te sentir là.» (51).

Quand il parvient à lui faire admirer ce qu'il propose à son esprit, il en ressent de la fierté, comme d'une victoire personnelle : «Je tressaillais de tes admirations plus que des miennes», déclare-t-il (51). Les émotions d'Emmanuèle doivent faire écho aux siennes : «J'écoutais en toi l'écho de mes admirations silencieuses.» (98). Dans ces moments de parfaite communion, ils semblent atteindre ensemble à une extase spirituelle. Mais cette fusion se fait selon les conditions qui plaisent au jeune homme — Emmanuèle, elle, doit tout lui concéder et montrer une «bénévole patience» (61), il l'avoue lui-même, pour le suivre dans ses poursuites.

André désire que l'âme de celle qu'il aime lui soit tout acquise ; en l'éduquant, en la faisant telle qu'il la veut, il la possèdera (22), il n'accepte pas Emmanuèle telle qu'elle est, il veut la former pour qu'elle coïncide à son idéal.

Il n'est pas étonnant qu'Emmanuèle se soit peu à peu dérobée, comme le

montrent certaines remarques d'André. Nous nous rendons compte progressivement qu'elle n'est pas aussi docile et passive qu'André la voit et la montre dans les pages des *Cahiers* antérieures à 1889.

Jusqu'au 30 décembre 1887, le bonheur d'André Walter est complet — pas un nuage dans son ciel. Intéressé seulement par lui-même, il n'est pas conscient des réticences d'Emmanuèle. «Aujourd'hui je lui ai parlé : je lui ai dit mes rêves radieux et mes superbes espérances. Aujourd'hui j'ai compris qu'elle m'aimait encore. Je suis heureux.» (45).

Peu à peu, la personnalité de la jeune fille, telle qu'André Walter nous la présente, change. Elle devient à la fois plus marquée et plus mystérieuse. Un certain nombre de faits montrent qu'Emmanuèle a un caractère beaucoup plus ferme et indépendant qu'André Walter, et qu'elle lui est beaucoup moins soumise qu'il ne semble au premier abord. Dans la chambre de l'enfant défunt, c'est elle qui a la supériorité, la force de l'assurance et du savoir-faire. Quand, après avoir quitté les pauvres gens, elle se laisse aller à l'émotion, André Walter prend les pleurs qu'elle verse pour «l'aveu de sa frêle faiblesse» (47) ; plein d'importance, il veut s'imaginer que maintenant, *lui* doit être fort pour deux, alors qu'en vérité c'est lui qui est faible. Quand ils retournent auprès des pauvres gens, elle ne prête aucune attention à André — elle «ne s'occupait pas de moi ; je ne m'occupais guère que d'elle, m'évertuant à l'action pour qu'un sourire me récompense» (47). Contrairement à André, elle est généreuse parce que capable de s'oublier.

Emmanuèle a une foi solide et sereine. Elle se révolte devant le manque de foi et de convictions d'André. Quand il lui lit la lettre qu'il a écrite à Pierre (56) et qui révèle cette attitude cynique, elle s'écrie : «O André ! [...] mais si cela était comme tu dis, la foi ne serait qu'une duperie ; la vérité seule est digne qu'on la croie, même lorsqu'elle serait désespérante.» (56). Sa foi droite et sincère ne peut être ébranlée par le doute, et rend celle d'André d'autant plus vacillante. «Le reposément de ta foi me tourmente : je voudrais qu'elle eût chancelé. Oh ! que ton âme eût crié dans le vide ! la mienne aurait été moins égarée, te sachant encore sa compagne», dit-il (57). Emmanuèle a encore ici la supériorité, l'assurance «hautaine» de la certitude. «Tu m'apparais toute droite, et, pour me regarder, tes yeux s'abaissent» (57). — André se sent tout petit à côté d'elle.

Plus tard, l'impression que nous avons de la jeune fille change. D'abord, dans les rêves d'André, au cours de l'année 1888, elle paraît vaguement menaçante. Le 6 novembre, André voit son regard en songe : «Il souriait, mais moqueur ; et comme, pour ne pas le voir, je mettais ma main sur ses yeux, — au travers de ma main, je le voyais encore.» (84). André essaie, sans succès, de se libérer de ce regard moqueur qui s'accroche à lui. Dans un autre rêve,

noté le 26 novembre 1888, elle le poursuit de sa caresse, et lui tente vainement de s'échapper : «Voici que tu t'approches pourtant, et que je ne puis pas fuir, et ta main prend ma main, inutilement se dérochant, puis lentement, tendrement la caresse.» (85). Ce geste provoque le «ricanement très pénible» (85) des adultes autour d'eux. Ce rêve a peut-être été provoqué par l'intuition qu'il a eue de l'inquiétude naissante de sa mère, et de la réprobation de celle-ci, devant son affection pour sa cousine. Il est significatif cependant que ce soit la jeune fille qui le poursuive de sa caresse ; lui essaie de se dérober, de repousser, «mais vainement, [sa] main obstinément caressante» (85). Il se réveille de ce rêve comme d'un cauchemar.

De même, loin d'être docilement soumise à André Walter, Emmanuèle a ses opinions propres, une personnalité définie qui transparait à travers les écrits du jeune homme. Elle juge André, et évite l'univers nébuleux dans lequel il se complait, où les sentiments sont indéfinissables, où toute action est réduite à une velléité d'action.

André s'en rend compte plus tard, au cours des premiers mois de l'année 1889, alors qu'il se remémore le passé, et après avoir relu les lettres de sa cousine. Ses yeux se dessillent et il la voit bien différente de l'être idéal qu'il avait fabriqué dans son esprit. Ces lettres,

[...] si elles étaient le seul souvenir que j'aie gardé de toi, je te verrais moqueuse, un peu perfide, sans cesse te dérochant, tentant de t'écarter de moi. Ton esprit en chassait ton âme. (54).

André Walter préfère s'abuser sur ces manifestations de l'individualité d'Emmanuèle et garder dans son esprit l'image de la jeune fille qu'il avait créée lui-même ; alors qu'il écrit ces pages, en mai 1889, André essaie d'expliquer l'attitude fuyante et changeante de sa cousine. Il l'accuse d'être soumise à l'influence néfaste de son esprit «batailleur», qui domine et lui dérobe son âme (74), d'être trop rationnelle, trop raisonnable — «tu comprends trop les choses et ne les aimes pas assez», lui reproche-t-il (56) :

Ton esprit despote et rétif. Il te voulait dominatrice [...]. Il me fallait vite obéir, ou bien tu t'écartais de moi : c'était le silence jusqu'à ma soumission. Tu savais que je te reviendrais toujours : voilà ce qui te faisait forte ; je n'étais pas si sûr de toi ; je cédaï vite. (55).

A travers ces paroles, nous nous rendons compte qu'Emmanuèle domine le couple, et qu'en réalité André est un être faible.

Cet adolescent différencie «l'esprit» de cette notion très mystérieuse, «l'âme» : «Nos esprits se connaissaient tout entiers [...]. Au delà, l'âme était tout autant inconnue» (57). Et pourtant, l'esprit n'est pas identique chez les deux jeunes gens (55). André Walter voudrait atteindre une identité totale de leurs esprits en soumettant celui d'Emmanuèle, en la gagnant toujours à ses opinions. Mais celle-ci, se rendant compte de l'effort d'André pour la trans-

former et la créer identique à lui, semble regimber et se dérober. Cela explique en partie ses réticences, son refus de se laisser aller à son amour pour André, et pourquoi celui-ci n'est pas sûr d'elle.

L'âme, au contraire, ce jeune idéaliste la «pressent» tout à fait semblable chez lui et chez Emmanuèle. Malheureusement, les âmes ne peuvent pas communiquer facilement. «La pire souffrance est celle de deux âmes qui ne peuvent pas s'approcher.» (60). Ne pouvant vaincre l'esprit d'Emmanuèle, André aspire à une communion mystique de leurs âmes — «aimer par l'âme seule une âme qui vous aime de même, et que les deux, devenues si pareilles par une lente éducation, se soient connues jusqu'à se confondre». (128). Cette lente éducation, cependant, par les lectures en commun, les poèmes appris ensemble, l'évocation de souvenirs lointains, d'émois passés, les associations ténues ne donnent que l'illusion d'une similitude, d'une communion. «L'âme n'était pas là ; c'était l'esprit frivole.» (58). L'âme d'Emmanuèle qui, selon André, ne demande qu'à s'abandonner à l'amour, est évasive, craintive, difficile à appréhender. Mais André, sournoisement, va tenter de la capturer. «Va ! je la forcerai bien de crier sans que ton esprit étouffe ses plaintes.» (75).

La musique va l'aider à toucher l'âme de la jeune fille : «En les plaintes de l'harmonie, ton âme étonnée reconnaîtra les siennes [...]. Mais quand je commence à jouer, aussitôt tu t'enfuis, craintive.» (75). Pour les raisons que nous allons voir, Emmanuèle craint de se laisser aller à son amour pour André. Elle se raidit pour ne pas succomber à l'émotion créée par la musique, surtout la musique romantique et troublante que chérit André, comme il ressort de l'anecdote suivante : un soir d'été orageux, celui-ci met en œuvre une série de tactiques, presque un plan de bataille, destinées à faire tomber les défenses de sa cousine et à soumettre son âme : après avoir ouvert la fenêtre du salon qui donne sur la terrasse où se trouve Emmanuèle, et s'être assuré que la jeune fille ne peut s'enfuir, il commence à jouer un *scherzo* de Chopin, musique troublante entre toutes. D'abord, pour ne pas effaroucher son âme, il joue brutalement ; puis, en sourdine, et la mélodie «pleur[e] morbidement douce» (75). Il reprend avec passion l'*agitato* «faisant tressaillir l'inquiétude des dissonances» (76), puis s'arrête brusquement pour venir rejoindre Emmanuèle avant qu'elle n'ait pu se «dégager du charme» (76). Il la trouve toute tremblante : il a réussi à l'agiter jusqu'à «la fièvre», jusqu'au «délire» — il a atteint le but désiré. Mais qu'escompte-t-il faire ensuite ? Lui-même ne le sait pas. Et s'il ne poursuit pas Emmanuèle lorsqu'elle se sauve, ce n'est pas pour respecter sa «fragilité», comme il le dit, et parce qu'il l'a sentie «si frêle», «si fragile», «comme implorante» (77), mais bien parce qu'il n'a rien à lui offrir — «t'inquiéter, — vouloir troubler ton âme [...] et pourrais-je la satisfaire, après que je l'aurais altérée ?» (77).

Il faut qu'Emmanuèle reste un être pur et désincarné, un ange, pour qu'André puisse l'aimer, car il éprouve pour elle un amour auquel rien de charnel ne se mêle. Pour cela, il ne doit pas «troubler sa pureté», «inquiéter son âme». Il va donc s'abstenir de «toute caresse, [...] et même des plus chastes, des enlacements de mains... de peur qu'après elle ne désire davantage, [qu'il] ne pourrai[t] pas lui donner» (79). Il craint d'être poussé par l'attente de la jeune fille, par son désir implicite, à des gestes qu'il ne peut accomplir. Emmanuèle n'est pas l'ange désincarné qu'aime André : le seul fait qu'il exprime ces craintes montre que l'adolescent en réalité n'est pas absolument ignorant de la véritable nature de la jeune fille ; mais il préfère s'aveugler. Cette mauvaise foi va caractériser d'autres adolescents gidiens.

Nous touchons ici à la cause principale de l'attitude fuyante d'Emmanuèle : son intuition l'a prévenue que toute union normale avec André est impossible. Elle sent qu'il ne la voit pas telle qu'elle est, qu'il l'idéalise ; en effet, André le confie à son journal : «Pour l'ange, le désir toujours plus grand de monter ; il lui faut un but, et qu'il y tende : c'est vers toi, Emmanuèle, idéalement supérieure.» (97).

André Walter, dissociant les deux sortes d'amour, spirituel et charnel, ne se rend pas compte que cette attitude est à l'origine des réticences de sa cousine. Et pourtant, il voit clairement en lui-même, quand il déclare avec lucidité : «Aussi bien, je ne te désire pas. Ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent.» (64). Cependant, dans son inconscience, il se refuse à comprendre Emmanuèle. Son égocentrisme l'empêche de se mettre à la place d'autrui.

A travers les paroles que rapporte André Walter, le lecteur sent le désarroi de la jeune fille, il comprend sa tristesse : elle aime André ; elle le lui dit : «Je ne puis me faire à l'idée de la vie sans toi» (54), mais son amour ne peut avoir d'issue heureuse. Elle se laisse aller, un jour de départ, à faire un aveu : «Jamais, André, tu ne sauras combien je t'aimais» (55). Le deuxième verbe est au passé, car maintenant elle sait qu'elle doit renoncer à son amour ; elle ne doit pas se laisser toucher par l'émotion ; voilà pourquoi, sitôt après, elle se rétracte, annule ces «fugitives tendresses» (54) par son ironie — «tu te moques de toi-même, et de moi, si je t'avais crue» (54), écrit André.

Le désarroi, les regrets d'Emmanuèle transparaissent dans un rêve significatif que fait André et qu'il raconte sans le commenter — il s'aveugle encore volontairement sur les sentiments de sa cousine. «Une nuit que je pleurais sur nous deux, voici, — ton ombre amie est venue près de moi, et ta main sur mon front posée [...]. Mais comme encore je pleurais : "Pourtant !... si tu voulais, André ?"..."» (53). En prêtant ce rêve à André Walter, Gide veut sans doute créer l'impression que son jeune héros, au fond de lui-même, se rend compte

que le seul obstacle à son union avec Emmanuèle est sa propre nature. Dans ce rêve, la jeune fille déplore qu'il soit si peu entreprenant ; si André l'avait voulu, elle aurait pu être à lui — cela ne tenait qu'à lui. Cette notion est profondément enfouie dans l'inconscient d'André et ne remonte en surface qu'au cours d'un rêve.

Par ce sentiment d'un impossible amour, André Gide explique la mélancolie de la jeune fille, ses réticences, sa tristesse un soir du mois d'août 1888. «Tu souris, mais ton sourire avait tant de tristesse que j'y sentais ton âme abandonnée ; [...] craintive, vite te détournant, tu t'arrachas douloureusement au charme. Ta main repoussa ma main qui la serrait. — "Allons ! distu [...]. Il faut quitter tout cela.» (73). Cette dernière phrase est rappelée plus tard par André, alors qu'il est aux portes de la Grande Chartreuse, mais hésite à y pénétrer. «Allons — viens ! disais-tu, il faut quitter tout cela !» (110). Craignant de se laisser aller, toujours la première Emmanuèle s'arrache au charme d'un moment d'intimité ; cette phrase reflète chez elle le regret de ce qui ne peut être, tandis que chez André elle indique sans aucun doute cette émotion délicieuse qu'il chérit par-dessus toutes, faite de regret, de tristesse, de rêve : «Je suis reparti, délicieusement triste, rêveur plus que jamais. Oh ! l'émotion, quand on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe...» (110).

André Walter remarque et note dans ses *Cabiers* l'air songeur et triste de sa cousine ; il en est intrigué, mais se garde bien d'en découvrir les causes.

«Et qu'avais-tu ce soir ? tu paraissais pensive, — pensive de quoi, ma sœur ? Oh ! si j'osais lire en ton âme... Emmanuèle, serait-il vrai ?... Mais j'ai peur de savoir, — j'attends encore.» (83). Il a peur de regarder dans l'âme de la jeune fille, de savoir qu'elle l'aime, de le savoir d'une manière définitive, de se sentir engagé, car il se complaît dans les sentiments indécis, ambigus. Il répète à nouveau : «Tu restais si pensive. Pensive de quoi, Emmanuèle ?» (84). Puis encore : «Au-dessus de moi penchée, tendrement, tu souriais, mais si triste et comme pensive [...]. Pensive de quoi, Emmanuèle ?» (84). Un jour, la jeune fille a une velléité d'explication, mais renonce à parler — «ton regard s'est troublé ; tu voulais parler, tu t'es tue — que voulais-tu me dire ?» (84). André Walter a peur de le savoir ; mais l'ignore-t-il vraiment ?

Ainsi, ayant en horreur toute manifestation physique de l'amour, ne pouvant vaincre l'esprit rétif d'Emmanuèle, embarrassé par les demandes qu'elle pourrait lui faire, gêné par son corps, André Walter la préfère absente : il pourra la créer telle qu'il la veut, sans résistance de sa part. C'est pour cela, et non pour suivre la «voie étroite», qu'il accède si facilement à la prière de sa mère mourante.

La requête de sa mère convient si bien à André qu'à son insu il souhaitait une telle solution, il était tout prêt à l'accepter, il l'attendait même. En effet,

«le sacrifice était déjà fait dans mon cœur», confirme-t-il (87). Au chevet de sa mère, leurs âmes se sont enfin rejointes (86). Dans une telle communion, le corps ne peut que gêner «le chaste désir» des âmes (88). André est reconnaissant à sa mère d'avoir permis, sur son lit de mort, cette communion des âmes. «Mère chérie, bénie sois-tu ! Par-dessus ton lit d'agonie, nos âmes se sont retrouvées. Tu n'as pu séparer que nos corps.» (88). André appelle «vertu» cette renonciation. «La vertu, que d'abord je cherchais pour toi, m'éblouissait maintenant et m'attirait pour elle-même.» (86-7). Indirectement, Gide met en question la valeur d'une telle attitude : quelle vertu y a-t-il à renoncer à la jeune fille qui l'aime et qui désire leur union ? Dans l'exaltation de la renonciation, il se dupe quand il croit qu'en s'éloignant de la jeune fille il la mérite plus (82), car en réalité cette situation est la seule qui convienne à son tempérament. De même, quelle vertu y a-t-il pour Emmanuèle à renoncer à lui ? Et pourtant, c'est ce qu'il déclare implicitement : «Tous trois nous sommes reposés en la sérénité de la vertu suivie.» (88).

Encore une fois, André prête à la jeune fille ses sentiments, — son goût pour l'âpre vertu du renoncement qui ne fait que masquer, semble suggérer Gide, son insuffisance, sa faiblesse de caractère.

Cette situation sied à merveille au tempérament de cet idéaliste effrayé. Voilà pourquoi, comme beaucoup d'adolescents gidiens, il est prêt à renoncer à l'objet de son amour, à se retirer, à partir. «Je suis parti», annonce-t-il, après que le mariage d'Emmanuèle et de T*** a été célébré (88), et il le répète trois fois. Voilà pourquoi, aussi, à la fin du *Cahier Blanc*, lui qui vient de perdre Emmanuèle n'est pas triste, au contraire. «Tous les espoirs ont reflueuri.» (89). «Par-dessus le deuil et la mort, l'amour plane» (89) : sa mère a résolu son dilemme.

Il est satisfait, lui, de cette situation, mais il espère, avec un égoïsme qui touche à la cruauté, qu'Emmanuèle sera déchirée entre son devoir et son amour pour André, maintenu vivace par les souvenirs :

Tout te parle de nous, sans trêve, et te rappelle ; un parfum, une fleur que je t'avais cueillie : un mot, une lecture ; un geste, une caresse. Oh ! tu te souviens, Emmanuèle ! tu te souviens et tu m'aimes [...]. Tu m'aimes encore, Emmanuèle — et malgré toi, car le devoir présent s'oppose aux souvenirs. (97-8).

C'est bien parce qu'il se satisfait de cette solution qu'il éprouve de la joie à ce moment-là, comme nous l'avons déjà noté, et qu'il peut écrire : «Et ce qui reste maintenant, c'est de la joie...» (87), «pourquoi me plaindrais-je, et qu'ai-je perdu ?» (100).

En faisant mourir Emmanuèle, Gide poussait jusqu'à l'extrême cette situation, exagérait les tendances d'André Walter — tendances latentes chez lui — et en révélait ainsi les dangers. «Puis la mort vient qui te délivre» (128) ; André Walter aurait dû dire : qui te livre à moi entièrement, en te délivrant de

ton esprit batailleur et de ton corps gênant ! Car « tant que le corps vivra, l'amour sera contraint, mais, sitôt la mort venue, l'amour triomphera de toutes les entraves » (129).

Pour André Walter, il est préférable que celle qu'il aime soit morte ; il pourra ainsi la recréer à loisir, identique à l'image idéale qu'il s'est faite d'elle, et « se la figurer présente » (101). Gide a créé pour André Walter la situation rêvée : maintenant, Emmanuèle ne vit qu'en lui et par lui. « Ton existence maintenant ? rien qu'en moi : tu vis parce que je te rêve, lorsque je te rêve et seulement alors : c'est là ton immortalité. *Tu ne vis que dans ma pensée.* » (174).

En effet, André Walter préfère à la réalité les créations de son esprit. Quand, avec l'aide de la musique « évocatrice » et « enchanteresse » (117) — c'est-à-dire qui ensorçèle par sa magie —, il réussit à évoquer la présence d'Emmanuèle, il la sent vraiment près de lui : « Et je me figurais ceci : tu serais venue m'écouter, comme un soir, — et puis tu restais là pensive et sans rien dire ; en arrière, en me penchant un peu, je sentais sur mon front ton haleine. » (118). L'emploi du mode indicatif positif « tu restais », « je sentais », après le mode conditionnel « tu serais venue m'écouter », marque bien que pour lui l'illusion est devenue réalité : « Si je m'étais retourné, je t'aurais vue. » (118).

De même qu'il tentait de rendre « réelle » la « chimère inventée », André Walter va essayer de recréer Emmanuèle en s'hallucinant avec méthode : d'abord c'est un jeu, un exercice de sa volonté qui va créer l'image par une lente éducation. Mais bientôt « l'image évoquée surgit spontanément » (148). C'est ainsi qu'il peut voir Emmanuèle : « Voilée de noir, au crépuscule, je t'ai vue accoudée au chevet de mon lit. » (148-9). Cet exercice est voué à l'échec : la vue peut s'halluciner, l'ouïe également — avant de s'endormir, André Walter entend des gammes chromatiques qui fuient indéfiniment, recommencent sans cesse et l'obsèdent —, mais son corps ne se satisfait pas de ces hallucinations : « Quand l'âme parvient à s'illusionner de chimères, c'est le corps qui se désespère de ne rien pouvoir embrasser, et qui désole jusqu'à l'âme. » (145). « Quand je veux toucher, la vision s'évapore. » (151). « Il demande le surhumain, la chair se vengera. » (129).

Maintenant, paradoxalement, c'est à la présence physique d'Emmanuèle qu'André Walter aspire le plus — « me blottir auprès de toi, m'asseoir à tes pieds ! », implore-t-il (151). Lui toujours si enfiévré, si bouillonnant d'exaltation lorsqu'Emmanuèle était vivante, lui qui toujours recherchait la présence rafraîchissante et calmante de la jeune fille, sa main fraîche sur son front, frissonne maintenant dans cette solitude glaciale et muette, et aspire à la « chaleur enveloppante » de sa tendresse (151).

Il s'aperçoit que l'essai de communion des âmes après la mort aboutit, lui aussi, à l'échec : il ne faut pas chercher « au delà de la mort de plus subtiles communions » (183). Que les vivants continuent à vivre ! *«Laissez les morts ensevelir les morts»*. (183).

A ce moment, André Walter n'est plus maître de ses hallucinations. « Cette grande nuée de témoins qu'il évoquait » autrefois (154) le terrifie maintenant — « Se cacher... ô leur regard qui se courrouce contre le faible enfant de la terre ! » (154).

Dans sa terreur et son affolement, ce n'est plus Emmanuèle qu'il invoque, mais une autre femme, Elsa : « Oh ! parle-moi, je t'en supplie — Elsa, Elsa ! Ma solitude m'écrase, m'affole. » (171). Celle qu'il aime a changé non seulement de prénom et d'identité, mais de nature ! Emmanuèle devient un être de cauchemar : elle lui apparaît en rêve, grimaçante, avec un regard d'une fixité perçante, un sourire de poupée de cire — cette apparition le terrifie ! En voulant la repousser, il la touche, et comme elle était remplie de sable, la voilà qui se vide ; l'horreur de cetrou noir et béant, de ce néant, le glace.

Dans un autre cauchemar, Emmanuèle apparaît à André, très belle et imposante dans une majestueuse robe d'orfroi qui retombe comme un surplis. Mais son sourire mièvre et le singe sautillant qui tiraille sa robe apportent une note grinçante à cette apparition. Le singe fait balancer le pan du manteau et le soulève. Le pudique André redoute de regarder, mais il ne peut s'en empêcher. Horreur ! « Sous la robe, il n'y avait rien ; c'était noir, noir comme un trou. » (179). « Alors, de ses deux mains, elle a saisi le bas de sa robe et puis l'a rejeté jusque par-dessus sa figure. Elle s'est retournée comme un sac. Et je n'ai plus rien vu ; la nuit s'est refermée sur elle », se lamente André, terrifié par cette apparition (179).

Ainsi, la métamorphose que subit le personnage d'Emmanuèle est double : d'une part, son image se transforme peu à peu devant le lecteur qui se rend compte que cette jeune fille apparemment faible et passive est en réalité un être fort, volontaire et indépendant. D'autre part, dans l'esprit d'André Walter, Emmanuèle devient un être de cauchemar : tout ce dont le jeune homme avait à peine conscience lors de la vie d'Emmanuèle — la menace qu'elle représentait pour sa volonté de puissance, puisqu'elle refusait d'accepter son emprise et de se conformer à l'image idéale qu'il avait fabriquée, la peur qu'il éprouvait qu'elle ne s'attendît à plus qu'il ne pouvait lui offrir, toutes ces craintes ont transformé, dans ses rêves, la douce jeune fille du début en un être terrifiant. Finalement, Emmanuèle est engloutie dans le néant où combre, en fin de compte, le monde tout subjectif qu'André avait créé.

ESSAI DE RÉTABLISSEMENT DE LA CHRONOLOGIE DANS LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER

Les Cahiers d'André Walter reflètent le monde intérieur de l'adolescent que Gide met en scène : l'auteur nous fait pénétrer dans le courant de conscience de son jeune héros, nous sommes témoins directs d'un drame intérieur dans lequel le temps rationnel perd sa signification et son importance. Bouleversé au gré des souvenirs et des émotions, le temps obéit non aux exigences de la chronologie, mais aux fluctuations des pensées du héros, aux remous de ses émotions. Il en résulte une impression de fouillis, de confusion mentale qui traduit la vie psychique troublée du héros. Il est cependant possible de rétablir la suite chronologique des événements — peu nombreux, il faut l'avouer —, quelque embrumés qu'ils soient. C'est ce que nous sommes proposé de faire, ne serait-ce que pour essayer d'introduire un peu d'ordre dans ce qui semble être, au premier abord, un inextricable enchevêtrement de pensées, de souvenirs, d'aspirations.

André Walter a commencé à écrire ce qui forme le *Cahier Blanc* en avril 1889 (22), peu de temps après la mort de sa mère et le mariage d'Emmanuèle avec T***, qui ont eu lieu entre décembre 1888 et mars 1889. Le jeune homme dit tenir un journal pour délivrer sa pensée «de ses rêveries antérieures, pour vivre d'une nouvelle vie» et, tout simplement, parce qu'il a «besoin d'écrire» (21). Les pages qu'André Walter avait rédigées au cours des années précédentes ont pour dernière date d'entrée le 26 novembre 1888 (85) et ne contiennent aucune mention de la maladie de la mère d'André Walter — le jeune homme étant trop préoccupé par lui-même pour s'en inquiéter et la mentionner dans son journal. Ce *Cahier*, terminé à la fin du mois de juin 1889 (87), est formé de retours au passé sous forme de souvenirs ou de pages de journal écrites en 1886, 1887 et 1888 et recopiées.

Le deuxième *Cahier*, commencé le 1^{er} juillet 1889 (120), est «réservé au livre», *Allain* (120), mais contient encore les réflexions du héros, et surtout révèle le détraquement de son esprit et sa marche vers la folie. Emmanuèle meurt le 31 juillet 1889 (120) et André Walter environ quatre mois après, en novembre 1889, d'une fièvre cérébrale ; il n'a eu que le temps de finir son livre.

Gide utilise dans les *Cahiers* quatre sortes d'entrées : d'abord, le journal écrit en 1889, après le mariage d'Emmanuèle, qui relate au jour le jour les pensées, les méditations, les émotions d'André ; puis, toujours en 1889, le jeune homme se remémore, et il note dans son journal ses souvenirs de faits passés qu'il n'avait pas inscrits auparavant et qu'il veut fixer à jamais : «J'écris car j'ai peur d'oublier», affirme-t-il (45). C'est ainsi qu'il se rappelle

en 1889 l'épisode du 7 février 1887, alors qu'il était allé consoler de pauvres gens dont l'enfant venait de mourir ; Emmanuèle l'avait rejoint auprès de l'enfant. Il n'y a pas de raisons, dans ce cas particulier, pour que Gide fasse raconter cet épisode à André Walter en 1889 plutôt qu'en 1887. Il veut sans doute indiquer que ce dernier en 1887 avait seulement noté une date et quelques mots sur cette visite sans grande importance, mais maintenant, en 1889, relisant ces indications brèves, il se remémore la scène entière et écrit « de nouvelles [pages] sur des souvenirs anciens » (21), pour perpétuer tout ce qui lui rappelle Emmanuèle qu'il vient de perdre, et pour la faire revivre auprès de lui. A présent, la personnalité de la jeune fille lui apparaît sous un jour nouveau : elle lui semble d'un caractère beaucoup plus ferme et indépendant ; il se rend compte que, dans la chambre de l'enfant défunt, c'est elle qui avait la supériorité et la force de l'assurance et du savoir-faire.

Au contraire, l'incident de l'été 1888, qui a tant bouleversé Emmanuèle, a fortement impressionné André Walter, et il est facile de comprendre pourquoi Gide ne le fait raconter à son jeune héros que plusieurs mois plus tard, en 1889, et non le jour même : André avait mis en œuvre toute une série de tactiques pour troubler sa cousine, pour faire tomber ses défenses et soumettre son âme en interprétant avec passion un *scherzo* de Chopin (75-6) : il avait réussi à l'agiter jusqu'à « la fièvre », jusqu'au « délire » (76). Le souvenir de cette scène était trop cuisant, encore trop proche, le soir même, l'émotion trop forte, pour qu'André pût rapporter cet incident immédiatement et longuement dans son journal ; il n'en avait noté que les remous dans son esprit, et le reproche d'Emmanuèle : « O André ! tu as agi lâchement ce soir », s'était-elle écriée (77) ; notons ici que la typographie des pages anciennes recopiées dans les *Cahiers* diffère de celle des pages écrites en 1889. André n'avait pu dormir cette nuit-là, tourmenté par le remords d'avoir bouleversé la frêle jeune fille, « si fragile et comme implorante » (77), par la crainte d'encourir son mépris pour avoir agi lâchement, et surtout par le sentiment naissant qu'il ne pourrait pas la « satisfaire ». Il commence à entrevoir certains problèmes posés par sa nature : « Ce que j'ai fait était coupable : t'inquiéter — vouloir troubler ton âme... et pourrai-je la satisfaire, après que je l'aurais altérée ? » (77).

En troisième lieu, les *Cahiers* contiennent certaines pages de l'ancien journal d'André Walter recopiées textuellement, et qu'il feuillette pour revivre les jours passés. « Sorti toutes les pages écrites qui me rappellent autrefois. Je les veux toutes relire, les ranger, copier, les revivre. » (21). La succession des jours est alors déconcertante ; André Gide bouleverse la chronologie délibérément : nous passons d'août 1887 (33) à juin 1887 (36), de septembre 1887 (38) à mars 1886 (42), selon les émotions que la lecture de l'ancien cahier

provoque et qui font s'arrêter André Walter à telle page plutôt qu'à telle autre. Quelquefois seule l'année est indiquée, ou bien le mois et l'année ; le plus souvent, le jour de la semaine seulement est noté : en vérité, la suite chronologique des jours n'a aucune importance pour cet introverti idéaliste — seule la vie de l'esprit compte.

Les pages recopiées elles-mêmes contiennent des souvenirs encore plus anciens : ainsi, au milieu des passages du journal de 1887 dans lesquels le jeune héros mentionne son dégoût de la chair et son horreur des prostituées, il rappelle un fait qui s'est passé deux ans auparavant — donc en 1885 : sa rencontre avec une prostituée, son émotion violente, son affolement d'alors (40). La lecture de ces pages anciennes affecte le jeune homme de 1889 et provoque un rêve significatif, révélateur de sa nature.

Comme j'y pensais encore, obsédé, malgré moi, j'ai rêvé cette nuit que je suivais un chemin bordé d'ombres, où des deux côtés se tordaient des couples nus, embrassés ; je ne voyais pas les corps mêmes, mais je soupçonnais les étreintes. (41).

Se sentant menacé des deux côtés, dans son rêve, effrayé, le pur adolescent marche au milieu du chemin, «seul et très droit» (41).

Enfin, dans les *Cabiers*, André Walter note ses desseins pour l'avenir : «des plans de conduite» (35), des projets de livres, des idées qu'il a l'intention de développer plus tard. «INFLUENCE DE LA NOURRITURE SUR L'ÉTAT RELIGIEUX, — EXTASE ARTIFICIELLE, — LA CHAIR ENTREMETTEUSE OBLIGÉE, — CAUSES NERVEUSES — (à faire)» (145). Ici encore, ces entrées diffèrent des précédentes par leur typographie. Une autre fois, ayant observé en lui comment «la pensée se détraque» (162), il se propose d'analyser plus tard cet état d'esprit, d'étudier cette morbidité. «J'y suis, c'est bien cela ! L'esprit devient morbide... (à étudier)» (163).

Avec les plongées dans le passé, les plans pour le futur, les projets de livres, la juxtaposition d'états d'esprit qui datent d'époques différentes, les réflexions esthétiques, morales, philosophiques, religieuses, les réminiscences littéraires, les angoisses, les doutes notés au jour le jour, le temps perd son importance ; il est étiré ou télescopé à loisir. «La pendule et la montre arrêtées — c'est l'heure indifférente ; c'est le travail dans l'absolu sans plus de temps ni d'espace.» (127-8). L'impression qui résulte de l'enchevêtrement des époques, de ce bouillonnement mental, est celle d'une grande richesse spirituelle, d'un foisonnement qui frise le chaos intérieur et qui reflète la vie de l'esprit intense de l'auteur à cette époque.

A. W.

LES CAHIERS ANNUELS DE L'AAAG

Outre le BAAG trimestriel, l'AAAG sert à ses membres un cahier annuel, qui est soit un volume des Cahiers André Gide publiés depuis 1969 aux Éditions Gallimard (vol. br., 20,5 x 14 cm, tirage spécial de 500 à 900 ex. numérotés pour l'AAAG), soit des volumes extérieurs à la série. Les Cahiers André Gide et les deux ouvrages parus aux Éditions Klincksieck sont diffusés par l'AAAG à un prix inférieur d'environ 20 % à celui des exemplaires ordinaires vendus en librairie.

1969. Cahiers André Gide 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste.* 1969, 412 pp. 46 F
1970. Cahiers André Gide 2. *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton.* 1971, 280 pp. Épuisé, en réimpression
- Susan M. Stout : *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide.* Gallimard, 1971, 64 pp. (Réimpression Centre d'Études Gidiennes, 1979). 23 F
1971. Cahiers André Gide 3. *Le Centenaire. Actes des «Rencontres André Gide» du Collège de France.* 1972, 364 pp. 43 F
- Jacques Cotnam : *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide.* Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé
1972. Cahiers André Gide 4. *Les Cahiers de la Petite Dame. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux. Index général établi par Dale F.G. McIntyre. I (1918 — 1919).* 1973, 496 pp. 55 F
1973. Cahiers André Gide 5. *Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929 — 1937).* 1974, 672 pp. 96 F
1974. Cahiers André Gide 6. *Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937 — 1945).* 1975, 416 pp. 62 F
1975. Cahiers André Gide 7. *Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945 — 1951).* 1977, 328 pp. 55 F
- 1976-77. Claude Martin : *La Maturité d'André Gide. De «Paludes» à «L'Immoraliste» (1895-1902).* Klincksieck, 1977, vol. br., 24 x 16 cm, 688 pp. 150 F
1978. Cahiers André Gide 8. *Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939). Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul Collet.* 1979, 392 pp. 88 F
1979. Cahiers André Gide 9. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. Édition établie et présentée par Jean Lambert, annotée par Richard Tedeschi. I (1918 — 1924).* 1979, 536 pp. 98 F
1980. Cahiers André Gide 10. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925 — 1936).* 1981, 653 pp. 114 F
1981. *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923 — 1931). Présentée par Wanda Vulliez. Centre d'Études Gidiennes, 1981, 88 pp.* 26 F
- Robert Levesque : *Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Centre d'Études Gidiennes, 1982, 160 pp.* 42 F
1982. Cahiers André Gide 11. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936 — 1951).* 1982, 684 pp. 135 F
1983. Ramon Fernandez : *Gide ou le courage de s'engager. Édition augmentée de textes inédits et présentée par Claude Martin.* Klincksieck, vol. br., 24 x 16 cm, sous pr.

QUATRE LETTRES DE GIDE
A ÉLISABETH CHAPLIN
OU
QUELQUES MYSTÈRES DE LA VIE DE L'ÉCRIVAIN

par
ANTOINE FONGARO *

On ne sait pas grand'chose de précis sur les relations qui ont existé entre Gide et Élisabeth Chaplin : rien à ce sujet ni dans le *Journal* de Gide, ni dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, ni dans les nombreux volumes de correspondance de Gide publiés jusqu'ici. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Gide a connu Élisabeth Chaplin, qu'il a aimé sa peinture, et qu'il lui a écrit ¹, puisque quatre lettres ² de l'écrivain au peintre ont été publiées en appendice de l'article de Luciano Berti, «Visita al Treppiede», dans la revue *Paragone / Arte* de Florence, n° 337 de mars 1978 (aux pp. 39-40) ; la deuxième de ces lettres figurait déjà dans la présentation de dix-huit toiles de l'artiste au Centre Français de Documentation (Via del Tritone 123), à Rome au mois de novembre 1945, et (avec de légères variantes) à la fin de l'étude de Raffaele Monti dans le catalogue de l'exposition Élisabeth Chaplin à la galerie Michelucci à Florence du 6 au 30 juin 1972, et à la fin de la biographie du peintre par Giuliano Serafini dans le catalogue de l'exposition Élisabeth Chaplin au Palazzo Bor-

* Je remercie vivement MM. Giuliano Serafini, Giancarlo Michelucci et Alessandro Berti de la gentillesse avec laquelle ils m'ont donné sur Élisabeth Chaplin tous les renseignements qu'ils pouvaient avoir.

1. Et qu'elle a écrit à Gide, comme on va le voir. Mais le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet ne conserve aucune lettre d'Élisabeth Chaplin.

2. L'avocat Alessandro Berti, qui s'occupe de l'héritage d'Élisabeth Chaplin, m'a signalé que dans l'inventaire de la succession figurent cinq lettres, un billet et deux cartes postales de Gide. Il va de soi que la publication des quatre documents encore manquants complètera le tableau des relations entre l'écrivain et l'artiste, et peut-être apportera quelque élément permettant de mieux les comprendre.

ghese à Florence du 7 au 28 mai 1977.

Élisabeth Chaplin est née à Fontainebleau en 1892. Elle était la petite-fille de Charles Chaplin, peintre mondain à succès sous le Second Empire.³ Du côté maternel, elle descendait de la fameuse Charlotte Sophie Henriette Buff-Kestner, la «Lotte» aimée de Gœthe.

Il n'est pas inutile de donner le nom de la mère, Marguerite Bavier-Chauffour (elle-même artiste et écrivain) ; il pourrait fournir une piste pour trouver le nom des amis communs aux familles Gide et Chaplin, qui auraient, comme on va le voir, indiqué à Gide l'adresse de la famille Chaplin à Rome.

Le père d'Élisabeth, William Chaplin, dreyfusard, quitta l'armée française en 1900 ; il émigra en Italie, où il exerça la profession d'ingénieur, d'abord au Piémont et en Ligurie, puis à Florence dès 1904, où sa famille⁴ s'installa d'abord dans un appartement de la vie Bolognese, puis à la Villa Rossi, puis à la Villa Levi, enfin à la villa «Il Treppiede» (7 via Barbacane, au pied de Fiesole) en 1911, villa qui restera la maison d'Élisabeth jusqu'à sa mort en 1978.

Il n'est pas question de retracer ici la carrière de peintre d'Élisabeth Chaplin.⁵ Elle commença très tôt (dès 1900) son activité artistique, et obtint dès 1911 une médaille d'or à l'exposition des Beaux-Arts de Florence, avec le tableau *Portrait de famille* (intérieur), éveillant tout de suite l'intérêt de la critique italienne.⁶ Elle expose au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts à Paris dès 1921 et connaît un certain succès en France entre les deux guerres, il faudra y revenir.⁷ Après la seconde guerre mondiale, ses expositions se succèdent assez régulièrement à Florence.⁸

3. Pour Charles Chaplin (Les Andelys, 1825 — Paris, 1891), fils d'un Anglais et d'une Française, et élève de Drolling, voir le «Bénézit». Mais il faut lire les quelques lignes que lui consacra Baudelaire dans son *Salon de 1859*, au chap. V («Religion, histoire, fantaisie») et au chap. VI («Le Portrait»), ainsi que la note relative de Claude Pichois (*Œuvres complètes*, Bibl. Pléiade, t. II, 1976, pp. 1401-2).

4. William Chaplin, lui, est souvent absent, son travail l'obligeant à de longs déplacements, jusqu'à Madagascar.

5. Le «Bénézit», abondant pour le grand-père, n'accorde à la petite-fille que trois lignes.

6. Luciano Berti, dans l'article cité, signale : Vittorio Pica dans le volume consacré à l'Exposition Internationale de Valle Giulia (à Rome) en 1911 ; Nello Tarchiani dans *Il Marzocco* d'avril 1912 ; Ugo Ojetti dans *Il Corriere della Sera* du 7 avril 1913 ; et d'autres articles en 1922.

7. Je signale seulement ici l'article de Louis Gillet dans *Le Gaulois* du 6 juillet 1927.

8. En 1946 au Palazzo Strozzi ; en 1947 à la Società Leonardo da Vinci ; en 1956 à l'Accademia delle Arti e del Disegno ; en 1960 au Lyceum ; en 1965 à l'Institut Français de Florence ; en 1972 à la Galleria Michelucci ; en 1977 au Palazzo Borghese.

Mais il faut s'arrêter sur la période où se sont établies les relations entre Gide et Élisabeth Chaplin. Celle-ci a toujours affirmé (sur ce point, les témoignages concordent) qu'elle a connu Gide à Rome. Celui-ci serait venu, sur les indications d'amis communs, demander à la mère d'Élisabeth des renseignements pour trouver un logement durant un séjour à Rome. Il aurait vu Élisabeth en train de peindre dans la salle qui lui servait d'atelier, et aurait admiré le tableau auquel elle travaillait.

Première énigme. Quels sont ces amis communs des familles Gide et Chaplin ? S'agit-il de Maurice Denis, grand ami de Gide (voir le *Journal*, par exemple) ? Il fut en 1918 l'hôte de la famille Chaplin à la villa «Il Treppiede», où il ébaucha le sujet de ses deux panneaux *Soir florentin*, et exerça une influence indiscutable sur la peinture d'Élisabeth. Ou bien faut-il penser au pasteur Rivier (de Morges, en Suisse), dont Élisabeth représenta les filles dans un tableau (*Les Filles du pasteur*, 1917) ? On verra plus loin que certains indices pourraient aller dans le sens de cette deuxième hypothèse. Mais on peut tout aussi bien supposer que Gide, en quête d'un logement à Rome, s'est rendu à l'endroit où il avait séjourné plusieurs semaines en 1894, au 34 de la via Gregoriana justement, et que là on lui ait indiqué qu'une famille française habitait dans une maison voisine (au numéro 38).

Les difficultés sont encore plus graves, quand il s'agit de préciser la date de cette rencontre. On peut fixer les limites à l'intérieur desquelles elle a dû se produire. C'est en 1916 que la famille Chaplin a quitté Florence pour Rome, où elle loge Via Gregoriana (qui conduit à Trinità dei Monti, au-dessus de Piazza di Spagna). Voilà pour le *terminus a quo*. Quant au *terminus ad quem*, il est antérieur au 15 mars 1922, puisque ce jour-là Gide écrit la lettre suivante (la première des quatre lettres publiées jusqu'ici), oblitérée de Paris, adressée à «*Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 38 via Gregoriana / Rome / Italie*» :

15 mars 22

Chère Mademoiselle

Je me réjouis de revoir à la Nationale votre Daphnis et Chloé et d'attirer vers votre toile l'attention de quelques amis. Que je vous envie le Maroc ! C'est maintenant la saison la meilleure : mars-avril... Ah ! que ne puis-je vous y rejoindre !... Mais, à Florence peut-être cet été.

Veillez me rappeler au bon souvenir de votre mère et lui présenter mes hommages. Je reste inoubliablement

André Gide

Cette lettre fournit une première indication : ou bien Élisabeth a écrit la première à Gide, comme le ferait penser le souhait de celui-ci de la revoir à Florence, ce qui implique qu'elle l'a informé du retour de la famille à Florence ; ou bien il n'y a pas trop longtemps que celui-ci a parlé avec elle, puisqu'il fait allusion à un voyage au Maroc que l'artiste est sur le point d'entreprendre. Une deuxième indication semble importante : Gide écrit qu'il revoit le tableau *Daphnis et Chloé* (effectivement exposé à Paris au Salon de 1922 ; mais qui ne figure dans aucun des catalogues que j'ai pu consulter) ; il serait normal d'en inférer que c'est le tableau qu'il a vu lors de sa visite à Rome chez les Chaplin : cela impliquerait pour cette visite (même si Élisabeth Chaplin ne date presque jamais ses tableaux) une période pas trop éloignée de mars 1922.

Cette hypothèse est confirmée par les données de la biographie de Gide, fournies par le *Journal*⁹, par la correspondance¹⁰, et par *Les Cahiers de la Petite Dame*. Pour faire bref, on ne donnera pas les références aux divers volumes, les allusions étant facilement repérables par la date même.

D'après le témoignage de ceux qui ont connu Élisabeth Chaplin pendant les dernières années de sa vie, elle a toujours répété que Gide s'est rendu au 38 de la via Gregoriana au cours de l'hiver 1916-1917, alors qu'elle était en train de peindre le tableau *Les Filles du pasteur* (notons que ce tableau n'est pas exactement daté par les spécialistes, qui hésitent entre 1917 et 1918) ; elle se souvenait même qu'il faisait froid dans la pièce où elle peignait, quand Gide y est entré. Mais il est absolument impossible de retenir cette période ; le *Journal* et la correspondance (en particulier avec J.-Ém. Blanche) permettent de suivre l'écrivain quasiment au jour le jour depuis le 15 septembre 1916 jusqu'au 19 mai 1917 : il n'a pas quitté la France à ce moment-là.¹¹ Il faut aussi exclure l'hiver 1917-1918 ; le *Journal* (très détaillé pour cette période) et la correspondance prouvent que Gide n'a pas quitté la France depuis le 19 septembre

9. A côté du *Journal*, il faut tenir compte des indications du *Journal des Faux-Monnayeurs* qui commence au 17 juin 1919.

10. Je me contente d'énumérer quelques-unes des correspondances qui ont été publiées : avec Jammes, avec Valéry, avec Claudel, avec Rouveyre, avec Martin du Gard, avec Mauriac, avec Arnold Bennett, avec Albert Mockel, avec J.-Ém. Blanche, avec Dorothy Bussy. Il faut tenir compte aussi des lettres publiées dans certains travaux sur Gide, et dans le relevé continu qui figure dans chaque numéro du BAAG.

11. On ne peut même pas supposer une escapade de Gide à Rome en avril 1917 à l'occasion des représentations des Ballets russes de Diaghilev ; du 23 mars au 18 avril, Gide est dans le Midi ; le *Journal* enregistre son arrivée à Cuverville le 19 avril ; et il séjourne à Cuverville ou à Paris jusqu'au 6 août, date de son départ pour la Suisse. Sans compter qu'en avril à Rome il ne fait pas froid (sur la température il est difficile que le souvenir se trompe).

1917 (date de son retour de Suisse, où il a séjourné avec Marc Allégret depuis le 6 août) jusqu'au 18 juin 1918 (date de son départ pour l'Angleterre, où il séjourne avec Marc jusqu'au 7 octobre). Pour l'hiver 1918-1919, le *Journal* est moins complet : il s'arrête au 26 octobre 1918, après les jours passés à Cuverville au retour d'Angleterre ; mais *Les Cahiers de la Petite Dame* prennent le relais ; en outre, c'est à la fin de 1918 que se place la « crise terrible » dans les rapports de l'écrivain avec sa femme ; ce n'est qu'au mois de mars 1919 que Gide séjourne à Roquebrune chez les Bussy. On sait assez bien les déplacements de Gide au cours de l'année 1919 (à Dudelange, à Cuverville, à Paris, de nouveau à Dudelange) ; mais pour l'hiver 1919-1920 le *Journal* est muet, de même que les *Cahiers* ; cependant la correspondance ¹² permet d'affirmer que Gide est à Cuverville ou à Paris jusque vers la fin du mois de décembre 1919, moment où se place un séjour à Bruxelles suivi d'un séjour à Dudelange en janvier 1920. C'est pour les vacances de Pâques, de la fin de mars au début d'avril 1920, qu'a lieu un voyage de Gide à Florence, voyage attesté par *Les Cahiers de la Petite Dame*, par la correspondance avec Dorothy Bussy ¹³, par une lettre de Gaston Gallimard à Giovanni Papini du 24 mars 1920 (« André Gide que je viens de voir ce matin avant son départ pour Florence... ») et par un billet de Gide à Papini du 12 avril 1921 ¹⁴ ; mais il est certain que Gide n'a pas rencontré Élisabeth Chaplin à cette occasion : il y a trop de différences, et pour le lieu, et pour la saison, avec les souvenirs de l'artiste. Pour le reste de l'année 1920, le *Journal* et *Les Cahiers de la Petite Dame* permettent de suivre l'existence de Gide au jour le jour : à Saint-Clair, à Cuverville, à Paris (en juin a lieu la représentation d'*Antoine et Cléopâtre*), en Angleterre (avec Marc Allégret, tout le mois d'août), à Colpach, puis à Paris ou à Cuverville du 1^{er} octobre à la fin de l'année (sauf du 3 au 6 décembre à Arles, et du 19 au 21 décembre à Clermont). Du 1^{er} au 27 janvier 1921, Gide est à Cuverville (voir *Journal*), qu'il quitte ce jour-là « pour le Midi » (lettre à Arnold Bennett du 26 janvier), où *Les Cahiers de la Petite Dame* et la correspondance avec Dorothy Bussy permettent de le suivre dans ses déplacements locaux jusqu'au 21 avril 1921. De retour à Paris, il y reste jusqu'au 10 juin, date à laquelle il part pour Bruxelles et Colpach ; de retour à Cuverville le 2 juillet (voir *Journal*), il en repart vers la fin de juillet, passe le mois d'août à Colpach, puis le mois de septembre dans le Midi (Hyères, « La

12. Voir lettres à Papini du 29 novembre et du 17 décembre 1919 (dans le volume d'Alain Goulet, *Giovanni Papini juge d'André Gide*, Lyon : Centre d'Etudes Gidiennes, 1982, pp. 61 et 63). Voir lettres à Rouveyre des 6 et 11 décembre 1919.

13. Voir lettre de Dorothy Bussy du 16 mars 1920, lettres de Gide des 18 et 19 mars, lettres de Dorothy Bussy des 21 mars et 10 avril.

14. Ces derniers textes sont publiés par A. Goulet, *op. cit.*, pp. 63 et 66.

Bastide» près de Brignoles, etc.). De retour à Paris le 25 septembre, il est à Cuverville du 3 au 16 octobre, puis de nouveau à Paris d'où il part le 30 avec Marc Allégret pour l'Italie.

On peut suivre ce voyage dans le détail grâce aux annotations personnelles de Dorothy Bussy et aux lettres que lui écrit Gide. Dorothy Bussy ¹⁵ note d'abord, le 31 octobre 1921 : «Il est revenu pour deux jours», puis, après coup (le 15 novembre), elle raconte ce séjour ; de son récit, scandé par les indications : «Le matin après son arrivée [...] Le lendemain matin [...] L'après-midi nous sommes allés en train à Monte-Carlo [...]», il apparaît que Gide est reparti le 2 novembre. La lettre que Gide envoie de Chiusi à Dorothy Bussy et qu'il date seulement de «mardi» est précieuse, parce qu'elle donne les étapes du voyage :

Nous avons donc couché à Vintimille ; puis à Fise [...]. Nous avons passé la nuit suivante à Siena, et c'est de Chiusi que je vous écris, où nous sommes arrivés hier soir. [...] Nous repartons sitôt après déjeuner pour Orvieto.

De ce calendrier, il ressort quasi mathématiquement (le 1^{er} novembre 1921 étant un mardi) que la lettre de Chiusi n'est pas du mardi 8 novembre, mais bien du lundi 7 novembre (ce n'est pas la seule fois que Gide se trompe en datant ses lettres). On peut raisonnablement supposer que les deux voyageurs ont continué selon le même rythme et couché le 7 à Orvieto, d'où ils sont repartis le 8 novembre après-midi pour arriver à Rome le soir de ce jour-là. Or on sait le jour exact où il a quitté Rome grâce à sa lettre à Dorothy Bussy écrite le 25 novembre 1921 de Cuverville :

Arrivé à Cuverville hier soir, la première lettre que j'écris est pour vous. J'ai laissé à Rome Samedi dernier, et pour quelques jours encore, Marc — et Elisabeth Van Rysselberghe — qui est venue tout à coup nous y rejoindre l'avant-veille de mon départ. Mon regret de Cuverville était tel que je me suis senti presque heureux de ne pouvoir trouver à m'installer à Rome, ni même à y loger décentement. Trois jours durant nous avons dû accepter une installation «de fortune», dans un corridor public, derrière un paravent.

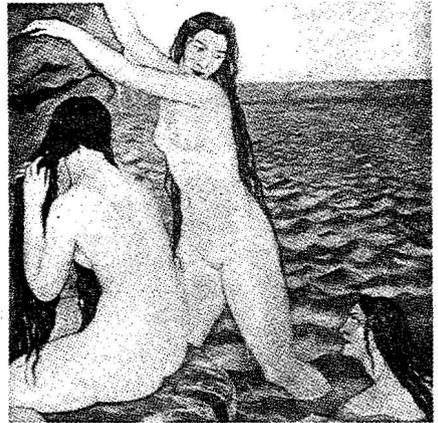
Cette fois, un séjour de Gide à Rome de onze jours (du 9 au 19 novembre) est attesté de façon indubitable ¹⁶, alors qu'il n'y avait absolument aucune trace d'un voyage à Rome au cours des années précédentes depuis 1916 (date de l'arrivée de la famille Chaplin à Rome). Bien plus, à ce séjour correspondent deux éléments essentiels du souvenir d'Élisabeth Chaplin. D'abord, qu'il fai-

15. Voir *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, t. I (CAG 9), Appendice B, pp. 508-13. Les lettres de Gide de Chiusi, Mardi, 1921, et de Cuverville, 25 nov. 21, sont aux pp. 310-2 et 315-6.

16. La date d'arrivée à Cuverville est confirmée par le *Journal* («Rentré à Cuverville le 24 au soir»). Parti de Rome le 19 novembre au soir, Gide, comme le confirme la lettre à Dorothy Bussy du 25, a passé quelques jours à Paris avant d'aller à Cuverville.



ELISABETH CHAPLIN AU MOMENT DE SA RENCONTRE AVEC ANDRÉ GIDE
Autoportrait en rose (Huile sur toile, 90,5 x 72,5 cm, 1921)



**« UNE SENSUALITÉ LARGE ET PROFONDE, UNE PLENTUDE, UNE AISANCE,
ET CETTE SORTE DE GRAVITÉ SOURIANTE... »**

***CÉRÈS (1922) – PRINTEMPS (ca. 1922)
ADAM ET ÈVE (1922) – LES NAIADES (1924)***
(Huile sur toile)

sait froid, puisque c'était le mois de novembre : on sait que le point sur lequel les souvenirs ont le plus de chances d'être fidèles est celui de l'atmosphère générale, du climat de l'épisode vécu (on oublie facilement l'année, mais on n'oublie pas la saison où quelque chose est arrivé). Ensuite, et ceci n'est pas moins important, le fait que Gide était à la recherche d'un logement, comme il apparaît très clairement de sa lettre à Dorothy Bussy du 25 novembre.

Si la première rencontre de Gide avec Élisabeth Chaplin se place (comme il y a tout lieu de le penser) au mois de novembre 1921, le tableau que celle-ci peignait, quand l'écrivain est allé rue Gregoriana, n'était pas *Les Filles du pasteur* (que l'on date de 1917 ou 1918), mais bien *Daphnis et Chloé*, que Gide reverra, comme il dit dans sa lettre du 15 mars 1922, au Salon à Paris. La confusion d'Élisabeth Chaplin pourrait s'expliquer par le fait que l'ami commun des deux familles, qui a donné à Gide l'adresse des Chaplin à Rome, était peut-être un pasteur, ce pasteur Rivier, dont on a vu que les deux filles sont le sujet d'un tableau peint en 1917 ou 1918.

Gide n'a pas revu Élisabeth Chaplin en 1922 à Florence, comme il l'espérait dans sa lettre du 15 mars : on ne relève aucun voyage de l'écrivain en Italie cette année-là. Il séjournera sur la côte ligure pendant la première semaine de février 1923 (à Rapallo et à Portofino), peu avant la naissance de la fille qu'il aura d'Élisabeth Van Rysselberghe. Et la lettre qu'il écrit à Élisabeth Chaplin le 27 mai 1923, oblitérée de Paris et adressée, cette fois, à «*Mademoiselle Chaplin / Villa Chaplin / 7 via Barbacane / Florence / Italie*», ne fait aucune allusion à une rencontre antérieure :

27 mai 23

Mademoiselle

Il faut bien que je vous dise que j'ai été émerveillé par vos toiles. Tout droit j'ai piqué dessus, et, bien que je n'en connusse encore qu'une, ce sont les autres que j'ai reconnues d'abord : oui, de loin déjà, j'ai compris, senti, qu'elles ne pouvaient être que de vous. J'aime chacune, et plus que je ne pourrai vous dire ; on y respire une sensualité large et profonde, une plénitude, une aisance, et cette sorte de gravité souriante qu'ont les œuvres qui se disposent à durer.

Ah ! que je suis heureux de vous connaître ! Ah ! que je voudrais vous connaître mieux !!

Ne m'oubliez pas trop, s. v. p. et veuillez présenter mes hommages à votre mère.

Je suis bien attentivement votre

André Gide

Cette lettre a été écrite, de toute évidence, après une visite au Salon, à Paris. L'artiste avait très probablement averti Gide qu'elle y exposait. Je n'ai pas réussi à savoir combien de tableaux elle présentait. Mais j'ai vu la réduction photographique, indiscutablement de l'époque, portant la mention imprimée «Exposé au Salon 1923», du tableau *Déméter et Perséphone* (catalogué souvent avec le titre *Cérès et Perséphone* [sic]). On peut en déduire qu'avec lui figuraient très probablement des tableaux comme *Printemps* ou *Adam et Ève*, datés eux aussi de 1921-1922. Il s'agit de tableaux où est manifeste l'influence de Puvis de Chavannes¹⁷, de Maurice Denis et des Nabis. Il y apparaîtrait aussi nettement une sensualité dans la ligne du néo-paganisme, qui n'a évidemment pas échappé à Gide. Cette lettre, en tout cas, est fort élogieuse, et l'on comprend qu'Élisabeth Chaplin l'ait publiée à plusieurs reprises dans les catalogues de ses expositions.

C'est la troisième des lettres de Gide publiées dans *Paragone* qui fournit le plus de renseignements sur les relations entre l'écrivain et l'artiste. Elle porte le cachet postal de Paris en date du 18 février 1924 et est adressée à «*Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 7 via Barbacane / Florence / Italie*» :

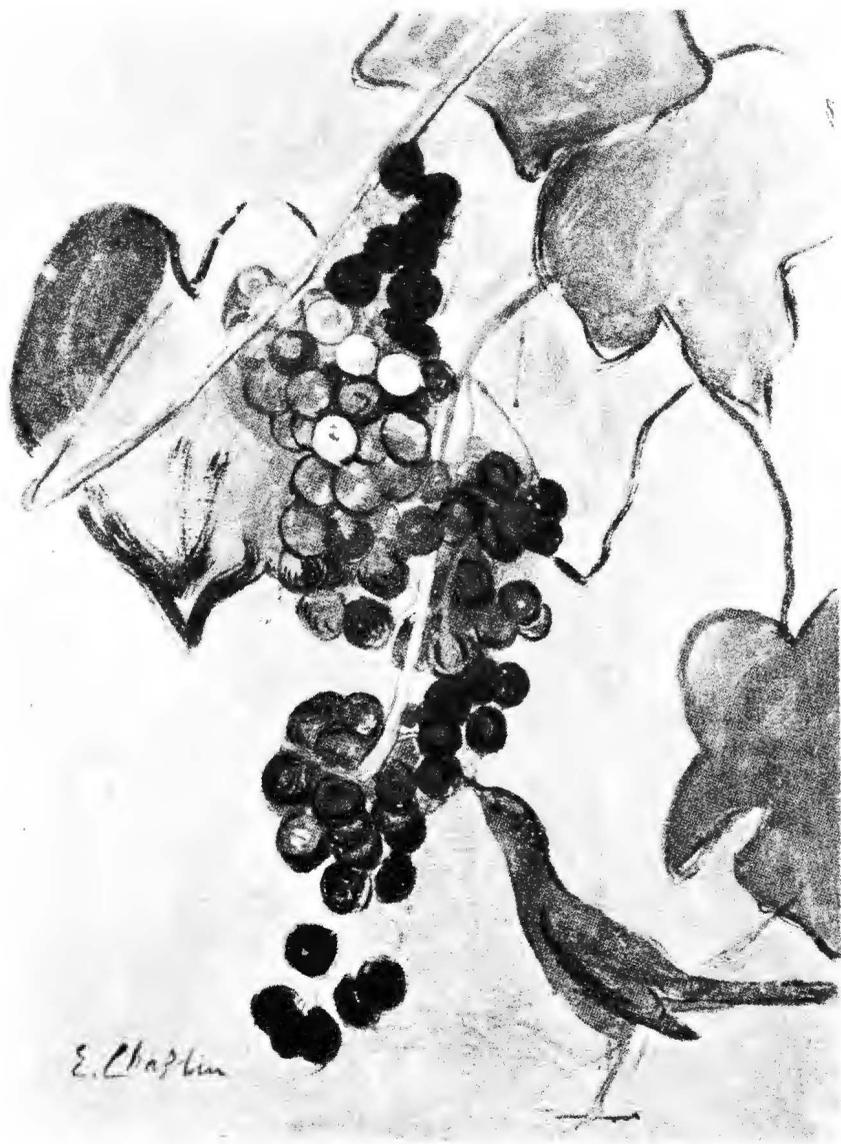
18 février

Chère Mademoiselle

Je me souviens de mon chagrin d'enfant lorsque mourut le petit rossignol que j'élevais ; mais il n'avait été mon compagnon qu'un mois... J'imagine votre tristesse et vous remercie de pressentir ma sympathie. Vous souvient-il de m'avoir donné le portrait de Pico ?... Vous êtes exquise de m'envoyer ces petites photos. Je commence d'aimer beaucoup votre peinture et j'imagine d'après le souvenir très vif que j'ai gardé de vos derniers envois au Salon, ce que peuvent être ces deux tableaux. Je suis ravi, non point tant par le Prométhée soigné par les Océanides, que par ces deux naïades près du rocher. Quand les verrai-je ? Depuis mon dernier voyage en Tunisie (en septembre dernier) je me sens plus près encore de Nefta et de Tozeur que de Florence. Ah ! que ce pays vous plairait.

Au revoir tout de même, puisque vous serez en mai à Paris. J'espère bien vous y revoir. Veuillez présenter à Madame Chaplin

17. Gide ne parle pas de Puvis de Chavannes dans son *Journal*. Mais un passage des *Cabiers de la Petite Dame*, à la date du 7 mai 1922, est révélateur : «Nous allons chez Rosenberg voir une exposition de peinture du siècle dernier. "Quel mal j'ai à aimer Delacroix ; mais que j'aime ceci" : il montre des petits Puvis.»



ÉLISABETH CHAPLIN : *PICO AVEC LE RAISIN*
(Huile sur carton, 49,5 x 37,5 cm, 1911)



ÉLISABETH CHAPLIN : *BAIGNEUSES*
(Détrempe sur toile, 59 x 90 cm, 1924-25)

*mes souvenirs et mes hommages — et me croire
inoubliusement
André Gide*

Cette fois, Élisabeth Chaplin a écrit à Gide pour lui annoncer la mort de son rossignol Pico. Sur les 428 tableaux répertoriés dans le catalogue de l'exposition de 1972 à la Galleria Michelucci de Florence, un seul représente l'oiseau chanteur : *Pico avec le raisin* (daté de 1911). Que veut dire Gide par la formule «le portrait de Pico»? S'il s'agit d'un tableau, il devrait être possible d'en retrouver quelque trace parmi les meubles ayant appartenu à l'écrivain. Mais, dans l'affirmative, où et quand l'artiste aurait-elle donné ce tableau à Gide? On pense d'abord qu'il est peu probable que ce fût à Florence, on l'a vu.¹⁸ Et cette lettre du 18 février 1924 atteste que Gide n'a pas revu Élisabeth Chaplin, puisqu'il espère la revoir «en mai à Paris». On ne peut pas non plus supposer une rencontre à Paris en 1922 ou 1923, car les lettres du 27 mai 1923 et du 15 mars 1922, loin de faire la moindre allusion à une telle rencontre, disent clairement que Gide n'a pas revu l'artiste. Il faut donc revenir à l'hypothèse la plus invraisemblable, que l'artiste ait donné le «portrait de Pico» à Gide en novembre 1921 : c'est peut-être à cet éloignement dans le temps que fait allusion l'écrivain quand il demande : «Vous souvient-il de m'avoir donné le portrait de Pico?» Mais il se pourrait que ce «portrait» ne fût que la photographie réduite du tableau : on appelait naguère «portrait» la photographie d'une personne. Le mystère qui entoure le rossignol Pico et la correspondance de Gide ne s'arrête pas là, puisque l'une des deux cartes postales envoyées par Gide à Élisabeth Chaplin parlerait de Pico...¹⁹

Il convient d'ajouter qu'une rencontre à Paris entre Gide et l'artiste aurait été possible. En effet, Élisabeth Chaplin, depuis ses premiers succès au Salon, se partageait entre Florence et Paris. Elle peint en 1925 pour Alfred Cortot le panneau intitulé *Jeunesse* (qui lui vaut le Grand Prix Puyvis de Chavannes en 1927), et exécute diverses décorations murales (Chapelle de Notre-Dame du

18. Voir plus haut, à propos des quelques jours passés à Florence à la fin de mars et au début d'avril 1920. Dans la lettre du 18 février 1924, Gide fait allusion à son voyage (avec Marc Allégret) en Tunisie du 4 septembre au 7 octobre 1923.

19. Mais ce qu'écrit Giuliano Serafini aux premières lignes de sa présentation de l'exposition de 1977 est impossible : «Elisabeth conservava, tra gli altri scritti di Gide, una piccola cartolina africana del 1927, al tempo di quel *Voyage au Congo* che era stato il frutto del sodalizio tra "l'immoralista" e Marc Allégret. C'è infatti anche la firma del regista francese, con tanti saluti a Pico. Qualche anno dopo, Pico sarebbe stato ancora il soggetto di una lettera di Gide, questa volta quasi un'ode funebre : Pico era morto...» D'abord le voyage au Congo a eu lieu en 1925-26 ; ensuite la lettre pour la mort de Pico est du 18 février 1924 (on verra dans le texte que cette date est sûre).

Salut, rue François I^{er} ; chez divers particuliers ; pavillon du Yachting à l'Exposition Internationale ; etc.). Mais on peut penser que l'écrivain a cherché à éviter cette rencontre.

En tout cas, Élisabeth Chaplin est certainement intéressée par le jugement artistique de Gide, puisqu'elle lui envoie les « petites photos » de ses dernières productions. Ce sont des photographies en noir et blanc, bien sûr, et de format réduit (celle du tableau *Déméter et Perséphone*, que j'ai pu voir, ne dépassait guère 12 cm sur 8). Gide est donc obligé d'imaginer les couleurs d'après les « derniers envois » de l'artiste « au Salon » (encore une preuve qu'il ne l'a pas revue en Italie) ; au Salon de 1923 (puisque la lettre est de février 1924) où étaient exposés le tableau *Déméter et Perséphone*, on l'a vu, et probablement aussi *Le Printemps* et *Adam et Ève*. L'une des allusions de Gide dans sa lettre du 18 février 1924 est très claire : il s'agit du tableau *Les Naïades*, daté de 1924 et qui sera exposé au Salon de 1925 (où il eut du succès). Mais je n'ai pas pu retrouver dans les divers catalogues consultés (et celui de la Galleria Michelucci, en 1972, répertorie, je l'ai dit, 428 tableaux) de tableau qui s'intitulait « Prométhée soigné par les Océanides ». On peut se demander s'il ne s'agirait pas de l'une des trois variantes du tableau intitulé *Baigneuses*, datée de 1924. Cette toile représente, sur le bord rocheux de la mer, des jeunes femmes vêtues (c'est curieux pour des « baigneuses »...) de robes blanches, avec, dans le fond à gauche, contre une falaise, trois femmes vêtues de noir et dans une attitude de deuil, celle du milieu debout, les deux autres accroupies ou agenouillées. Il n'est pas impossible que l'artiste ait éliminé Prométhée et rebaptisé ses Océanides en « baigneuses »... En tout cas, Gide, en peinture, aime le net, le précis, et non le flou : le jugement qu'il porte dans cette lettre est conforme à tout ce qu'il a dit sur la peinture dans son *Journal*, et à son esthétique générale.

La quatrième des lettres de Gide à Élisabeth Chaplin qui ont été publiées dans *Paragone* pose un problème de datation. Elle porte seulement l'indication : « Cuverville 2 octobre », mais elle a été rattachée (par qui ?) à une enveloppe portant l'adresse « Madame É. Chaplin / 69 rue de la Pompe / Paris 16^e », et où le cachet postal, difficile à déchiffrer, semble indiquer : « 28 [?] - 11 - 1949 [?] ». Cependant il suffit de lire le texte pour constater qu'il y a eu erreur dans l'attribution de cette enveloppe :

Cuverville 2 Octobre

Chère Mademoiselle

Je reçois votre carte une heure avant de devoir quitter Cuverville.

Vite un mot : le 6 Nov. je m'embarque pour le Congo : besoin

urgent de voir du nègre, des peuples nus. C'est très long, ce voyage. Je ne serai pas de retour avant avril ou mai. Et c'est si loin que je n'ai guère d'espoir de pouvoir être atteint par des lettres. Mais vous savez déjà que je ne suis pas oublieux. Veuillez me rappeler au meilleur souvenir de votre charmante sœur²⁰ et croire à mes sentiments bien fidèles

André Gide

Constatons, en passant, la nouvelle preuve qu'Élisabeth Chaplin écrivait à Gide (il s'agit d'une carte, cette fois) ; peut-être se plaignait-elle du silence de Gide, puisque celui-ci prend soin de rappeler qu'il n'est pas oublieux.

Les allusions au voyage au Congo permettent de dater avec précision cette lettre. C'est vers la fin de 1924 que Gide entreprend des préparatifs pour ce voyage ; mais il devra en définitif le renvoyer à l'année suivante. Le *Journal* est très clair. Le 9 septembre 1924, il mentionne : «Retour à Cuverville, après deux jours à Elbeuf, chez Maurois...» Et le 3 octobre : «Retour à Paris pour préparatifs du voyage.» La lettre à Élisabeth Chaplin donne le jour exact où Gide a quitté Cuverville, le 2 octobre, et la date prévue pour le départ au Congo, le 6 novembre. Cette dernière date est confirmée par le *Journal* : «6 novembre. Jour où l'on devait partir. Il fait beau.» Entre temps, il y a eu contr'ordre et le voyage a été remis à plus tard. On lit dans le *Journal*, à la date du 26 octobre 1924 :

A Cuverville depuis trois jours. Départ pour le Congo différé. Motifs : examens de M., achèvement des *Faux-Monnayeurs*. Insuffisante préparation, etc... Partant en novembre je pensais être de retour en avril. C'est trop peu de six mois pour ce voyage. Partant en juillet, ce sera sans doute pour un an plein.²¹

Aucun doute n'est possible : c'est le 2 octobre 1924 que Gide a écrit cette quatrième lettre à Élisabeth Chaplin.²²

Reste l'énigme de l'enveloppe. On aura déjà noté la discordance entre le «Madame» de l'adresse et le «Mademoiselle» du texte. En outre, il n'est pas sûr qu'elle soit de l'écriture de Gide. Si elle a été écrite par Gide, elle est

20. C'est la première fois que Gide fait allusion à la sœur de l'artiste (il s'agit probablement de Nénette). Jusque-là, c'était toujours la mère d'Élisabeth que l'écrivain mentionnait à la fin de ses lettres. Est-ce l'indice d'une rencontre à Paris de Gide avec les deux sœurs ?

21. Le voyage au Congo durera effectivement du 14 juillet 1925 à la fin du mois de mai 1926.

22. Luciano Berti, dans l'article cité de *Paragone*, n'hésite pas à attribuer cette lettre à «Gide ottantenne» (p. 30).

d'une écriture très différente de celle de la lettre. Il reste qu'une telle différence pourrait s'expliquer par l'âge de l'écrivain : en 1949, Gide a quatre-vingts ans. Il convient de tenir compte aussi de l'existence d'une cinquième lettre et d'un billet (dont je n'ai pu avoir connaissance). Si l'on admet que l'enveloppe est de Gide, les relations de ce dernier avec Élisabeth Chaplin se seraient prolongées jusqu'aux approches de la mort de l'écrivain (survenue en 1951). Encore un petit mystère à éclaircir.

NOUVELLES LUEURS SUR LA CORRESPONDANCE ENTRE GIDE ET ÉLISABETH CHAPLIN *

Le 7 mai 1984 a eu lieu à Florence, par les soins de l'expert Pandolfini, la vente de certains autographes laissés après sa mort par Élisabeth Chaplin. Le lot constitué par les lettres, billets ou cartes postales de Gide vient confirmer la plupart des hypothèses émises dans l'article ci-dessus, et, surtout, compléter les données assez minces qu'on avait jusqu'ici sur la correspondance et les relations entre l'écrivain et Élisabeth Chaplin.

Le premier document en date est une lettre de Gide, datée du «27 août 21» de «Colpach¹ / Grand-Duché du Luxembourg» ; elle est écrite au recto et au verso d'un feuillet de papier violet ; l'enveloppe manque. La lettre est adressée, ceci est important, non pas à Élisabeth Chaplin, mais à sa mère, puisqu'elle commence par «Madame». Gide remercie Mme Marguerite Bavier-Chaufour, l'épouse de William Chaplin, d'avoir accepté de s'occuper de son logement en vue d'un séjour à Rome projeté pour la fin de cette année-là (1921) : «combien je vous suis obligé de bien vouloir aider Monsieur Avy». Gide a chargé ce dernier de lui trouver un appartement ; et déjà se présente

* L'article qu'on vient de lire aurait dû paraître dans notre livraison d'avril : nous le publions donc aujourd'hui suivi du complément que l'apparition de nouveaux documents a permis à notre ami Antoine Fongaro de rédiger.

1. Le *Journal*, après des notes de «Cuverville — 10, 11, 12, 14, 20, 21, 28 juillet», passe à une note datée «Colpach — 28 août» 1921. *Les Cahiers de la Petite Dame* racontent en détail (t. II, pp. 90-106) le séjour de Gide à Colpach du 8 au 29 août 1921.

un nouveau petit mystère : qui est ce «Monsieur Avy», dont ni le *Journal* ni *Les Cahiers de la Petite Dame* ne soufflent mot ? Gide continue en exposant les difficultés qu'il rencontre. Elles dérivent de l'incertitude sur la date de son séjour : M. Avy «vous a dit ma crainte de ne pouvoir y [à Rome] arriver avant décembre». Il serait donc disposé à accepter la solution que lui propose M. Avy de louer un appartement pour six mois ; mais comme il ne l'occuperait pas pendant tout ce temps, «un ami pourrait en profiter», et il demande à Mme Chaplin de chercher quelqu'un qui accepterait cette combinaison. Dans les formules finales, l'écrivain dit qu'il espère «pouvoir remercier de vive voix» sa correspondante.

Les indications fournies par cette lettre sont précieuses. D'abord, comme on pouvait s'y attendre, elle confirme que Gide connaissait la mère d'Élisabeth Chaplin avant d'aller chez elle, via Gregoriana, lors de son séjour à Rome en novembre 1921. Il était difficile d'imaginer un homme aussi bien élevé faisant irruption chez des inconnus, fussent-ils des compatriotes dans une ville étrangère. Sur ce point, les souvenirs d'Élisabeth Chaplin étaient erronés. Il y a plus : puisque Gide remercie Mme Marguerite Chaplin, c'est ou bien que M. Avy lui a parlé d'elle, ou bien, plus vraisemblablement, compte tenu des règles de la politesse, que Gide la connaissait déjà par l'intermédiaire de quelques amis communs, et je rappelle que dans l'article précédent je suggérais que ce pourrait être ou bien Maurice Denis, ou bien le pasteur Rivier. Notons enfin que le début de cette lettre peut même laisser supposer que Gide répond à un mot de Mme Marguerite Chaplin adressé à lui-même (qui, peut-être, lui avait écrit le premier) ou bien à quelqu'un de ses parents ; dans ce cas, il faudrait penser que les rapports d'amitié entre la famille Chaplin ou la famille Bavier-Chaufour² et la famille Gide ou la famille Rondeaux étaient assez étroits.

La deuxième lettre de Gide figurant à cette vente est bien adressée à Élisabeth Chaplin, cette fois, puisqu'elle commence par «Mademoiselle». Elle est datée de «Cuverville, 13 décembre 21» (l'enveloppe manque), et occupe trois pages d'une feuille pliée en deux : le recto du premier feuillet, le recto du second feuillet et, en travers, le verso du premier feuillet.³ Gide prie Élisabeth Chaplin d'aller à la poste centrale de Rome (place Saint-Sylvestre) reti-

2. Inutile de préciser que les noms ni de la famille Chaplin, ni de la famille Bavier-Chaufour, ni du pasteur Rivier, ne figurent ni dans le *Journal*, ni dans *Les Cahiers de la Petite Dame*.

3. Gide a quitté Rome le 19 novembre 1921 (v. article précédent) et, après une halte à Paris, est arrivé à Cuverville le 24 au soir. Il sera de nouveau à Paris le 14 décembre, cf. *Journal* à la date du 15 : «Hier, trouvé Jean S. à l'arrivée de mon train. Je l'avais prévenu par dépêche. Descendu au Lutétia, pour plus de commodité. C'est la première fois que je descends à Paris dans un hôtel», etc..

rer des manuscrits qui lui ont été adressés là poste restante, et de les lui expédier à l'adresse de la «Nouvelle Revue Française». Il s'excuse en disant qu'il a dû quitter Rome «*précipitamment*». Il exprime à Élisabeth Chaplin sa «*reconnaissance pour la chaleur de [son] accueil*»⁴ et ajoute même : «*mon souvenir au petit rossignol*».

Ce document tranche définitivement le problème de la date où il faut placer la première rencontre de Gide avec l'artiste peintre. C'est bien au cours de son séjour à Rome du 9 au 19 novembre 1921, comme l'établissait l'article précédent, que Gide a connu Élisabeth Chaplin et qu'il a vu ses tableaux. Accessoirement, cette lettre confirme que ce séjour a été brusquement écourté.⁵

Ensuite vient une enveloppe, privée hélas ! de son contenu. Elle est à l'en-tête de la «Nouvelle Revue Française» et porte l'adresse : «*Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 38 via Gregoriana / Rome / Italie*». Dans le cachet d'oblitération : «Paris 80 Rue Dupin 22 Déce 2[...] 13 H 15», le dernier chiffre du millésime de l'année est effacé. Mais, étant donné que la famille Chaplin a quitté Rome vers le milieu de l'année 1922⁶, et que la lettre d'août 1921 est adressée à Mme Marguerite Chaplin (Gide ne connaissait pas encore Élisabeth à cette date), il ne reste plus que l'année 1921 pour une lettre adressée à Élisabeth Chaplin en *décembre*.⁷ Il semble donc qu'il s'agisse de l'enveloppe qui contenait la lettre de remerciements de Gide pour la réexpédition du courrier à partir de la poste restante de Rome : la poste, à cette époque, était beaucoup plus rapide qu'à l'heure actuelle, Élisabeth a dû se rendre place Saint-Sylvestre dès la réception de la lettre de Gide du 13 décembre, c'est-à-dire vers le 16 ou le 17, et le courrier réexpédié a pu parvenir à Gide avant le 22 décembre.

Chronologiquement, c'est ici que se placent les quatre lettres déjà publiées, dont il a été question dans l'article précédent. Mais, étrangement, seules deux d'entre elles (celles du 27 mai 1923 et du 18 février 1924) sont présentes (avec les enveloppes respectives) dans la vente Pandolfini actuelle, les deux autres (celles du 15 mars 1922 et du 2 octobre 1924) n'y figurent pas.

4. Élisabeth Chaplin racontait, vers la fin de sa vie, que lorsque Gide s'est présenté via Gregoriana, Mme Marguerite Chaplin aurait dit : «Quel emmerdeur !».

5. A propos de son voyage en Italie de novembre 1921, Gide écrit dans le *Journal*, à la date du 26 novembre : «tamps exquis, s'il n'eût été pris sur le travail» ; et, dans la lettre à Dorothy Bussy du 25 novembre : «Mon regret de Cuverville était tel que je me suis senti presque heureux de ne pouvoir m'installer à Rome»...

6. Gide adresse encore à Rome sa lettre à Élisabeth Chaplin du 15 mars 1922. Mais le retour de la famille Chaplin à Florence est attesté avant l'été 1922.

7. Gide, on l'a vu plus haut (note 3), est arrivé de Cuverville à Paris le 14 décembre, où il séjourne assez longtemps (à cause des conférences sur Dostoïevsky).

Vient ensuite une série de documents attestant que les relations épistolaires entre Gide et Élisabeth Chaplin se prolongèrent jusqu'à la mort de l'écrivain, comme on le supposait à la fin de l'article précédent.

Il y a d'abord, dans une enveloppe de couleur jaune, oblitérée «Le Lavandou 7 déc. 29»⁸ et portant l'adresse «Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 25 rue du Mont Cenis / Paris», un carton de couleur jaune daté «Le Lavandou, 7 déc. 29» avec quelques lignes seulement, écrites au recto, commençant ainsi : «Mademoiselle / Une exquisite lettre de votre mère m'apprend que vous êtes à Paris... Gide «regrette de n'y être pas», et espère qu'il pourra voir Élisabeth Chaplin quand il passera par la capitale. Ce mot révèle que l'artiste peintre, probablement pour ne pas paraître indiscreète, faisait écrire par sa mère à l'occasion de ses séjours à Paris pour les expositions au Salon ou pour ses travaux de peinture murale.

Mais il semble que les efforts d'Élisabeth Chaplin pour établir des relations suivies avec l'écrivain ont été voués à l'échec, soit que les circonstances aient opposé des obstacles imprévus, soit qu'André Gide, si attaché à sa liberté, craignant de voir se tresser des liens trop contraignants, ait utilisé des alibis pour échapper à l'insistance de sa correspondante. Chacun des quatre documents qui suivent constate, en effet, qu'une rencontre n'a pas été possible.

Dans une carte postale (photographie, couleur sépia, du château de Roquebrune), oblitérée à Roquebrune⁹, datée du 27 février 1930 et adressée à «Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 25 rue du Mont Cenis / Paris», Gide «regrette bien de n'être pas à Paris» pour pouvoir la rencontrer.

Une nouvelle carte, représentant un grand transatlantique en couleurs, oblitérée de Marseille le 4 juin 1931, est envoyée par Gide à la même adresse. Il dit à Élisabeth Chaplin qu'il vient d'arriver à Marseille «après un traitement terminé à Paris le jour avant» et qu'il ne pourra la voir. Il s'agit d'un traitement contre «la gratte», préconisé par le D^r Sourdel, dont parlent *Les Cahiers de la Petite Dame*, à la date du 13 mai 1931, qui signalent aussi, à la date du 17 : «Il semble travailler, sort peu, se plaint d'un peu de faiblesse. Sourdel lui dira demain que ces piqûres sont assez éprouvantes et qu'il aurait mieux fait de passer le temps du traitement dans une clinique.» Mais, à la date du 3 juin 1931, on lit dans les *Cahiers* : «Bypeed est parti le 3 à 7 heures, départ calme, léger. Il ne savait encore s'il irait directement à Roquebrune ou s'il

8. D'après *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. II, p. 67), Gide quitte Paris pour Saint-Clair (village près du Lavandou, où les Van Rysselberghe avaient une propriété) le 27 novembre 1929 ; il est de retour à Paris le 14 décembre.

9. Le *Journal* atteste que Gide est à Roquebrune en février 1930 ; il revient à Paris le 8 mars (v. le *Journal* à la date du 9 mars : «Retour à Paris, hier midi.»).

s'arrêterait à Saint-Clair.»¹⁰ Gide, on le voit par cette carte à Élisabeth Chaplin, s'est d'abord arrêté à Marseille, comme le confirme d'ailleurs une longue page du *Journal*, datée «Marseille, 4 juin». Il semble bien, en tout cas, que Gide n'ait fait aucun effort pour revoir Élisabeth Chaplin à cette occasion.

Après la seconde guerre mondiale, c'est l'état de santé de Gide qui empêche toute rencontre avec Élisabeth Chaplin.

Le 1^{er} novembre 1948, un billet de quelques lignes dactylographiées, signé «pour A. Gide / Y. Davet» (Yvonne Davet est, on le sait, la secrétaire de l'écrivain à cette époque), informe sa correspondante que Gide, après une crise cardiaque, regrette de ne pouvoir la voir. *Les Cahiers de la Petite Dame*¹¹ signalent que Gide a quitté Nice le 23 octobre 1948 en voiture et est arrivé à Paris le 25, à midi ; la Petite Dame déclare qu'elle est «frappée par le changement qui s'est opéré» chez Gide ; elle parle d'«un assez brusque vieillissement» : «Il ne peut plus se passer d'un valet de chambre (tout mouvement l'essouffle, il a tout le temps besoin d'autrui, il l'admet)». A la date du 21 novembre, la Petite Dame note des symptômes inquiétants : «Il somnole quasi toute la journée, épuisé par le moindre effort, état nauséux», mais ne parle pas de crise cardiaque.

Enfin, dans l'enveloppe oblitérée à Paris le «28 / II / 49» et adressée à «Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 69 rue de la Pompe / Paris 16^e», qui avait posé des problèmes restés sans solution à la fin de l'article précédent¹², se trouve un billet de cinq lignes manuscrites de Gide, daté du «27 février 49». «Trop souffrant (crise cardiaque)», Gide s'excuse de ne pouvoir rencontrer Élisabeth Chaplin, et il termine en la remerciant pour «la photographie de ces deux portraits — bouleversants».¹³

De quels portraits s'agit-il ? Mystère.

De tout ce qui a été dit, il ressort que nous n'avons certainement pas encore toutes les lettres, cartes ou billets que Gide a écrits à Élisabeth Chaplin ou à la mère de celle-ci ; peut-être certains de ces documents gisent-ils parmi les papiers abondants laissés par l'artiste peintre. D'un autre côté, il est regrettable que rien n'ait été conservé des lettres, cartes ou billets que Mme Marguerite Chaplin ou sa fille Élisabeth ont écrits à Gide.

Sans épiloguer davantage sur l'ensemble de cette correspondance de Gide,

10. Voir *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 142, 145, 148.

11. *Op. cit.*, t. IV, pp. 112-3 et 115.

12. On a vu que cette enveloppe avait été par erreur accrochée à la lettre du 2 octobre 1924.

où se révèle plus d'un aspect de la personnalité de l'écrivain, nous terminerons sur le dernier billet, sinon bouleversant, du moins émouvant dans son écriture tremblée, d'un vieillard de quatre-vingts ans aux portes de la mort.

N. B.

Une référence a malheureusement sauté au cours de la composition des articles ci-dessus : page 379, ligne 16, après « voyage attesté par Les Cahiers de la Petite Dame », le lecteur voudra bien ajouter : (t. I, p. 41).

D'autre part, nous tenons à remercier chaleureusement notre ami Antoine Fongaro de nous avoir communiqué trois ouvrages (catalogues des expositions d'Elisabeth Chaplin à Florence, en mai 1977 au Palais Borghèse, en juin 1972 et en avril 1984 à la Galerie Michelucci), dont nous avons extrait les reproductions de tableaux qui illustrent ces articles.

13. Selon *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. IV, p. 125), il semble que Gide ait eu « une petite attaque » le 19 février 1949, dont il se remet vite.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée par le Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II pour l'Association des Amis d'André Gide, avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeur : Claude Martin. Fascicules 20,5 x 14,5 cm de 150 pp. environ (27 x 21 cm pour le vol. I). Articles, textes inédits, illustrations, bibliographies, documentation et informations ; numéros spéciaux. Tables et index périodiquement publiés (des vol. I à VIII dans le n° 48, des vol. IX et X dans le n° 56, des vol. XI et XII dans le n° 64). Abonnement 1984 : 100 F.

Vol. I	n ^{os} 1 — 17	années 1968-72	360 pp.	53 F
Vol. II	n ^{os} 18 — 24	années 1973-74	464 pp.	53 F
Vol. III	n ^{os} 25 — 28	année 1975	290 pp.	38 F
Vol. IV	n ^{os} 29 — 32	année 1976	338 pp.	38 F
Vol. V	n ^{os} 33 — 36	année 1977	400 pp.	43 F
Vol. VI	n ^{os} 37 — 40	année 1978	474 pp.	48 F
Vol. VII	n ^{os} 41 — 44	année 1979	504 pp.	55 F
Vol. VIII	n ^{os} 45 — 48	année 1980	616 pp.	65 F
Vol. IX	n ^{os} 49 — 52	année 1981	560 pp.	65 F
Vol. X	n ^{os} 53 — 56	année 1982	572 pp.	65 F
Vol. XI	n ^{os} 57 — 60	année 1983	596 pp.	65 F
Vol. XII	n ^{os} 61 — 64	année 1984	pp.	F
Collection complète des 11 premiers volumes (5 174 pp.)				520 F

Commandes à adresser au Délégué aux publications de l'AAAG

A PROPOS DES ENTRETIENS GIDE — AMROUCHE

souvenirs
d' HENRY BARRAUD

Le BAAG est heureux de pouvoir publier ce témoignage, qu'Henry Barraud a bien voulu rédiger à la demande de notre ami Bernard Martineau, d'Arles — que, bien entendu, nous remercions très vivement pour son initiative.

Né le 23 avril 1900 à Bordeaux, Henry Barraud fut introduit très tôt à la peinture et à la littérature moderne (notamment grâce à Gabriel Frizeau, l'ami de Claudel, de Jammes et de Saint-John Perse), ainsi qu'à la musique, à laquelle il décida, à vingt-six ans, de se consacrer en allant s'installer à Paris, où il fut l'élève de Paul Dukas et de Louis Aubert. Son Poème pour orchestre, en 1933, fut son premier grand succès. Après avoir été responsable des manifestations musicales organisées dans le cadre de l'Exposition Internationale de 1937, Henry Barraud fut nommé en 1944 Directeur musical de la Radiodiffusion française, puis, en 1948, directeur de la chaîne qui devint ensuite France-Culture. Et l'on sait que, sans cesser d'être un compositeur fécond, il inspira durant plus de vingt ans, grâce à cette fonction, une impulsion exceptionnelle à la vie musicale française.

Les entretiens radiophoniques Gide-Amrouche ont été enregistrés en 1949. Pour se faire une idée de ce que représentait alors cette entreprise, il faut retrouver, par le souvenir ou par la pensée, ce qu'était la Radiodiffusion dans ces temps si proches de la fin de la guerre ; ce qu'elle était dans ses moyens et dans ses habitudes.

Déjà bien incorporée au milieu musical grâce à ses orchestres et ses chorales, reconstitués tant bien que mal, elle demeurait plutôt marginale par rap-

port au monde des lettres et de la culture.

Durant l'Occupation, il y avait eu, dans un secteur privilégié, une activité créatrice. Elle avait pour siège ce qu'on appelait le Studio d'essai, rue de l'Université, où opérait Pierre Schaeffer. Devenu «Club d'Essai» après la Libération, il avait accueilli sporadiquement des personnalités de premier plan : Claudel, Éluard, Lanza del Vasto, Camus, voire Sartre. J'en oublie, bien sûr. Il se faisait là une radio plutôt expérimentale, qui ne débordait guère sur les grandes chaînes, dont les programmes étaient conçus au sein de services monolithiques, séparés les uns des autres par des cloisons étanches : musique, lettres, théâtre, variétés. Je crois qu'il y avait à l'égard de ces programmes une certaine méfiance des milieux littéraires qui en écartait les grands écrivains.

C'est dans l'été 1948 que Wladimir Porché, alors Directeur Général, eut l'idée de remplacer ces structures trop rigides par deux Directions de Chaîne, coiffant les services producteurs et spécialisées, l'une dans la culture, l'autre dans les variétés. Il me demanda d'abandonner la direction de la musique pour celle de la chaîne de culture, baptisée Chaîne Nationale. Et cette direction devint effective en janvier 1949, dès mon retour de la tournée en Amérique où j'avais accompagné notre Orchestre National.

C'est alors que Jean Amrouche vint me proposer une entreprise qu'il n'avait pas réussi, pour des raisons essentiellement financières, à faire aboutir dans l'organisation précédente. De cette initiative sont sortis les entretiens avec Gide, qui en ont par la suite suscité tant d'autres, mais dont la formule était alors d'une nouveauté redoutable.

Je connaissais Amrouche pour un homme d'expérience. Il assumait, sous le titre *Des Idées et des Hommes*, dans le cadre du Journal parlé, une émission faite de courtes interviews de toutes les personnalités qui venaient à passer dans la capitale. Mais les entretiens proposés avec Gide étaient sans rapport avec cette activité, laquelle ressortait plutôt d'un journalisme de haut niveau. Il s'agissait ici pour l'écrivain de passer, dans une entreprise de longue haleine, de l'écrit à la parole... et à la parole totalement improvisée. Il était à la merci de son interlocuteur qui menait l'entretien à sa guise et pouvait, par l'imprévu de ses questions, le mettre en difficulté, peut-être le désarçonner.

Je précise bien que cette forme d'expression, pour laquelle il était loin d'avoir un don naturel, Gide l'avait voulue ainsi. Il s'y prêtait de bonne grâce, il en affrontait le risque. Et ce risque était considérable, car l'aventure était sans aucun précédent. Elle devait par la suite tenter beaucoup d'autres écrivains. Encore certains, et non des moindres, se sont-ils refusés à le courir avec une même honnêteté. Un Henri de Montherlant, un André Breton ont exigé de rédiger l'intégralité de leur texte et de le lire devant le micro, m'assurant



qu'ils étaient assez bons comédiens pour que personne ne pût s'en apercevoir. Mais c'était de leur part besoin de ne pas quitter vraiment le mode d'expression où ils se sentaient assurés de leur maîtrise. Ils ne jouaient pas le jeu. Gide, lui, l'a joué sans réserve, et c'était un courage qui mérite l'estime et le respect.

D'autant qu'il ignorait certainement à cette époque les moyens techniques dont nous disposions pour parer aux accidents prévisibles. A peine les connaissais-je moi-même. Car les équipements de la Radio Française étaient des plus pauvres, au lendemain de la Libération. Jusqu'en 1948, on y travaillait sur disques, c'est-à-dire sans moyens de montage. Les magnétophones ne sont venus qu'un peu plus tard. Fort heureusement, le «Club d'Essai» disposait depuis peu d'un appareil encombrant, unique de son espèce, le «Philips Miler» qui enregistrait sur bandes.

C'est pourquoi les entretiens avec Gide se sont tous déroulés rue de l'Université, au «Club d'Essai» dont Jean Tardieu était l'animateur. Je fus l'y accueillir dès le premier jour, et suivis la séance de bout en bout. Disons-le : avec inquiétude. Le don de l'écriture n'est pas le don de la parole. Peut-être arrive-t-il qu'ils se contrarient l'un l'autre, au moins dans une certaine mesure. Car le souci de la perfection, qui sans nul doute était celui de Gide quand il avait la plume à la main, faisait obstacle à ce demi-abandon de toute rigueur qui est le propre d'une libre conversation. Or c'est bien ce ton de la conversation qu'il s'agit d'atteindre dans ce genre, mais avec un interlocuteur dont on sait que le premier but est de mener une enquête, de vous pousser dans vos derniers retranchements, de vous arracher des confidences ou des secrets sans la décantation que l'écrivain leur fait subir avant qu'ils trouvent leur juste forme sur le papier blanc. Vos réponses à des questions qui sont souvent des questions-pièges (et Amrouche y était fort habile), il vous faut les donner de but en blanc, non seulement à celui qui vous fait face, mais à un instrument fascinant qui, à quelques centimètres de votre bouche, s'interpose entre lui et vous. Le microphone paralyse souvent ceux que l'habitude n'a pas conduits à le tenir pour rien.

Il était manifeste, dans cette première séance, que le recul manquait à Gide pour donner forme à sa pensée. Et, chose curieuse mais facilement explicable, plus cette pensée appelait une expression courante, banale — en accord avec la question posée —, plus sa gêne devenait évidente. J'ai souvenir de ses tâtonnements infructueux pour évoquer la cicatrice qui déparait le visage de son ami Charles-Louis Philippe. Ce fut Amrouche qui, l'interrompant, dut se charger de donner à ce détail sa formulation la plus directe. Chez Gide, c'était un refus d'une platitude pourtant inévitable dans un entretien où des détails de cet ordre doivent être rapidement déblayés avant d'en venir à l'es-

sentiel.

D'où des hésitations, des silences, des repentirs, des toux, reniflements et râclements de gorge qui faisaient autour de chaque phrase tout un réseau de parasites. Ces bruits annexes et indésirables peuvent sans grand dommage faire contrepoint à une conversation de tous les jours où l'attention les néglige au profit de la parole qu'elle sélectionne. Dans un enregistrement, ils passent au premier plan. On n'entend plus qu'eux.

Mme Van Rysselberghe est sévère, dans ses *Cabiers de la Petite Dame*, particulièrement sur les deux premiers entretiens. «Le ton d'Amrouche, dégagé, péremptoire, ne me plaît pas beaucoup. Gide, à côté, prend un air hésitant et timide.»

Qu'eût-elle dit si elle avait assisté à l'enregistrement ? Ce qu'elle entendait ce soir-là était un modèle de naturel, de spontanéité apparente. Ce qu'il avait fallu de coups de ciseaux et de collants pour en faire le montage est inimaginable.

A propos d'un entretien suivant, elle écrit : «Amrouche parle presque tout le temps, d'une façon claire, précise, sèche, intelligente, oui, très professeur. Il a l'air d'expliquer à Gide ses propres œuvres, et Gide approuve avec un peu d'hésitation.» Il est vrai, Amrouche parlait beaucoup, mais par nécessité. C'était le seul moyen d'arracher Gide à son mutisme, d'obtenir de lui au moins une réaction.

Je lis encore dans les mêmes *Cabiers* : «Ah ! Pourquoi n'a-t-il pas pu revoir ces entretiens avant leur émission publique ?» Mais il les a bel et bien revus ; ne le sait-elle pas ? Je revis encore cette longue séance de travail dans la cabine du «Philips Mailer». Il est vrai, Mme Van Rysselberghe n'y assistait pas. Je pense que la dame qui accompagnait Gide était sa fille Elisabeth, que je ne connaissais pas. Amrouche était à mes côtés, ainsi que le technicien. Ce que nous entendîmes ce matin-là, c'était les trois ou quatre premiers entretiens, à peu près tels qu'ils devaient passer à l'antenne, débarrassés de leurs innombrables chutes. Néanmoins, Gide ne se privait pas d'y faire des objections. Les ciseaux entraient une nouvelle fois en action. On défilait la bande à l'envers à grande vitesse pour revenir aux points litigieux, et Gide s'amusait beaucoup d'entendre le bruit suraigu et crépitant qui résulte de cette opération. Il jouait à l'imiter dans le fausset de son registre.

Mais ses exigences allaient très loin dans le détail. Amrouche, ayant cité de mémoire ce fragment de phrase de *Paludes* : «des œufs, du cervelas et la longe de veau qu'hier au souper nous laissâmes», avait énoncé : «et de la longe de veau». Ce *de* avait fait sursauter l'écrivain. Il fallut en ce point un coup de ciseau, difficile à réussir car le *de* collait de très près au *l*, l'e muet ayant été quelque peu élidé.

Si je cite cet incident mineur, c'est qu'il me semble avoir beaucoup de sens quant à la conception que Gide se faisait du style. Pourquoi cette préposition le gênait-elle en cet endroit ? Avant tout, je crois, parce qu'elle ajoutait une syllabe, qui dérangeait le nombre de la phrase, donc sa musique. Peut-être aussi parce que la demi-élision de l'e muet durcissait le l de «la» entre ceux de «cervelas» et de «longe», et altérait la fluidité de leur succession.

J'y vois un signe du rôle de la musique dans son élaboration de son art d'écrire. Certes Gide était musicien dans l'âme, et rien ne me paraît plus choquant et — disons le mot — plus absurde que cette assertion de Stravinsky à son propos : «Que Gide ne comprît rien à la musique en général est manifeste pour quiconque a lu ses *Notes sur Chopin*.»

Ce petit livre, dont je m'honore qu'il m'ait fait présent au moment de sa sortie en librairie, me paraît prouver exactement le contraire. On y trouve des phrases qui sont la marque d'une sensibilité exceptionnelle à la couleur des tonalités. C'est l'œuvre d'un interprète, critique et exigeant, qui s'est fait une conception personnelle de la pensée de Chopin et de la façon dont elle est trahie à ses yeux par la majorité des virtuoses dans la mesure où elle leur donne occasion d'exhiber les prestiges de leur technique.

Les propos de Gide peuvent susciter approbation ou réticence. En l'absence d'enregistrements de l'auteur, chacun est libre d'imaginer comment celui-ci jouait sa musique. Mais lorsque Gide se gendarme contre l'accélération des *tempi* telle qu'elle est généralement pratiquée, je ne puis que lui donner raison. Elle aboutit trop souvent à une bousculade où l'éclat de l'exécution se substitue à la délicatesse du discours. Pourquoi transformer ces *agitato* en «tempêtes» ? Il ne reste «à peu près plus rien de l'effet». Gide insiste sur cette musique de Chopin «sans rhétorique, sans redondance, où rien n'est de simple remplissage» et où tout doit être «aisé comme une respiration».

Plus contestable, sa critique du «phrasé», qui compromettrait «l'imperceptible glissement d'une proposition à une autre». Elle semble un peu contredire ce qu'il écrit ailleurs : «Chopin, au piano, avait toujours l'air d'improviser, nous est-il dit : c'est-à-dire qu'il semblait toujours chercher, inventer, découvrir peu à peu sa pensée.» Cette «hésitation charmante» n'est-elle pas précisément ce que les musiciens appellent le «phrasé» ? Le tout est de ne pas le pousser trop loin, comme c'est souvent le cas.

Je n'insiste pas sur ces quelques citations. Je n'ai pas souvenir d'en avoir discuté avec Gide. Le seul musicien professionnel qui ait eu ce privilège à cette époque est Maurice Ohana, dont le talent de pianiste égale celui qui lui a valu sa renommée de compositeur. Il m'a confirmé son accord avec les idées de Gide. Est-ce à dire que Gide était pleinement d'accord avec les siennes ? Je lis dans *Les Cahiers de la Petite Dame* : «Ce soir, le pianiste Ohana, déjà

rencontré, est venu le voir pour lui faire entendre sa musique, et aussi pour jouer du Chopin. Tandis qu'il jouait une ballade, j'observais Gide qui ne quittait pas le clavier des yeux. Jamais je n'ai vu son regard si intensément rivé à quelque chose. Le jeu d'Ohana, brillant et sensible, ne contente pas toujours Gide quant à l'interprétation. Ah ! comme on sent qu'il voudrait pouvoir montrer exactement ce qu'il souhaite ! pouvoir encore ce qu'il pouvait jadis.»

En fait, je ne doute pas, connaissant bien Ohana, que son interprétation ne fût parfaite. Mais Gide était pianiste, et nous sommes ici devant ce phénomène bien connu qui fait qu'un automobiliste habitué au volant supporte mal d'être conduit par un autre, fût-ce le chauffeur le plus habile. Il ne peut y avoir synchronisme parfait entre ses propres réflexes et ceux dont il doit subir le jeu. Je mets en fait que nul pianiste n'aurait jamais obtenu de Gide une adhésion sans réserve. L'important est ici de reconnaître que, dans l'ensemble, ses idées montraient la qualité de son instinct musical. Nadia Boulanger, experte en la matière, les approuvait pleinement.

Quant à la phrase de Stravinsky citée plus haut, pour la comprendre il faut se rappeler que le musicien avait un vieux compte à régler avec l'écrivain. Et dans cette ancienne histoire on retrouve l'exigence de Gide sur les valeurs rythmiques et mélodiques de sa production littéraire.

Sur l'initiative d'Ida Rubinstein, un mariage avait été conclu entre les deux hommes pour la réalisation d'un ballet-pantomime sur un poème de jeunesse de Gide : *Proserpine*, rebaptisée *Perséphone* pour la circonstance.

«D'après les conversations que j'avais eues avec Gide, a dit Stravinsky, je sentais... (disons qu'il croyait sentir) qu'il avait compris mes vues sur le sujet fastidieux de la musique et des mots.» Précisément, il n'y avait rien compris. Mais essayons nous-mêmes de comprendre.

Il est de fait que tout poète, tout écrivain entend chanter son texte en le rédigeant, dans un solfège propre à la parole, qui n'est pas celui du musicien, mais qui est tout de même, et légitimement, une musique. Surtout quand ce poète s'appelle André Gide. C'est ce qui rend si difficile le travail d'un musicien qui vient greffer sur ce texte son art propre, avec ses tentations et ses contraintes. Sur ce point, Stravinsky était dénué de tout complexe.

«Les mots (je le cite) combinés à la musique perdent certains des rapports rythmiques et sonores qu'ils obtenaient quand ils n'étaient que des mots seuls. [...] Gide s'était attendu que le texte de *Perséphone* fût chanté avec les mêmes accentuations exactement dont il eût usé pour le réciter. Il croyait que mon intention musicale devait être d'imiter ou de souligner le dessin verbal : tout ce que j'aurais à faire était de trouver la hauteur pour les syllabes, puisqu'il considérait avoir déjà imposé le rythme... et ne comprenant pas que

poète et musicien collaborent à la production d'une musique, il était seulement horrifié par le désaccord entre ma musique et la sienne.»

C'est bien le cœur de la question. Gide le confirme en ces termes : «C'est tout de même gênant de donner des vers à mettre en musique à un musicien russe. Il prend des vers à rime féminine pour des vers de treize pieds et a tendance à mettre l'accent sur les muettes.»

Ce n'est point parce que Stravinsky était un musicien russe qu'il mettait l'accent sur les muettes. Dans *Perséphone*, il fait d'ailleurs bien pire. Il désarticule le texte ; il en coupe les mots en deux ; et cela procède d'un parti pris délibéré de syllabisme sans accent tonique, qu'il avait déjà suivi dans le texte russe des *Noces* ou le latin d'*Oedipus Rex*. Il assurait d'ailleurs avoir en cela l'appui de Paul Valéry qui, selon ses dires, aurait trouvé légitime «la distorsion du phrasé ou le démembrement, pour des raisons de syllabisation, des mots eux-mêmes».

Que ce propos soit ou non authentique, il est vrai, en tout cas, que Valéry a personnellement assisté à toutes les représentations de *Perséphone* et que, dans une lettre à Stravinsky, il écrivit : «Je ne suis qu'un profane, mais le divin détachement de votre œuvre m'a touché. Il me semble que ce que j'ai cherché parfois par les voies du langage poétique, vous le poursuivez et le joignez dans votre art. Il s'agit d'atteindre à la pureté par la volonté.»

Cette position de Valéry ne fut pas celle de Gide. Il laissa passer toutes les représentations de l'œuvre — y compris la première — sans mettre les pieds au théâtre, et, le soir de la dernière, après une brève hésitation, il choisit de se rendre à une grande manifestation communiste.

Toutefois, beaucoup plus tard, exactement le 21 février 1945, au cours du cycle Stravinsky que j'organisais alors au Théâtre des Champs-Élysées, Manuel Rosenthal conduisit *Perséphone* en concert. Gide était dans la salle. Je n'en étais pas informé et ne le rencontrai donc pas en cette occasion. Mais la Petite Dame assure qu'il fut «touché par la musique».

Que conclure de toute cette affaire ? Certainement pas que Gide «ne comprenait rien à la musique en général». Car c'est au fond pour des raisons musicales qu'il avait fui devant le travail de son collaborateur. Il serait plus juste de dire que Gide ne comprenait rien à la musique de Stravinsky. Ce qui peut s'expliquer, voire se justifier, par le fait que l'art de cet immense créateur repose sur des valeurs autres que spécifiquement musicales. Debussy s'est exprimé là-dessus après *Le Sacre du Printemps*, quoiqu'il eût la plus haute estime pour son jeune confrère, et il est arrivé à Ravel de dire : «La grande supériorité de Stravinsky sur moi, c'est que je suis beaucoup plus musicien que lui.»

Tout est affaire de définition de ce qu'est la spécificité de la musique. Gide la trouvait essentiellement dans Chopin, mais aussi dans Bach ou dans

Mozart. Il la trouvait aussi, et à bon droit, dans son propre art d'écrire. Le menu incident de «la longe de veau» que j'ai rapporté plus haut nous en a fourni un exemple. On en trouverait d'autres dans les entretiens avec Amrouche. Ainsi, quand il reprend son interlocuteur sur sa manière de lire *Les Poésies d'André Walter* et qu'il parle de la recherche qui s'y trouve d'une métrique nouvelle, où la répartition des fortes et des faibles prend le pas sur celle des longues et des brèves. Dans ce même entretien, il renie vigoureusement une phrase écrite dans sa vingtième année, qui s'achevait sur les mots : «*je voulais être le quatuor entendu*». «*Si encore j'avais écrit : le quatuor récemment entendu !*» Ces trois syllabes supplémentaires auraient en effet rétabli le rythme d'une phrase qui s'aplatit avant d'avoir atteint son terme. Ici encore, c'est une valeur musicale que Gide eût voulu restaurer dans son texte.

Par le biais de la musique, me voici revenu aux entretiens qui sont l'objet principal de ces lignes. A ce que j'en ai dit plus haut, je voudrais seulement ajouter que les complexes de Gide qui en rendaient l'enregistrement si ardu au cours des premières séances s'atténuèrent peu à peu dans les suivantes. Par l'habitude sans doute, au moins en partie, mais surtout parce que les sujets abordés étaient si riches, il avait tant à dire de ses voyages au Congo, puis en URSS, que le récit lui en venait beaucoup plus naturellement aux lèvres.

C'est ce que remarque la Petite Dame quand elle note, à la date du 10 décembre 1949 : «Les deux dernières radios sur le Congo et l'URSS étaient bien meilleures : il parle avec plus d'aisance, plus d'abondance sur sa vie que sur ses œuvres, et du coup Amrouche parle moins.» Bien sûr ! il n'en avait plus besoin. Il n'en a jamais fait plus que ce à quoi l'obligeait l'exercice de son difficile métier. Durant des semaines — car on totalisa une bonne trentaine d'entretiens, si ma mémoire est bonne — je l'ai vu multiplier ses efforts auprès d'un homme qui n'avait plus que deux ans à vivre, et dont la fatigue était visible. Variable d'une séance à l'autre, au reste, selon la nuit qu'il venait de passer. Certains jours, je voyais s'avancer, dans sa longue cape, un homme aux traits tirés par l'insomnie. Il se repliait alors sur lui-même ; mais il apparaissait tel, quoique à un moindre degré, même dans sa meilleure forme.

C'est pourquoi je tiens à terminer ces propos à lui consacrés par un hommage à Jean Amrouche, que *Les Cahiers de la Petite Dame* maltraitent assez sévèrement, et peut-être assez injustement, dans leurs dernières pages. C'était un homme honnête, sincère, extraordinairement cultivé, un professionnel exemplaire ; il ne devait pas survivre de nombreuses années à Gide, rongé dans son corps par le cancer et dans son cœur par la guerre d'Algérie dont il souffrit cruellement. Durant cette longue épreuve, ses activités me devinrent

assez mystérieuses. Du peu qu'il m'en laissa entrevoir, j'ai cru comprendre qu'il servit, au moins occasionnellement, d'intermédiaire secret entre le FLN et le général de Gaulle. Sa mort prématurée m'a été un grand choc. Il demeure au plus haut rang dans mon souvenir.

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA CORRESPONDANCE GIDE — VALÉRY

par

GEORGES KARAISKAKIS

C'est par l'intermédiaire de M. Yves Bourreli (Marseille), membre de l'AAAG, que nous sont parvenues les notes suivantes, dues au grand bibliographe valéryen qu'est M. Georges Karaïskakis — nous avons signalé en son temps la publication de l'admirable et monumentale Bibliographie des Œuvres de Paul Valéry dont il était le co-auteur avec notre ami François Chapon (livre luxueusement édité en 1976 par la Librairie Auguste Blaizot, 25 x 19 cm, XL-579 pp., rel. toile rouge, titres or, tir. lim. à 1500 ex. num.).

Signalons pour commencer l'article : « Mes rencontres avec André Gide et Paul Valéry », par Robert Mallet, paru dans le n° 86 de février 1955 de *La Table Ronde* (pp. 23-31), où nous apprenons comment Gide a confié la publication de ces lettres à l'auteur de l'article (constitué d'extraits du *Journal littéraire* inédit de Robert Mallet, de novembre-décembre 1950).

D'autre part, étant donné que, depuis l'édition du volume (1955), des documents alors inédits ont eu le temps de paraître, et apporter ainsi quelques lumières sur certaines lettres, soit de Gide, soit de Valéry, nous nous permettons d'en compléter l'appareil critique et, à l'occasion, de relever quelques petites erreurs qui figurent dans les notes.

1. Page 40.

Le *lapsus calami* de cette page n'est à signaler que pour mémoire, les lecteurs rectifiant très certainement d'eux-mêmes, puisque tout le monde sait que le vers « Sans dire — parmi les fleurs obscures » n'est pas « tiré d'un poème de Gide qui figurera dans *Les Poésies d'André Walter* ».

2. Page 71.

« Un piano qui m'a seul révélé quelque peu cette musique (*Lobengrin*) et donc la Musique ». Ce piano est celui de Pierre Féline. Voir à ce sujet : a) Pierre Féline, « A Montpellier, rue Urbain V, en 1890 », art. paru dans *Paul Valéry vivant*, 1946, pp. 42-8 ; b) Pierre Féline, « Souvenirs sur Paul Valéry », art. paru dans le *Mercure de France*, n° du 1^{er} juillet 1954, p. 405.

3. Page 96.

« ... Quel étrange potin Louis a-t-il été faire au sujet de ma pièce que nous avons insérée dans *L'Hermitage* ? On n'y comprend rien. » La pièce en question n'est autre que le

sonnet *Celle qui sort de l'onde*, que *L'Ermitage* a publié dans son n° de juin 1891. Voir, pour la réponse de Valéry à ce sujet, la Lettre 41, p. 103 : « L'histoire de *L'Ermitage* est simple... ».

Mais ce n'est pas la première fois que le dominateur Pierre Louÿs exprime sa mauvaise humeur à ce sujet. L'année précédente, pareille petite scène a eu lieu à l'égard du jeune Valéry à l'occasion de la publication dans *La Plume*, lors du concours organisé par cette revue, des sonnets *Viol* et *Le Jeune Prêtre*. Voir à ce sujet la lettre du 26 septembre 1890 à Pierre Louÿs, où Valéry se voit obligé de s'expliquer, et de s'excuser, avec un rien d'ironie cependant, vu le latin qu'il emploie pour le faire (*Lettres à quelques-uns*, Gallimard, 1952, p. 25).

4. Pages 116-7.

« Quel singulier trio ! [Gide, Louÿs, Valéry] Il serait bien amusant d'écrire un livre à trois. » Ce livre pensé par Valéry est resté imaginaire, puisqu'il ne fut même pas tenté. Il n'en reste pas moins que les trois amis ont maintes fois écrit en collaboration — mais uniquement pour s'amuser — des poèmes. Voir à ce sujet notre commentaire au titre *Vieux massacre*.

5. Pages 119-20.

La seconde moitié de cette lettre de Valéry, lettre qui de toute évidence fut écrite pendant « une nuit d'insomnie », a donné naissance à un texte bref qui, sous le titre *Pages inédites (Fragment)*, a paru dans le n° de novembre 1891 de *Chimère*. Au t. I de son éd. des *Œuvres* de Valéry (Bibl. Pléiade, pp. 1600-2), Jean Hytier a eu le bon esprit d'exhumer ces *Pages inédites* et de les placer à côté du texte de la lettre à Gide, facilitant ainsi la comparaison des deux textes.

Le plus curieux dans tout cela est que Valéry, malgré sa « mauvaise mémoire », n'avait point oublié ce texte de jeunesse. Voici en effet ce qu'il écrit, peu de mois avant sa mort, dans les *Cabiers* (t. XXVII, p. 912) : « Je fus frappé et exaspéré de fort bonne heure par la nature périodique de la vie — dans son cadre d'orbites, de saisons, de redites [...] et j'en écrivis une page assez furieuse en 1891 — sous le nom bête de Maurice Doris ». En fait, ces *Pages inédites* ont été publiées sous l'autre pseudonyme du jeune Valéry : André Gill. (V. l'éd. Judith Robinson des *Cabiers*, Bibl. Pléiade, t. I, p. 313.)

6. Page 136.

Valéry termine ainsi sa lettre : « Voici un sonnet écrit absolument la plume courante. Je m'amusai à voir ce qui arriverait sous ma plume. » Réponse de Gide (p. 137) : « Et puis — ô fumiste ! — qu'est-ce que cela veut dire, l'annoncer à Louÿs et à moi écrit au cours de la plume, et nous l'envoyer à tous deux ? Tu nous as bien fait rire ! » En effet, Louÿs avait reçu le même sonnet dans la lettre du 11 novembre 1891 : « Sonnet impromptu, écrit au hasard », lui dit Valéry. Le plus amusant est que ce sonnet « écrit absolument la plume courante » a trouvé le moyen, entre le 7 novembre (lettre à Gide) et le 14 (lettre à Louÿs), de se faire retoucher ! L'avant-dernier vers : *A tes amants magnifiques elle chantait* devient en effet : *Dans la voûte nativement, elle chantait*. La lettre du 14 novembre à Louÿs est inédite, mais une page en figure, en fac-similé, avec le sonnet *in extenso*, dans le catalogue de la vente faite à l'Hôtel Drouot le 26 février 1969.

Du reste, bien que critiqué par l'ami Gide, le sonnet n'est pas resté enfoui et oublié : son septième vers (*Écluse la beauté par la rose et l'épingle*) est devenu le vers 5 (et avec la même rime *épingle / cinglé*) du sonnet beaucoup plus connu, de l'*Album : Baignée*. Il est vrai que, de là à supposer *Bathylle de Lesbos* comme étant le tout premier état de *Baignée...* !

7. Page 186.

Gide demande à son ami de chercher dans une bibliothèque le texte original d'un passage de *La Vida es sueno* de Calderon. La réponse figure dans la lettre 122, p. 187 — ou plutôt y est annoncée («Voici»), vraisemblablement fournie par Valéry sur un feuillet séparé qui n'a pas été retrouvé par l'éditeur de la *Correspondance*.*

8. Page 271.

«mon partisan Julia» : il s'agit d'Edouard Julia, ami de Paul Valéry depuis 1894. Médecin, il «s'était engagé dans la politique et les affaires», écrira Valéry dans sa préface à *Papiers* (Paris : Ed. du Temps, 1936). V., de Valéry, «Mon ami Edouard Julia», art. paru dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 mars 1933.

9. Page 272.

«... je m'ennuie crânement ! Je travaille pour *Le Centaure* une saleté écœurante...» : il s'agit de toute évidence de *La Soirée avec Monsieur Teste*.

«J'ai enfin retrouvé ici un vieil ami en qui j'ai grande confiance intellectuelle...» : il s'agit de Gustave Fourment, camarade de classe et le plus vieil ami de Valéry (v. l'introd. d'Octave Nadal à l'éd. de leur *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1957, p. 25, où est cité ce passage de la lettre à Gide, mais sans référence).

10. Pages 272-3.

La lettre de Valéry (n° 203) porte la date du 4 août 1896. Date erronée sans doute : l'autographe de cette lettre fut visible à l'exposition *Paul Valéry, Pré-Teste* (Bibl. litt. Jacques-Doucet, 1966) : on y lit : 24 août 1896 (v. catalogue de l'exposition, p. 55).

11. Page 286.

«Comment j'ai trouvé le génie de finir mon livre, je ne sais pas, mais il est fini. Alors, maintenant ce sont les épreuves. Et puis Mockel veut que j'écrive des vers pour Mallarmé, c'est cruel...». Pour le livre terminé, il s'agit de toute évidence des *Nourritures*. Quant aux vers demandés par Mockel, il s'agit de cette idée vraiment touchante qu'a eue le poète belge Albert Mockel, assidu aux «Mardis» de Mallarmé, de demander à une vingtaine de poètes (vingt-trois exactement) quelques vers et en faire un album qui devait être offert à leur Maître. Ce document fut visible à l'exposition *Paul Valéry du Centenaire* (Bibl. Nat., 1971, catalogue, p. 40, n° 161) ; un fragment de la contribution de Gide est reproduit dans la *Vie de Mallarmé* d'Henri Mondor (Paris : Gallimard, 1941), p.

* Note BAAG. — La phrase (traduite) citée par Gide est exacte, ainsi que sa référence (p. 368 du t. I du *Théâtre de Calderon*, trad. Damas Hinard, Paris : Charpentier, 1891 ; dans l'exemplaire du volume qui a appartenu à Gide, les cinq lignes en question sont signalées par un double trait à l'encre dans la marge...). Cette phrase a servi d'épigraphe à *La Tentative amoureuse*, dans une version légèrement différente : «Le désir est comme une flamme brillante, et ce qu'il a touché n'est plus que de la cendre, — poussière légère qu'un peu de vent dissipe — ne pensons donc qu'à ce qui est éternel.» (Ed. or. ; dans les rééd., «disperse» remplacera «dissipe».) Plus loin, servant d'épigraphe à la 1^{ère} partie du petit livre, on lit les quatre mots espagnols : «*Qualquiera ventio que sopla. / Poussière légère, qu'un peu de vent dissipe*» («disperse» dans les rééd.). Voir *Pléiade*, pp. 70 et 73. — Observation curieuse : dans la rééd. Stock, 1922, de *La Tentative amoureuse* (et là seulement), la phrase-épigraphe apparaît dans une autre version («Le désir est comme une flamme brillante, et ce qu'il a touché, n'est plus que de la cendre — poussière légère qui se disperse au premier vent qui souffle. — Ne pensons donc qu'à ce qui est éternel.»). Et, plus loin, on lit : «*Poussière légère qui se disperse. / Cualquier viento que sopla.*»

762. Quant à Paul Valéry, sa contribution n'est autre que le sonnet connu, *Valvins*, dont la version définitive figure dans l'*Album de vers anciens*.

12. Page 289.

Note 1 : «On doit deux études sur Stendhal à Valéry : Préface à *Lucien Leuwen* (Champion éd., 1926) et *Essai sur Stendhal* (Éd. de la Pléiade, 1927).» En fait, il s'agit du même texte — un seul texte paru sous quatre titres différents : Préface à *Lucien Leuwen*, *Un Essai sur Stendhal*, *Essai sur Stendhal* et, enfin, *Stendhal*. Aussi, pour ne pas s'y tromper, un seul moyen, lire les textes, pour commencer...

13. Page 295.

Note 1 : le texte intitulé *Souvenir de J.-K. Huysmans* figure dans *Variété II* et non pas dans *Tel Quel*.

14. Page 304.

Au sujet de cette rencontre, «jeudi passé dans une taverne à bières anglaises extrêmes», Mallarmé-Huysmans, v. Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, pp. 35-8, où Valéry en parle plus longuement.

15. Page 320.

Appelée à la fin de la phrase «J'en ai profité hier, me levant, pour bâcler un mauvais Teste qui est parti de suite pour la "coupe"», la note 2 explique : «*Sic*. La "coupe" signifie sans doute une corbeille à papiers.» En fait, la réalité est tout autre, si bien que le *sic* de la note aurait dû trouver sa vraie place à la fin de son texte. La «coupe» dont parle Valéry n'est autre que la revue *La Coupe*, minuscule et éphémère *, mais respectable au demeurant. C'est elle qui avait publié, au mois de février de cette même année 1898, *Valvins*, entre autres poèmes d'autres poètes amis de Valéry — et de Mallarmé. C'est donc à cette revue et non à une corbeille à papiers que Valéry avait expédié son «mauvais Teste», lequel du reste ne fut pas inséré. Mais cela est une autre histoire.

16. Page 354.

Le brouillon de la première moitié de la lettre 271 (pp. 354-7) figure dans les *Cabiers*, t. I, p. 768. Le texte a cependant dû subir plus d'une variante pour devenir celui de la lettre, pp. 354-5. La comparaison détaillée est donc nécessaire. Mais on peut dire, *grosso modo*, que les huit alinéas du texte des *Cabiers* correspondent aux huit premiers de la lettre, une fois omis le tout premier de la lettre, puisqu'il n'est qu'une formule épistolaire. Mais l'ordre n'y est point le même dans les deux textes.

L'alinéa 1 des *Cabiers* correspond à celui de la lettre : il s'agit du cigare «brûlé» avant de se mettre à l'écriture. L'alinéa 2 se dilue et s'évapore dans l'ensemble de la lettre. L'alinéa 3 figure presque textuellement dans la lettre, alinéa 6 («Je trouve donc que je n'ai pas eu de bons juges...»). L'alinéa 4 figure aussi bien dans la lettre, alinéa 7 («Il est impossible qu'on ne sente pas que je repose sur quelque chose qui...»). L'alinéa 5 figure dans l'alinéa 2 de la lettre («Le vrai nom de cet ennui...»). L'alinéa 6 devient le début de l'alinéa 8 de la lettre («... la tendance principale de mon esprit qui est l'extension, la généralisation perpétuelle...»). Quant aux alinéas 7 et 8, ils sont la matière de la conclusion — bien plus développée, il est vrai, dans la lettre. Répétons, cependant, qu'une comparaison, textes en mains, est souhaitable. V. le texte des *Cabiers* dans l'éd. J. Robinson

* Note BAAG : point si minuscule et éphémère : publiée à Montpellier, *La Coupe* paraissait au format grand in-4^o et connut quinze numéros (1895-96 et 1898). Si le texte envoyé par Valéry en juillet 1898 ne parut point, c'est que la revue de Joseph Loubet et Richard Wémau publia son dernier numéro en juin.

(Bibl. Pléiade), t. I, pp. 23-4, ainsi que dans les notes de la *Correspondance* Valéry-Fourment, p. 242 (malheureusement, cette page ne reproduit pas tout le texte et, en plus, la partie reproduite contient deux erreurs de lecture : « ces dédains » au lieu de « un dédain » au § 1, et « enragé » au lieu de « enrayé » au § 2).

Ajoutons, pour en finir avec cette importante lettre à Gide, qu'elle est à l'origine d'une curieuse méprise. Dans son livre *Propos familiers de Paul Valéry*, Henri Mondor note (pp. 199-200) qu'il arrivait à Valéry « de confier cette autre appréhension de l'avenir, au sujet de [ses] Cahiers : "On travaille quand on peut, et si bizarrement que personne ne reconnaîtrait rien de mes vraies idées dans mes papiers, moi disparu". » L'absence totale d'une référence (Henri Mondor avait la bonne habitude de laisser ainsi dans le vague la quasi-totalité des innombrables citations qui étoffaient ses livres) laisse penser qu'il s'agit d'une confidence d'un Valéry très âgé faite à Mondor lui-même... C'est ce qu'a cru Mme Edmée de La Rochefoucauld (*En lisant les Cahiers de Paul Valéry*, t. I, p. 13) l...

17. Page 376.

«Excuse mon silence que le déménagement bourre» (début de la lettre 287). Valéry, qui vient de se marier, s'installe avec sa femme et la sœur de celle-ci, Paule Gobillard, au n° 57, avenue Victor Hugo, au mois d'octobre 1900, date de cette lettre à Gide.

18. Page 383.

Le brouillon de la seconde moitié de cette page figure dans les *Cahiers*, t. II, p. 199 (reprod. dans l'éd. Pléiade, t. II, p. 1147). Il comporte des variantes.

19. Pages 420-1.

Il faut intervertir les lettres 346 et 347, car la lettre de Valéry («Pas de bains, non, et avec désespoir...») répond certainement à la carte postale de Gide («Te baignes-tu ?»).

20. Page 426.

Ligne 9 : «L'article militaire : F. ...». Il s'agit de Pierre Féline, auteur du volume *L'Artillerie au Maroc* (Berger-Levrault, 1912). L'avant-propos, non signé, de ce livre est de Valéry (v. ce que dit Féline dans ses «Souvenirs sur Paul Valéry», *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1954, p. 411).

Ligne 19 : «Puis, paraître à deux minutes du Mallarmé, c'est [...] épouvantant.» Ce «Mallarmé» n'est autre, en 1912, que le volume des *Poésies* de Mallarmé qui allait paraître aux Ed. de la NRF, c'est-à-dire le volume qui mettait à la disposition du public une édition complète et ordinaire (non bibliophilique) des poèmes de Mallarmé. Et si l'on ajoute à cet événement l'essai de Thibaudet sur *La Poésie de Stéphane Mallarmé*, qui est lui aussi de cette année même, on peut dire que l'année 1912 était, aux yeux de Valéry surtout, «l'année Mallarmé» par excellence. Donc, aux autres raisons qui le rendaient hésitant à publier ses vers anciens en 1912, Valéry ajoute celle de l'inopportunité du moment.

21. Page 468.

Au sujet de la date de ce voyage au Congo, la note 2 de cette page contredit la note 4 de la page 497. Gide partira pour l'Afrique non pas en 1924, mais en 1925. Quant à la phrase de Gide, p. 497 : «Je regrette d'avoir dû quitter Paris sans t'avoir revu», il faut pourtant noter que, nous le savons par les *Cahiers*, les deux amis se sont rencontrés peu avant le départ de Gide pour l'Afrique : «13 juillet 25. Vais faire mes adieux à Gide, au milieu de 25 cantines, malles. Il part pour Congo.» (*Cahiers*, t. X, p. 775).

22. Page 493.

Le «roman sensuel et cérébral» dont parle Valéry ne paraîtra qu'en 1950 : il s'agit

des *Histoires brisées*.

23. Page 496.

La date de la lettre est indiquée assez vaguement : «Vence, "La Collinette", [1924].» Par le contexte cependant, et grâce à la lettre adressée à G. Fourment, la même semaine sans aucun doute, il est possible de préciser mieux. C'est au début de février 1924 que Valéry se trouve à Vence (*Cahiers*, t. IX, p. 787 : «Vence 15/2/24»), d'où il se rendra à Monaco («le 19 février, où S.A.S. le prince Pierre a bien voulu me demander de donner une conférence», *Correspondance Valéry-Fourment*, p. 186, — la conférence étant, bien sûr, *Situation de Baudelaire*). La présente lettre 418 est donc bien de février 1924.

24. Page 497.

La note 2 indique que «Gaston Gallimard a organisé une souscription pour la publication de l'ensemble des œuvres de Paul Valéry». Ce qui, ainsi rédigé, fait supposer que les Ed. Gallimard auraient à cette date mis en souscription une édition d'*Œuvres complètes* de l'auteur. En fait, il s'agit de tout autre chose.

Cette affaire du «projet de souscription» (selon les termes de la lettre de Gide) remonte à 1923 et, du reste, la personne qui en a pris l'initiative n'est pas un éditeur, mais une femme de lettres, Natalie Clifford Barney, l'intention première de son projet étant moins celle d'une souscription à une œuvre littéraire que, bien plutôt, d'essayer d'apporter à un artiste français ou étranger une aide matérielle lui permettant de se mettre à l'abri de la gêne : il s'agissait, somme toute, de répondre, mais par des actes, à la question qu'elle se posait elle-même (et avec combien de bon sens pratique !) dans son livre *Aventures de l'esprit* (Paris : Emile-Paul, 1929), pp. 150-1 : «Les rois qui choisissent des écrivains capables de prolonger et d'augmenter leur royauté, les patrons d'autrefois, savaient-ils bien la sage spéculation qu'ils faisaient ? Mais existe-t-il encore des patrons pour les écrivains ? Nous intéressons-nous à eux au point de soulager leur existence matérielle au profit de leur œuvre ?...»

Or, parmi les noms des bénéficiaires éventuels de ce projet, se trouvait en première place celui de Paul Valéry... Les lettres échangées à cette occasion entre celui-ci et Natalie Barney figurent dans le vol. *Autour de Natalie Clifford Barney* (Paris : Bibl. litt. Jacques Doucet, 1976, vol. édité à l'occasion du centenaire de celle qui, jadis, fut l'Amazone de Remy de Gourmont), nos 126 et 127. A remarquer, cependant, qu'une lettre n'y figure pas, celle où Valéry annonce la mort d'Edouard Lebey et se montre, de ce fait, très inquiet de se trouver sans situation fixe : l'importance de cette lettre est évidente ; on peut même penser qu'elle est à l'origine du projet même de mécénat. Mais, quoi qu'il en soit par ailleurs, cette lettre figure dans *Aventures de l'esprit* (pp. 147-8), où Natalie Barney expose clairement les circonstances et, enfin, l'abandon du projet, ou plutôt, en ce qui concerne tout au moins le cas Valéry, sa modification (pp. 148-62). Dans ces pages volontairement sereines, l'auteur laisse toutefois percer son amertume. Il y aurait de quoi... Que seraient les actions collectives de bonté, de générosité, si, de temps à autre, un esprit chimérique, un rêveur, un fou (femme ou homme, peu importe) n'avait pas son idée, idée folle (par définition) ? Et, fou comme il l'est, il trouvera, tôt ou tard, le moyen de mettre à exécution sa folle idée. Et voici que, soudain, tout un monde se met en mouvement, comme si, pourrait-on dire, ce monde attendait ce coup de folie, mais coup d'envoi tout aussi bien, pour sortir de son habituelle somnolence...

Ainsi, dans le cas présent... Dans les pages de ce livre, on voit donc le défilé de ce monde, justement, les rencontres, les invitations des uns et des autres, le tout plein de chuchotements, sans aucun doute, et de conciliabules. Et tout cela pour apprendre enfin qu'il fut décidé que les Éditions Gallimard «s'occuperaient personnellement de don-

ner à M. Paul Valéry le moyen de poursuivre son œuvre» (v. *Aventures de l'esprit*, p. 157). Et Miss Barney d'ajouter, d'une manière aussi stoïque que désabusée : «Que la rivalité fût un stimulant plus efficace que l'admiration ou l'amitié n'avait rien qui pût m'étonner. Je me réjouis donc que s'en émût qui de droit ! [...] Que le nécessaire soit fait sans moi rentre si bien dans mes visées que je mis une entière complaisance à leur laisser en assumer la charge.»

Voilà donc le pourquoi de cette phrase dans la lettre de Gide : «Gallimard m'a parlé du projet de souscription à ton profit». Et c'est sans doute en y pensant que, plus tard, Gide écrira dans son *Journal* (Pléiade, p. 1159) : «Nous aussi (Valéry et moi) nous devons vivre de notre plume. Il s'agit de savoir si la qualité peut remplacer la quantité. Il est monstrueusement injuste de reprocher à Valéry de tirer le meilleur et le plus avantageux parti d'un écrit qu'il a mis tout le temps à distiller...».

Quant au projet de souscription au profit de Valéry, il était déjà, depuis juin 1924 (et donc avant la lettre du 25 octobre), en état de réalisation. Il a consisté tout simplement à faire souscrire 20 exemplaires (30 par la suite) d'un «tirage à part» pour une œuvre à paraître de l'auteur, exemplaires nominatifs et comportant chacun une page manuscrite. Donc, une œuvre de Valéry à paraître, et non (comme le dit la note 2) une «souscription pour la publication de l'ensemble des œuvres de Paul Valéry». Voici, à toutes fins utiles, les œuvres souscrites de cette façon :

20 exemplaires de <i>Variété</i>	20 juin 1924
30 d' <i>Eupalinos</i>	30 octobre 1924
30 de <i>Charmes</i>	février 1926
30 de <i>La Jeune Parque</i>	22 juin 1927
30 du <i>Remerciement à l'Académie</i>	4 juillet 1927
30 de l' <i>Album de vers anciens</i>	10 juillet 1927
30 de <i>Monsieur Teste</i>	juillet 1927
30 de <i>Variété II</i>	29 novembre 1929

Après cette dernière date, la crise économique aidant, ce projet de souscription s'est éteint, sans réclamation aucune du reste, soit de la part des souscripteurs, soit des fournisseurs...

(A la fin de son texte sur Valéry (p. 161), Miss Barney laisse voir une certaine amertume, et même un rien de déception à l'égard du poète. C'est que, dans sa grande générosité d'Américaine, elle oubliait que, depuis la mort de ce mécène qui, légitimement, pouvait répondre au nom de Mécène, le mécénat en est encore aujourd'hui à chercher les moyens de contenter tout le monde... et le bénéficiaire. Mais qui sait ? Le plus désemparé, sinon le plus mécontent de tous, c'est peut-être ce dernier. C'est la raison, sans aucun doute, pourquoi les mots *ingratitude*, *ingrat* soient des mots si fréquemment entendus...)

25. Page 504.

Lettre 433 : «Histoire de lettres vendues aussi, les F., les L., les M. vendent leurs P.V. à tour de bras.» Lire sous les initiales : André Fontainas, Paul Léautaud, Henri Mazel.

Une élection à l'Académie, et donc la gloire, aidant, il devient normal que les manuscrits autographes, les vieilles correspondances par exemple, d'un auteur de plus en plus célèbre deviennent objet de commerce. Il devrait paraître moins normal, toutefois, mais il est courant par le temps qui court, que les vieux amis y pensent. Les amis, ceux-là même qui, jadis, recevaient les lettres en question... Valéry se plaint ici de cette triste situation. Et encore mieux, si l'on peut dire, dans ses *Cabiers* : v. t. XII, p. 70 (Pléiade, t. I, pp. 108-9).

26. Page 505.

«J'écris cinq choses à la fois [...] et taper, taper sur l'Oliver, taper un *Stendhal*, taper un *Mallarmé*, taper une *Europe*, taper un *La Fontaine*, taper un *Paris*, taper un *Alphabet*, taper, taper, taper. Et être tapé.»

— «un *Stendhal*» : le texte de la préface à *Lucien Leuwen* parue dans les *Œuvres complètes* de Stendhal éditées par la Libr. H. Champion. Cette affaire assez pénible s'est terminée plutôt bien que mal grâce à l'éditeur suisse Mermod qui a pu acheter la priorité de l'édition originale de ce texte.

— «un *Mallarmé*» : la *Lettre sur Mallarmé*, qui devait paraître en tête du *Mallarmé* de Jean Royère (Simon Kra, éd.).

— «une *Europe*» : les *Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe*, qui devaient paraître chez H. Champion. Le livre, bien qu'annoncé dans la *Bibliographie de la France*, n'a pu trouver les moyens de paraître.

— «un *La Fontaine*» : la préface à *Daphnis et Alcimadure*, parue, sous le titre *Oraison funèbre d'une fable*, avec le texte de La Fontaine chez Xavier Havermans.

— «un *Paris*» : le texte paru sous ce titre en tête du vol. collectif intitulé *Tableaux de Paris* publié chez Émile-Paul frères. Il prendra son titre définitif : *Fonction de Paris* dans *Regards sur le monde actuel*.

— «un *Alphabet*» : le recueil de vingt-quatre poèmes en prose, dont les trois premiers avaient déjà paru dans la revue *Commerce*, sous le titre *A. B. C.*

27. Page 507.

Note 3 : «... réédition de *La Soirée avec Monsieur Teste*, 1927, avec le titre simplifié : *Monsieur Teste*». Il n'y a jamais eu de titre «simplifié» pour *La Soirée avec Monsieur Teste*, c'est confondre la partie et le tout. Depuis 1926, *La Soirée* fait partie d'un groupe de cinq textes (*Préface*, *La Soirée avec Monsieur Teste*, *Lettre de Madame Emilie Teste*, *Extraits du Log-book*, *Lettre d'un ami*) publiés sous le titre général *Monsieur Teste* — auquel groupe s'ajouteront en 1946 cinq autres textes (*La Promenade avec Monsieur Teste*, *Dialogue*, *Pour un portrait de Monsieur Teste*, *Quelques pensées de Monsieur Teste*, *Fin de Monsieur Teste*).

28. Page 515.

«Je n'ai pas eu la brochure Janson» : il s'agit du discours prononcé à l'occasion de la distribution solennelle des prix du lycée Janson-de-Sailly, le 13 juillet 1932.

29. Page 520.

Début de la lettre 450 : la lettre concernant le récit de ce rêve de Gide ne figure pas dans le volume, mais elle a été retrouvée depuis (v. plus loin, «Lettres manquantes»). Dans sa note 4, le commentateur eût dû rappeler que Saül, une fois baptisé, deviendra Paul, le futur saint Paul.

30. Page 521.

La note 4 précise que les «trois livres» de Valéry reçus par Gide sont «sans doute» *Les Pages immortelles de Descartes*, *Mon Faust* et *Mélange*. Pour le *Descartes* et *Mélange*, oui, c'est certain. Mais quant à *Mon Faust*, certainement non : l'éd. 1941 de ce *Faust* est tiré à 101 ex., souscrits d'avance et nominatifs, et 22 ex. pour les seuls collaborateurs et la vente ; point de «service de presse», par conséquent (selon l'habitude, du reste). Le troisième livre est le tome I de *Tel Quel*. V. d'ailleurs le *Journal* de Gide (t. II, p. 86) : «Je reçois quatre livres de Valéry : les vers du R.P. Cyprien, un *Descartes*, *Mélange* et *Tel quel*.» Quatre pages plus loin dans cette *Correspondance*, p. 525, Gide demandera à son ami : «Qu'est-ce que ce *Faust* de toi que je vois annoncé partout ?»

Page 530.

«Je suis découragé par tout ce qui me sépare de mon vrai travail», écrit Valéry dans cette lettre de 1927. «Tu mets le doigt sur la plaie à la fin de ton article.» La note 1 explique : «Sans doute s'agit-il d'un projet d'article de Gide sur Valéry, projet abandonné par la suite.» Il n'y a pas d'article abandonné, puisque celui qui figure dans le numéro d'hommage du *Divan* correspond parfaitement au propos de Valéry. Le «vrai travail» de celui-ci étant, bien sûr, les *Cahiers*, on lit à la fin de l'article de 1922 : «Je veux croire avec Valéry que son œuvre la plus importante *git épars*e encore [c'est nous qui soulignons] dans ces mystérieux cahiers où lentement il l'élabore...» Il n'y a pas à chercher ailleurs que dans cette phrase même l'angoisse de Valéry, la «plaie», comme il dit à son ami Gide.

LETTRES MANQUANTES

Il est malheureusement certain que des lettres, soit de Gide à Valéry, soit l'inverse, sont égarées, voire définitivement perdues.

Par les *Cahiers*, tout d'abord, nous connaissons l'existence de deux lettres de Valéry à Gide :

- celle qui est signalée dans le t. II, p. 199 : «Upon literature. Letter to Gide. June 01.» Celle-ci figure bien dans le volume de la *Correspondance*, pp. 382-4.
- celle qui est signalée dans le t. XXIV, p. 776 (éd. Pléiade, t. II, p. 1520) : «8/8/41. J'écris à Gide : ... on trouve toujours dans ce qui se fabrique l'oubli des choses les plus simples, les plus évidentes. Et pourtant [...]». Ce fragment a une vingtaine de lignes, mais le texte intégral de la lettre demeure encore inconnu à ce jour.

D'autre part, neuf lettres, celles-ci de Gide à Valéry, et une autre de Gide à Mme Paul Valéry, furent retrouvées et ont été publiées par Claude Martin dans le n° 29, de janvier 1976, du *Bulletin des Amis d'André Gide*, pp. 3-12.

**LE JOURNAL INÉDIT
DE ROBERT LEVESQUE**

(suite) *

** Les neuf premiers carnets du Journal ont paru dans les quatre précédentes livraisons du BAAG (n^{os} 59 à 62, juillet 1983 à avril 1984).*

CARNET X

(22 février — 1^{er} juin 1934)

Commencé à Paris le 22 février 1934

Lu à l'Arsenal, avec un grand plaisir, la *Vie de Cellini* par lui-même. Je comprends l'admiration de Stendhal et de Gœthe... Sans compter les allusions, charmantes et sans nombre, aux jeunes domestiques et apprentis qui l'entourent sans cesse, et le prodigieux récit de l'évasion du Château Saint-Ange (déjà cité par Taine), quel goût de la vie chez Benvenuto, et surtout quel amour pour son art ! Toujours on le voit travailler...

Son goût pour la matière à ciseler éclaire, me semble-t-il, d'un jour bien émouvant certaine scène qu'il rapporte. Alors qu'il était enfermé dans un cachot fort noir (il ne pouvait y lire qu'une heure ou deux par jour), il pria Dieu souvent de lui faire voir, fût-ce en rêve, le disque du soleil. Un matin, à l'aurore, dit-il, il se sentit entraîné au dehors par une force qui se matérialisa bientôt en un jeune homme radieux. On le laissa dans une rue où soudain il vit paraître «un admirable soleil sans rayons, qui ressemblait tout à fait à un bain du plus bel or fondu». Perdant ses yeux dans la merveille, il en vit soudain une partie s'enfler et devenir l'image de Dieu le Père sur son trône... Puis une autre partie devint la Vierge tenant l'Enfant, encadrée par deux anges dont la beauté surpassait l'imagination... Il se retrouve enfin sur son lit... (Ceci me rappelle un admirable trait de la vie du jeune Henri Suso, cité par H. Delacroix (*La Religion et la Foi*), où, un jour de fête, alors qu'il est d'usage que tout jeune homme aille faire une déclaration à sa fiancée, on le voit aller faire visite à la Vierge... et, si je me souviens bien, il y a dialogue, la Vierge lui répond...)

Tant, si l'on ne prête qu'aux riches, ce sont aussi les riches qui donnent. C'est grâce à eux que le monde *vit*.

Visite à Green. Il me reçoit dans un bureau Empire que je trouve charmant.

Je donne quelques nouvelles de Paul... «Il m'a fait grande impression, dit-il... J'attendais beaucoup de lui. Il disait toujours : "Je vais faire quelque chose"... et il n'a rien fait... Ce qui bouillait en lui, ce n'était pas le génie,

mais la vie, car ceux qui sont comme lui doivent produire jeunes. Mais il n'a pas de caractère, et la volonté pour créer une œuvre lui a manqué...

— Je l'avais dit à Gide, jadis. Il se faisait beaucoup d'illusions sur Paul.

— Il est curieux que Gide se fasse souvent des illusions — surtout sur les jeunes.»

Je suis intéressé et surpris d'entendre Green parler de volonté dans la création, lui qui a prétendu écrire ses livres guidé par une force mystérieuse... Je fais alors un retour sur moi-même. Je me demande si je ne pêche pas aussi par manque de volonté. Dans ma conduite depuis mon retour du service, il n'y a presque pas d'énergie, je vis au jour le jour et comme à l'abandon — mais pas un instant je ne cesse de vouloir m'exprimer et, pour cela, à tout instant je suis prêt à quitter le rêve, le plaisir, la flânerie (mais aussi je vois bien que chaque instant de la journée, même perdu, est dirigé vers ce but).

Comme je lui fais remarquer la rare intelligence de Paul, Green, avant d'en convenir, me dit que l'intelligence d'un homme se reconnaît d'abord à la façon dont il mène sa barque, et que Paul, jusqu'à présent, l'a conduite à vau l'eau. Faire ce qu'on veut, certes c'est un signe de caractère, mais aussi un souhait d'enfant gâté. Green devrait nuancer...

Considérations sur le communisme de Gide. Green veut en rester au Gide libre de jadis. L'idée est sympathique, mais les arguments qu'il donne sont faux... Il s'appuie sur le sentiment, etc...

(Reconnaît que Gide est méconnu. C'est, dit-il, qu'il a beaucoup manœuvré. A lire certains de ses livres, on comprend que certaines ruses aient égaré l'opinion, mais quand on le connaît, lui, il n'est plus possible de douter de sa bonté et de ne pas l'aimer... Il a été aidé par son talent et par une chance exceptionnelle. Rouart me disait la même chose... mais on en a dit autant de Goethe !)

Green soutient (et je l'approuve) que l'artiste ne doit être d'aucun parti (qu'il est par définition anarchiste)... mais je sens qu'il en profite pour ne s'informer de rien. Questions sociales et économiques n'ont pas l'air de se poser pour lui... Il envisage seulement que le fascisme lui ferait payer plus d'impôts, mais, s'il est trop désagréable, dit-il, on pourra prendre le train — à condition d'être riche —, ce qu'on ne pourrait pas faire en régime communiste... Il prouve la faillite du communisme en disant que s'il était viable il se serait déjà installé partout. «Mais le christianisme ? dis-je. — Il a réussi, dit-il... — Après combien de siècles ?»

Il me demande de revenir bientôt. Je le ferai. Il a certaines ressemblances avec Jouhandeau (raisonne par les sentiments : il y a ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas, cela fait deux mondes ; pour moi, je voudrais qu'il y eût ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai).

Pourtant, Green m'intéresse par certains traits de caractère que nous avons communs. Il est lui aussi possédé par la passion des rencontres... (Mais il paraît dominé par la peur, peur du communisme, etc... Cela va même jusqu'aux phobies...)

J'aime voir en lui le spectacle d'un jeune romancier déjà célèbre, mais resté simple. Ni sa culture, ni son esprit, je crois, ne sont dignes d'admiration. Mais il doit être sensible à l'extrême, et jouir d'une grande imagination visuelle, qui donne leur relief particulier à certaines scènes de ses romans..., mais il ne s'intéresse pas à la réalité. Ses origines anglo-saxonnes et la lecture de l'anglais ont fort bien pu lui donner certaines qualités qui souvent manquent en France..., mais je ne suis pas sûr de la pérennité de sa gloire.

Paul me citait jadis une question de Green : « Je ne suis pas un bourgeois, n'est-ce pas ? » (C'était au moment de son déménagement, où, paraît-il, chez lui la question « maison » absorbait tout.) Je dois, en tout cas, reconnaître que Green est plus bourgeois que moi. Etre bourgeois dépend de l'état d'âme plus que de l'état social... A Saint-Paul, en 32, F. me montra que je raisonnais bourgeoisement. Le premier pas à faire (car peu importe le train de vie que l'on mène), c'est de pouvoir envisager un état social différent — et, dans l'état présent, de ne pas être dupe.

Un peu plus tard, j'ai constaté l'instinct de bourgeoisie du peuple. La bourgeoisie n'est pas une classe. Elle est dans l'homme. Les gens du peuple ont encore peut-être plus de « traditions » que nous. (De Man dit que les sentiments sacrés de famille, etc..., auxquels la vieille bourgeoisie croit de moins en moins, c'est dans le peuple qu'on les conserve le plus.) J'ai été un peu long à m'apercevoir de cela — ou plus exactement j'en voyais l'apparence et n'en tirais d'abord que de l'émotion. L'effort artistique du peuple dans l'ameublement, son goût de la lecture, du petit jardin, la façon dont il se tient au courant des choses que je croyais supérieures me comblaient d'aise. Je n'en voyais que le côté poétique et pathétique, car rien n'émeut plus qu'un être qui veut s'élever, mais je ne voyais pas le revers de la médaille, persuadé alors de l'intérêt des valeurs bourgeoises.

Une chose aussi m'étonne, c'est d'entendre un enfant raisonner justement, ou de trouver un adolescent précoce. J'ai peut-être l'admiration facile. J'ai peut-être oublié ce que j'étais voici dix ou quinze ans. Il se mêle peut-être un peu de trouble à mon admiration, mais si la suffisance du bachelier — du bourgeois — m'est insupportable, le sens pratique d'un jeune ouvrier, l'esprit d'observation ou toute qualité d'un jeune me transportent. Mystère de la jeunesse. Que sait-elle ?...

26 février.

J'ai donc donné ma première leçon d'histoire de l'Art au Louvre... La le-

çon se passa bien. Le groupe était nombreux (plusieurs jeunes filles, presque toutes charmantes, quelques-unes belles...).

Lecture de Chamfort. Admirable moraliste, un des meilleurs. C'est un hasard heureux qui me le fit rouvrir, car si son expérience des hommes est de tous les temps, ses critiques sociales, écrites à la veille de la Révolution, sont aujourd'hui d'un à propos qui surprend... Je dis mal l'impression profonde que m'a faite ce véritable philosophe. Pas d'illusions, et croyant cependant à la vertu, indépendant d'abord, ne respectant rien, et pourtant croyant qu'on peut faire quelque chose de l'homme.

Étonnante, sa mort (suicide atrocement manqué), pour affirmer sa liberté.

Relu aussi la *Lettre sur Julie* de Constant, où l'on retrouve le même goût de la liberté. Le sentiment tragique d'être tyrannisés, nous faudra-t-il de nouveau l'éprouver ?... L'affreux, chez moi, c'est que je suis opportuniste par un goût immodéré de la vie. Les obstacles me font penser à un arrangement plus qu'à la révolution... Je crois au progrès possible, et cependant je reste sceptique. Et puis, quelque chose me dit que je serai l'*outlaw* de tous les gouvernements.

Cet après-midi il pleuvait, il neigea même... Ce qui ne m'empêcha pas de goûter à la maison un plaisir assez extraordinaire. Plaisir de collectionneur, d'avare, de chercheur ? Je ne sais pas exactement. J'ouvris une bibliothèque, sortis des livres et me complus à les palper, à les marier suivant leurs couleurs, à les caresser de l'œil et de la main. Je fis aussi quelques projets pour envoyer au relieur... Ne perdant pas le nord malgré ma délectation, je m'amusai de me sentir possédé par une passion. Ma bibliothèque est surtout, à mes yeux, une réserve de plaisirs futurs... Comme les générations qui me suivent.

Me voici pour un temps stagiaire dans une école paroissiale. J'y fus ce matin pour la première fois. Le professeur est un vieil homme tout prévenant, prudhomme et dévoué, qui est content d'avoir un auditeur, et surtout quelqu'un qui bientôt pourra le remplacer. J'apprends avec lui la grammaire et la façon de l'enseigner. Je recevrai en échange un certificat. Nos élèves sont des enfants de onze et douze ans. Quelques-uns en ont treize. Ils préparent leur certificat d'études... Pendant que le maître expliquait au tableau les terminaisons des verbes, j'ai regardé un à un ces enfants, non sans beaucoup d'émotion. Toute idée voluptueuse était loin de moi, bien que certains soient beaux, que leurs visages annoncent la sensualité prochaine ou les orages de la puberté... Ils sont au nombre de quarante, et mal encore sortis des limbes de l'enfance. Leurs têtes sont assez ébouriffées. Leur grand charme vient peut-être de leur innocence. Rien, chez eux, de l'affirmation et de l'élan de certains adolescents. Les uns ont l'air étonné ou naïf, d'autres rêveur, d'autres malicieux. Variété infinie que l'on dit être spécifiquement française... Mais,

de l'ensemble de ces gosses, il sort une tendre impression de bonne volonté et de faiblesse qui prend le cœur.

Intéressantes considérations de Chamfort sur les espions de police (bien d'actualité !), sur le mariage et le célibat, sur l'argent, etc... Réflexions profondes sur la Révolution une fois faite (il avait été, lui, de ceux qui, avant, la prêchaient)...

Intéressant paragraphe sur les « théologiens toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes »... (444).

Admirable portrait de l'honnête homme, détrompé de toutes illusions... Il est dans le vrai, et rit des faux-pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise, en riant, les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses (339).

« En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin. » (500).

9 mars.

Rencontré à huit jours d'intervalle deux vieux prêtres de ma connaissance... Pour en allécher un, je lui dis (dans la rue) que j'avais justement un rendez-vous. Aussitôt il me fit le questionnaire le plus frénétique... : « Dans quel quartier ? à quel endroit ? dans quelle rue ? que ferez-vous ? » Grande jouissance d'imagination. Un homme de soixante-dix ans ! (Il confessa Verlaine à son lit de mort.) En marchant dans la rue, il me prenait le bras, en ne manquant pas, d'ailleurs, l'occasion de me jeter un peu de bon grain.

... L'homme est toujours le but de mon étude, et rien ne m'intéresse comme le retrouver — et souvent pire — chez celui qui a voulu échapper à la condition humaine : le prêtre. Bien réjouissant aussi, le matérialisme habituel des prêtres. Les deux que j'ai rencontrés m'ont dit : « Jouissez et soyez incroyant, c'est naturel à vingt-cinq ans..., mais quand la maladie viendra, et l'âge de *clapoter*, vous changerez... »

Continue ma classe aux enfants. Je fus frappé, la deuxième fois, par leur turbulence. Les gosses de onze et douze ans sont incapables de rester immobiles. Une incessante agitation les pousse à faire des gestes. Certains mettent un genou, un pied sur le banc, d'autres tiraillent leurs habits ; ils faut qu'ils bricolent ou touchent quelque chose. Le maître les laisse faire, et, d'ailleurs, cette agitation se fait en silence...

Quand l'un d'eux va au tableau et commet une faute, ce sont aussitôt des rires cruels. La pitié est vraiment inconnue des enfants, c'est pour eux une joie de voir quelqu'un embarrassé. Niaisement censure. Une classe est l'image de la société... Jacques me disait : « Quand l'un de nous change de coiffure ou

de costume, la classe rit.»

10 mars.

Le hasard me fait lire, dans les *Divagations* de Mallarmé, une prose exquise, «L'Écclésiastique», où il traite des «altérations qu'apporte l'instant climatique dans les allures d'individus faits pour la spiritualité». Rien n'illustrerait mieux mes rencontres de curés cochons, que ces pages où Mallarmé nous montre, au Bois de Boulogne, «par les mille interstices d'arbustes bons à ne rien cacher..., un ecclésiastique qui, à l'écart des témoins, répondait aux sollicitations du gazon». L'art de ce conte — ou apologue — est souverain. Bien que la langue y soit compliquée comme à plaisir, on ne saurait parler de préciosité. Il fallait ne pas être vulgaire, et faire sortir de la scène sa poésie «baroque et belle».

Se méfier de la facile tentation de dire : «Notre époque est horrible. L'histoire n'a jamais rien connu de plus tragique.» Nos penseurs les plus éminents tombent dans ces conclusions, et les mystiques parlent déjà de la fin du monde. Ils doivent attendre l'an 2000.

Je lis dans les *Mémoires* de Luther que son siècle lui paraissait si abominable et si rempli de signes de l'Apocalypse qu'il craignait bien de n'avoir pas le temps de finir sa traduction de la Bible avant le Jugement dernier.

Tout ce que mon enfance a entendu sur les «prétentions» des domestiques, la rareté, la cherté des appartements (les concierges qui disent : Pas d'enfants, pas d'animaux !), je les retrouve dans les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Il n'y a rien de nouveau — «Le Gouvernement est trop faible, voilà le mal de tout», fait dire Henri Monnier à ses bonshommes. On dit encore la même chose.

Curieux aussi de retrouver chez Flaubert, tantôt ironiquement dans *Bouvard*, tantôt à son propre compte dans la correspondance, des réflexions sur la politique très 1934 : La France veut être gouvernée, etc...

Les efforts seuls profitent. Je le vis bien à la gymnastique... C'est à partir du moment où l'on se force que le progrès commence. Il faut avoir le courage de se dépasser. La volonté peut créer en nous des prodiges — et nous surprendre... Un grand travers de ma nature est de ne pas aimer l'effort. Je me lasse bientôt. En gymnastique, je me contente d'à peu près...

Mais, si je m'examine, je vois que l'idée de perfection, en certains domaines, est très forte chez moi et me sert de gouvernail...

Causant dernièrement avec un ouvrier spécialisé qui s'occupe d'orientation professionnelle, il insistait sur certaines branches de la mécanique à laquelle ne peuvent arriver que les garçons sérieux, car il faut travailler au centième (de millimètre, j'imagine)...

...«Il ne s'agit pas, disait-il, de boire, de courir et de se coucher tard, pour

faire ce métier !» Sainte loi du travail ! Comme la morale s'oppose à l'art, tout, dans la société, s'oppose au plaisir... Il faut abandonner l'illusion que ces ouvriers, charmants, si délurés dans leurs salopettes, peuvent s'amuser en liberté, si du moins ils veulent monter en grade. Raison de plus pour en faire des bourgeois.

12 mars.

Passé une soirée chez Gide retour de Syracuse. Notre entretien dura longtemps. Mais voilà bientôt une semaine...

«J'ai tout de même pu travailler là-bas, me dit-il. Mon habitude, en général, est de commencer au courant de la plume et de remettre au net, au fur et à mesure, chaque matin, le travail de la veille. Mais, cette fois-ci, j'ai senti que, si je gardais cette méthode, je ne ferais rien. Je me suis donc forcé à écrire au courant de la plume sans me relire. Je ne sais pas du tout ce que ça vaut. C'est peut-être exécration. Mais, en ce cas, ce serait à désespérer. Je m'en rendrai d'ailleurs bien compte en me relisant à Cuverville. J'ai fait un long chapitre, qui va sans doute me demander autant de temps pour le revoir que j'en ai mis à l'écrire... Je ne peux pas rester longtemps à Cuverville, je ne sors pas de ma chambre et j'y deviendrais fou. Mais je ne veux pas rester non plus à Paris, où vraiment je ne peux rien faire. J'irai peut-être en Autriche, il faudra que Gabilanez (puisqu'il y est) me donne des tuyaux...

«Là-bas, j'ai lu un peu : *Le Procès*, de Kafka. (Il me résume ce roman, qu'il trouve prodigieux.) Je vais t'en faire envoyer un exemplaire..., je serais content que nous puissions en causer ensemble. J'avais aussi Racine, *Faust*, et j'avais repris avec une grande admiration les contes de Voltaire dans l'édition de la Pléiade. Il y en a que je ne connaissais pas encore, *La Princesse de Babylone*, par exemple... — Moi aussi, j'aime ces contes, mais une fois que je vous en parlai, jadis, vous faisiez des réserves... — Évidemment, je continue à trouver Voltaire un peu court. Et puis, je ne le trouve plus bien dangereux. Ce qu'il dit contre l'Église nous paraît faible. — Mais c'est précisément que ses coups ont porté, dis-je... — Ce n'est sûrement pas *Candide* que j'admire le plus. Au fait, qu'a-t-il voulu dire ? Contre Leibnitz, il veut montrer que le monde va très mal et que la bêtise humaine est immense. Mais nous le savons de reste, que la pauvre humanité est bête. C'est une affaire entendue. La belle avance ! Je reproche à Voltaire — et à Flaubert aussi — de trop s'arrêter à cela. Il y a tout de même autre chose...» Il ouvre le livre à la première phrase de *L'Ingénu*, qui le ravit...

«J'ai lu aussi du *Faust*, et sans en sauter un mot ; je portais avec moi un petit dictionnaire... Tu ne connais pas l'allemand, n'est-ce pas ? — Pas même l'anglais passablement. Je suis mal doué pour les langues. — Je ne te crois pas, car je me suis dit la même chose jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais le

jour de mon anniversaire, exactement, je me suis dit que c'était trop bête, et je me suis mis à l'anglais. J'en ai fait plusieurs mois, et aujourd'hui je le lis aussi bien que le français. Je ne le parle pas bien et le comprends moins encore, mais pour cela il aurait fallu commencer plus jeune.» (Gide, d'ailleurs, est trop modeste.)

«Je n'ai pas eu très beau temps à Syracuse. Et puis, il n'y a pas là-bas beaucoup de promenades. Tout est clos. On se promène entre des murs. J'habitais un hôtel assez confortable à deux kilomètres de la ville. Tout le long de la route, toutes les trente maisons, il y a ce qu'ils appellent un "salone". On voit du dehors un intérieur de barbier, tenu par un homme quelconque et qui régulièrement est aidé de deux gosses toujours ravissants, dont les plus jeunes ont dix ans.

«Au bout de quelque temps, j'ai fait des connaissances. Les enfants me suivaient, je jouais avec eux, mais ils ne parlent pas l'italien. Le syracusien est un dialecte impossible à comprendre. Le soir, j'allais rôder sur un terrain vague, rocheux, assez beau d'ailleurs, plein d'asphodèles, que l'on sentait avoir été jadis travaillé par les Grecs...

«Un jour, me promenant dans les Latomies (ce sont des carrières et des grottes), j'aperçus de loin un jeune homme à l'air inquiétant. Je m'approche, il disparaît derrière un rocher, où je vois qu'il va causer avec deux autres jeunes gens assis par terre. Quand j'arrive, ils se taisent. Ils n'avaient pas l'air du pays et, guidé par un flair, je leur parle allemand. J'avais deviné juste. Le premier a quitté depuis deux ans l'Allemagne ; il a dix-neuf ans et a fait, depuis, à pied toute l'Espagne, la France et l'Italie. Il m'a montré ses passeports timbrés. Maintenant, s'il avait de l'argent, il voudrait s'embarquer pour gagner la Cyrénaïque et, de là, l'Égypte. Les deux autres sont de jeunes Autrichiens (l'un était merveilleux) qu'il a rencontrés. Tous deux sont partis au bout de deux jours. Ils couchaient dans les grottes et vivaient d'artichauts qu'ils arrachaient dans les champs... Et toi ?»

D'abord, je parle de mes élèves.

— Cela doit être bien exaltant, dit-il.

— Oui, surtout le cours supérieur qu'on vient de me confier. J'ai seize garçons de treize à quatorze ans, à moi tout seul... Depuis lors, et surtout grâce à l'*Hépascol* (il en prend aussitôt le nom), je vais beaucoup mieux.

— Mais tu n'allais pas si mal ?

— Ah ! oui. Depuis près de deux ans, je perdais presque constamment des phosphates.

— Oh ! mais c'est grave. Tu ne me l'avais jamais dit. C'est très exténuant. Cela m'explique bien des choses. (Voilà, pensé-je, un prix de consolation...)

— Mais maintenant, dis-je, je crois bien que je vais retendre à moi-même ;

que ma santé va monter, monter... Je suis pris en ce moment d'une grande frénésie de lecture. Je viens de finir les *Mémoires* de Berlioz... (Gide ne les a pas lus, n'a pas envie de les lire en ce moment, mais se rend compte de ce que c'est.) J'ai lu aussi Chamfort, bien utile aujourd'hui... Vous savez ce qu'il écrivait à la veille de 89...

— Je t'avoue que je connais mal, mais je vais aussitôt le commander... Vous avez passé des journées bien extraordinaires à Paris, en février... Je n'ai pas l'impression que ce soit fini. Ça ne fait que commencer... J'en ai déjà parlé à plusieurs personnes qui y étaient. Il est curieux que personne ne soit d'accord. Tout le monde, dès le lendemain, raconte à sa façon. Cela, une fois de plus, me rend bien sceptique à l'égard de l'histoire. Toi, tu es resté en dehors ?

— Volontairement, je n'ai pas pris parti. Je n'ai pas obéi aux journaux. Mais, même sans cela, on sera bientôt amené à s'occuper de ces choses.

— Certainement, et je profite de mes dernières heures de liberté !

Je sors mon petit topo sur la guerre, disant qu'en cas de guerre (les manifestations en ont donné la preuve) tout le monde partirait. Gide ne le croit pas. «Ça dépend d'une guerre contre qui... — Tous les journaux enverraient les gens se battre. — Pas tous. — Du moins la grande presse. Et d'ailleurs, dis-je, ceux qui ne "monteraient" pas se feraient fusiller, on fera des exemples. Mieux vaut donc partir, même si on ne croit à rien, simplement si l'on tient à sa vie ; si, comme moi, on ne met rien au-dessus.» Gide me donne raison, mais je ne crois pas qu'il fasse de mon idée une règle générale. Pas plus que moi, d'ailleurs, qui n'exprime là que ma pensée du moment.

Quand je dis que, dans l'affaire des manifestations, tout le monde a menti, Gide veut bien l'accorder, et que peut-être tout le monde était sincère, mais il ajoute qu'il y a manifestement de la mauvaise foi du côté des Croix-de-feu ; ça se lit dans leurs déclarations.

Comme je viens de recevoir le nouveau Jouhandeau, *Chaminadour*, petites histoires de province, je dis ne pas le trouver bon, surtout comparé à Henri Monnier que le hasard vient de me faire lire.

— Ah ! celui-là, dit Gide, c'est un grand méconnu. Il a beaucoup écrit. Qu'as-tu lu de lui ?

— Les *Scènes populaires*, Paris et la Province : on y voit M. Prudhomme aux Assises, l'enterrement...

— Oui, je me souviens de l'enterrement, il est sinistre. On entend des conversations des assistants, à pied, en voiture. «Ah ! le pauvre homme, je l'avais vu voici quinze jours. Il ne se doutait de rien...» Deux messieurs échangent des recettes de cuisine, etc... Il y a aussi des œuvres clandestines ; elles sont difficiles à trouver. Mais puisque tu vas à l'Arsenal, demande-les.

C'est très libre, et même ordurier. Je me rappelle une scène où l'on voit un gamin que ses parents ont laissé un jour avec son grand-père... L'enfant se met à raconter au grand-père qui l'ignore toute la chronique scandaleuse de la famille..., puis, à la fin de la journée, l'enfant, qui s'ennuie avec le vieux, lui sort, sans les comprendre, toutes les injures les plus obscènes, et le pauvre grand-père tombe évanoui dans son fauteuil... Monnier est beaucoup plus âpre et plus grand que Paul de Koch, que j'ai dû lire, tu sais pourquoi, à cause de Dostoïevski. Je n'aime pas de Koch, il est fade, vulgaire, sentimental. Il écrit pour Mimi Pinson.

Je ne sais plus comment, parlant de poésie, je dis à Gide que je viens de relire les *Élégies* de La Fontaine. Il ne les connaît pas. Aussitôt il en cherche le tome et en marque les pages pour les lire. Voyant au passage *Psyché*, il se plaint des longueurs qui s'y trouvent. Il ne pense pas que ce soit du meilleur La Fontaine. «Mais toi, dit-il, connais-tu les *Élégies romaines* de Goethe, et ses *Épigrammes vénitiennes* ? Je ne mets rien au-dessus.»

Incidemment, je parle d'un parallèle de Cassou entre La Fontaine et Musset, qui les appelle «nos deux grands poètes». Gide en est renversé, et se promet de faire la leçon à Cassou.

— J'ai relu cet automne tous les vers de Musset, *Rolla*, *Namouna*, etc... Comme c'est exécration ! J'étais d'ailleurs tout surpris d'en savoir beaucoup de passages par cœur. Ces vers se retiennent facilement. Que c'est vulgaire et faible ! Il y a chez Musset un côté libertin, cascadeur, chapeau sur l'oreille, qui est parfaitement insupportable. Mais il est très représentatif... Je sais qu'il y a son théâtre, mais je me demande s'il n'est pas surfait... *Lorenzaccio*, évidemment, contient de belles scènes... J'admire beaucoup tes parents de te laisser tranquille, de ne pas être toujours sur ton dos. Apprécies-tu ta chance ? Ils te font longuement crédit — comme moi, d'ailleurs. Tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais en me parlant des *Élégies* de La Fontaine, et de Chamfort. Tu as raison de ne pas trop lire de modernes...

Dans l'antichambre, quantité de paquets de livres non défaits s'entassent... «Je pense bien, dit Gide, que Mauriac m'aura envoyé son *Journal*. Je n'ai pas encore regardé s'il est là... Je trouve d'ailleurs ses derniers articles beaucoup moins bons. Ils perdent tout intérêt.»

— ... Et il y a quelque chose de ridicule chez lui et chez quelques autres qui répètent toujours, en parlant de ma «conversion» au communisme : Désormais il manquera toujours une carte dans le jeu de Gide... Comme si dans le jeu de Mauriac il ne manquait pas aussi une carte — et laquelle ! Ils veulent aussi que, depuis ma «conversion», mes écrits aient perdu toute valeur et, pour le prouver, ils s'appuient sur mes ouvrages précédents, qu'ils se mettent à louer, alors qu'auparavant ils les trouvaient ratés.

— C'est un vieux procédé, dis-je ; on s'en servait déjà pour Voltaire. (Cf. *Correspondance* de Grimm.)

— Mais quant à Mauriac, dit Gide, il y avait de bonnes choses dans *Dieu et Mammon*, mais depuis... L'Académie, c'est bien joli, mais ça se paie...

22 mars.

Déjeuné avec Gide au restaurant Lesur (sur les quais, près de la NRF).

— ... Tu continues à lire ? me demande Gide. C'est bien, mais j'espère que tu laisses un peu les *Élégies* pour suivre ce qui se passe en ce moment. Il faut lire chaque jour la sténographie de l'enquête sur les événements de février. C'est long, on y passe une heure ou davantage, mais c'est indispensable. Je lis cela dans *Le Temps* ; il donne *in extenso* les textes. (Mais Berl m'a dit que la sténo officielle est déjà remaniée.) *Le Temps* reste honnête, sauf dans le petit résumé nettement tendancieux qu'il publie au début des débats de l'enquête... Enfin, on peut aussi se faire une opinion par soi-même — car ce que la presse fait de la réalité, c'est quelque chose d'effarant. Tu dois te rendre compte du gigantesque mensonge dans lequel on essaie de nous plonger. C'est prodigieux. Cela soulève les consciences au point que quelques hommes qui n'avaient jamais fait de politique ne peuvent s'empêcher de protester. On fonde un comité, duquel je ferai peut-être partie, il y aura en tête Langevin, Alain et Rivet (c'est le directeur du Trocadéro, je l'ai vu, il est décidé à perdre sa situation pour se garder le droit de dire la vérité). Un certain Walter, juif et honnête, qui est à la Cour des Comptes, m'a dit la même chose. Fernandez sera aussi du comité ; fait en dehors de la politique, il comprendra surtout des savants, des artistes, des professeurs et des instituteurs...

— Cette affaire présente vaut bien l'affaire Dreyfus ? dis-je.

— Oui, je le crois. On voyait de même, jadis, de faux témoignages. Le général Mercier, le colonel Henry prêtaient serment sur leur honneur, et la presse de dire : « Comment voudriez-vous que des hommes pareils puissent mentir ? » L'enquête montre le rôle de Frot très différent de ce que dit la presse. La droite aurait bien voulu réussir ce qu'il voulut tenter... Pour Chiappe, je ne le crois pas coupable, mais où la complaisance l'a-t-elle conduit ? Il voulait être l'ami de tous... Il faut lire l'interrogatoire de son gendre, Carbuccia, directeur de *Grimgoire*. C'est là que Béraud écrit... On le retrouve toujours, celui-là...

— Je viens, dis-je, de lire *Jean Barois* ; j'en suis ravi ; c'est absolument actuel.

— Tu devrais écrire à Martin du Gard. Ce sont les lettres qui font le plus de plaisir... Je lui écris de lire *Le Temps* ; mais sans doute le fait-il déjà ; lui, chartiste, il sait lire les textes... Aujourd'hui, on lit très mal. Un certain M. Blum dénonça justement la baisse du niveau des études dans la *Revue des*

Deux Mondes. Presque tous ces jeunes gens sont victimes de leur pauvre culture...

Et, passant aux lettres, de faire une revue de certains livres ou auteurs à connaître... «Je suis disposé à te prêter les livres dont tu peux avoir besoin... Mais je n'aime pas prêter ceux qui font partie d'une collection... Au fond, je crois que tu commences à avoir une bonne culture. La perfectionner, c'est ce que tu peux faire de mieux pour le moment. Je suis content de voir qu'il y a encore des gens qui trouvent le temps de lire... Il ne faut pas te forcer à écrire, mais ne perds pas l'habitude de tenir une plume, de sorte qu'elle soit toujours prête à te servir. Écris sur n'importe quel sujet, surtout note des propos...»

Comme je dis une fois de plus qu'aucun projet d'écrire ne se forme en moi : «Il n'est pas dit, répond Gide, que tu dois faire un romancier. — Il est vrai que je n'ai guère d'imagination. — Ah ! mais cela importe peu... Tu te rappelles les pages de Wilde dans *Intentions*, je les crois très importantes : c'est l'imagination qui imite, l'esprit critique seul crée... Et puis, dit-il en souriant, tu trouveras peut-être un genre nouveau !...»

(Quant à adhérer à quelque parti, Gide trouva en effet que cela n'est point pour moi. «Tu vaud mieux que cela, dit-il, mais pour ton frère, moins intelligent, rien n'est meilleur...» Comme je parle des mensonges de la presse, et surtout des calomnies de *L'Humanité*, il convient qu'il est incapable de lire ce journal...)

Questionné par Schiffrin, l'éditeur de «La Pléiade», pour savoir quels auteurs français «vendables» ils pourraient encore donner dans cette charmante collection, Gide fut embarrassé : «Bossuet, personne n'en voudrait... Montesquieu, on ne lit que les *Lettres Persanes* (bien que les posthumes méritent fort d'être connus). Diderot ? le choix est difficile... — Des moralistes, dis-je. — Il vont publier, en effet, un La Rochefoucauld complet, avec les mémoires... Et un Pascal sensationnel, car il paraît que toutes les éditions, aussi bien Strowski que Brunschvicg, fourmillent d'erreurs... Le Montaigne qui vient de sortir a un grand succès. — C'est, dis-je, qu'on a grand besoin de Montaigne... J'aimerais avoir aussi les dialogues et les lettres de Rousseau... — Tu les connais... Mais tu devrais lire aussi la Correspondance. — Rousseau est étonnant. — Lis aussi les mémoires de Madame d'Épinay, pour avoir une idée de l'époque...»

Je dis que je viens de lire *Vatbek* de Beckford, qui ne vaut pas *Les Mille et Une Nuits* (Gide en convient), le curieux *Valbert* de Wyzewa (1893), qui ressemble à *Paludes* (il ne l'a pas lu), *La Joie de vivre* de Zola : «C'est, dit-il, un livre qui a eu une grande influence sur Martin du Gard. Je ne l'ai pas lu, mais, toutes les fois que je reprends Zola (la dernière fois, ce fut *Au Bonheur des*

Dames), je suis dans l'admiration.

— En ce moment, dis-je, je lis les *Mémoires du Sergent Bourgogne*, que vous m'aviez conseillés jadis. C'est saisissant.

— J'aimerais, dit Gide, donner une anthologie de la poésie française, mais il y faudrait du temps. J'en ai parlé à Jaloux, qui s'en chargera peut-être. Un jour, pendant la guerre, à Cambridge, quelqu'un m'a dit : "Je vois ce qu'est la poésie allemande, italienne, ou anglaise, mais je ne vois pas de poésie française." Je comprends très bien ce point de vue. On a toujours uniquement mis en évidence le côté rhétorique de notre poésie. Même l'anthologie de Duhamel n'est pas exempte de ce défaut. J'aimerais faire un choix où je mettrais uniquement en évidence le côté musical — la poésie pure, pour parler comme Bremond. Je commencerais à Villon, puis à Scève, Louise Labbé, Théophile... Il faudrait faire place à la poésie dramatique, avec Racine... Je vois très bien la préface que je ferais pour ces morceaux choisis.»

Tout en déjeunant, il me montre la lettre de l'éditeur russe qui va publier la traduction de ses œuvres complètes, et il me fait lire la lettre aux jeunes Russes qui sera publiée au début. Il veut savoir si je n'y vois rien à reprendre... Il me fait lire aussi la lettre d'un jeune étudiant tunisien, habitant la banlieue, qui voudrait avoir un de ses livres.

- Je vais lui envoyer mes *Morceaux choisis*.
- Si vous voulez, dis-je, j'irai là-bas le lui porter.
- C'est bien loin, dit-il, mais fais comme il te plaît.

Nous allons à la NRF prendre un volume. Il me remet aussi *Le Procès d'Oscar Wilde*, qui vient de paraître, et il donne l'ordre qu'on active la préparation de ses *Pages de Journal* qui vont paraître en volume et qui seront, dit-il, assez de circonstance, vu les événements.

Nous nous acheminons à pied vers la rue Montmartre, où il a rendez-vous avec Aragon.

— Tu fais toujours la classe, et sans trouble ? C'est heureux. Ghéon me disait la même chose quand il exerçait sa profession de médecin. Tu n'as pas envie pour le moment de voyager ?

— Non, je me sens courageux et assez content...

— Bien, dit-il, mais j'espère qu'un jour nous irons nous retrouver quelque part — pas besoin que ce soit si loin que Fès !... Je vais quitter Paris d'un jour à l'autre pour aller à Marseille ou à Toulon à la rencontre de Malraux (il revient d'Arabie). Je resterai alors un peu dans le Midi...

Causant à bâtons rompus, nous revenons encore sur les dangers qui nous menacent, sur l'horreur des journaux qui nous trompent... Arrivons chez Cintra, où je reste jusqu'à l'arrivée d'Aragon... Je n'ai pas oublié la demande qu'il avait faite aux écrivains au moment de la publication de son poème anti-

militariste qui aurait pu le conduire en prison.

— Ah ! me dit Gide, il a désapprouvé ses camarades qui avaient fait cette demande... Il s'en est désolidarisé. De là vient sa brouille avec Breton et Crevé. Il faut le décharger de cela. Mais il en reste assez sur son compte (histoire assez embrouillée et guère honnête avec la NRF)...

Comme j'ai devant moi le livre sur Wilde, Gide me dit : « Mets-le dans ta poche. — Aragon désapprouve ? demandé-je... — Oui, en principe, mais il sait ce que c'est. Il a déjà marché, avec Crevé entre autres... »

Comme je lui demande s'il me serait bon d'aller voir Schlumberger, il me répond qu'il ignore ce que donnerait cet entretien — alors qu'avec Martin du Gard il voit fort bien ce qu'il en sortirait.

— Je voudrais surtout des conseils littéraires, dis-je. Jean Prévost a dit qu'il devait tout à Schlumberger...

— Vas-y, Schlumberger est très gentil, mais tu le verras, il est du côté capitaliste ; je l'estime beaucoup, mais je ne l'ai jamais rien vu découvrir. Il fait vieux. Il aurait sûrement refusé Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, s'ils s'étaient présentés à la NRF...

Comme je me crois assuré de la victoire des « droites », qui ont pour eux l'argent et la grande presse, Gide, qui est un combattant, veut espérer tout de même que la vérité triomphera.

— Mais, dis-je, le communisme va échouer ; il aura une belle mort, celle des opprimés, il tombera.

Gide en convient. Il ne voit un dernier espoir que dans la collusion avec les socialistes. Mais là-dessus les ordres de Moscou sont formels. On ne se rend pas compte là-bas de la situation en France.

— Je souhaiterais, dit-il, que des gens qui ont une autorité morale — pas moi, car je ne sais pas parler — aillent expliquer cela à Staline. Au besoin je m'y joindrais. La situation est très grave. On commence d'ailleurs à voir des jeunes communistes qui disent : « Les derniers articles de Blum ne sont pas si mauvais... », mais ce pauvre Blum, par ses manières, par son physique, fait horreur même aux gens de son parti.

— Et Aragon ?

— Lui, il me fait peur. Il est haineux et terroriste... De plus, il fait des gaffes... Ainsi, dans le dernier numéro de *Commune*, il injurie Alain...

Mais voici Aragon lui-même... Je laisse Gide, qui veut être libre pour dire certaines vérités à Aragon.

La même nuit, le bruit courut que Gide s'était suicidé. Henri le vit le lendemain matin fort impressionné et nerveux. Les agences auraient téléphoné toute la nuit. *L'Humanité*, craignant un assassinat, s'était alarmée. De bonnes âmes avaient déjà téléphoné à Madame Gide, etc...

Le même jour, je passai une soirée excellente. J'allai à Vitry-sur-Seine porter le livre de Gide à l'étudiant, qui fut ravi. Il a vingt-quatre ans, petit et fier, fait de la philo. Fort cultivé (reprochant justement aux Français de l'être mal — à part quelques exceptions remarquables). Bientôt, un garçon de vingt ans, étudiant d'anglais, arriva. Leur professeur de Tunis les a élevés dans l'adoration de Gide. De plus, disent-ils, personne n'a mieux compris notre pays. Le plus jeune parle de Gide avec fougue et délices. On m'écoutait pieusement. Nous parlâmes aussi d'Orient. Ma connaissance du Maroc me sert.

25 mars.

Gide et Cohen viennent dîner à la maison... Sur le terrain «Afrique», ils étaient faits pour s'entendre... Cohen, qui vient d'obtenir un prix à l'enquête sur la jeunesse de 1934, amuse Gide en lui annonçant qu'un chauffeur et un ouvrier ont aussi gagné dans ce concours ; Cohen fut désireux de les connaître ; il demanda leur adresse ; trois fois de suite, Massis répondit évasivement ; les adresses restaient introuvables. Cohen alla voir Brasillach, le secrétaire, qui lui répondit sérieusement : «Ces ouvriers ?... C'est peut-être une blague !...»

Cohen, Michel et moi reconduisons Gide à pied jusque chez lui. Toujours effervescent sur les événements. Tient à la main les derniers numéros du *Temps*... Comme Cohen s'arrête au bureau de tabac, Gide m'avoue être fort touché par son rayonnement. Bientôt, arrivés rue Vaneau, il nous prie de monter chez lui. Nous y restâmes jusqu'à plus de minuit. Un médianoche fut improvisé dans la bibliothèque (lait froid, biscuits à l'avoine et autres, amandes, pruneaux secs). Gide parla beaucoup. Je ne l'ai jamais vu plus causeur ; ne comptant pas avec sa peine (ne semblant pas, d'ailleurs, en éprouver) ; parfaitement simple et réfléchi, mais régnant sciemment sur notre jeunesse.

Nous donne lecture d'une lettre de Roger Martin du Gard, qui, comme au temps de Dreyfus, bien qu'«homme de gauche», ne veut pas prendre parti : «Je suis romancier», dit-il..., et il écrit encore : «Ce qui nous manque le plus aujourd'hui, ce sont des arbitres, nous en avons un en vous, Gide, vous laissez toujours parler l'adversaire, vous ne jugiez pas»... A tout cela, Gide souscrit... Mais, comme Martin du Gard se déclare dans sa lettre anti-capitaliste, anti-militariste, etc., «tous les anti», dit-il, Gide ajoute qu'être contre une chose c'est déjà prendre parti, car si on ne va pas au parti, c'est lui qui vient à vous...

Nous donne ensuite lecture d'une lettre ouverte de Fernandez — bel examen de conscience d'un philosophe pour qui l'homme est la seule valeur, et non pas les mythes : Dieu, patrie, etc... On y suit tous les débats dont parlait Martin du Gard qui empêchent le penseur de prendre parti... Mais, devant les événements du 6 février (exploitation des morts par la finance, trafic de héros), Fernandez enfin se dit prêt à quitter certains scrupules de philosophe et

à se ranger du côté des porte-monnaie vides. De plus, il souligne que la pensée est à la veille d'être étouffée par le fascisme ; il est clair que les intérêts des intellectuels sont liés maintenant à ceux du prolétariat.

Gide nous lut ces lettres non sans éloquence, et rien n'était plus émouvant, dans ce colloque autour d'une table basse, que d'entendre tour à tour ces débats d'hommes — et de Gide lui-même — qui interrogent leurs consciences et l'avenir.

La question des noirs, aussi, fut envisagée. C'est d'elle que dépend toute la vie de Cohen... L'affection et le frémissement de Gide à l'égard de ces opprimés dépassa, me dit Cohen, toutes ses espérances...

Plusieurs fois, Gide se félicita de n'être pas en ce moment un garçon de dix-huit à vingt-trois ou vingt-cinq ans, car, disait-il, « je serais angoissé, je ne saurais pas où donner de la tête ».

Comme il se montrait presque sévère à l'égard de Martin du Gard et que je répondais que ma position était à peu près la même (nous venons d'échanger des lettres), Gide me répondit qu'il y avait tout de même entre nous la différence d'âge — et que, moi, il ne saurait pas me blâmer. Je crains qu'il ne trouve aujourd'hui la position d'arbitre, encore que difficile à tenir, un peu trop confortable. On ne s'y risque pas... Un certain opportunisme peut être demandé, hélas ! aux esprits subtils, quelques sacrifices... « Mais, disait Gide, je ne suis pas vraiment communiste, je ne me suis jamais inscrit au Parti — pour la bonne raison que je préfère l'union libre au mariage. »

Alors que les évêques et cardinaux publient une touchante lettre sur le retour à la famille, etc., comme remède aux maux présents, belle embardée de Gide... Rien ne lui paraît plus néfaste que l'influence des femmes, surtout dans le domaine politique... « Quant aux religions, dit-il, il est hors de doute qu'aujourd'hui toutes ne veulent que la guerre... »

P.S. Cohen a enfin obtenu les adresses du chauffeur et de l'ouvrier, gagnants du prix de 1934...

8 avril.

Vacances de Pâques. Rien de plus poétique. Excitation consécutive à la saison et au *farniente* très remarquable chez les jeunes... La chaleur nouvelle (et parfois orageuse) donne toutes sortes de désirs ; on voudrait être ailleurs, on voudrait de l'amour, des jeux, etc., mais, comme par hasard, sans argent, sans relations, désirant plus que la réalité, le jeune collégien un peu sensible ne trouve pas ce qu'il voudrait. Rien ne matérialise mieux pour moi la beauté mélancolique et trouble de la jeunesse que ces vacances printanières...

Quand j'avais seize ans, une amie, Marguerite T., me prêta pendant les vacances de Pâques son abonnement de lecture chez Adrienne Monnier... Ainsi je pus m'enivrer de littérature moderne, de livres neufs que je coupais et dévo-

rais. J'allais les lire en plein air au Luxembourg... Sans doute, je n'y comprenais pas grand'chose, mais c'était le monde de la poésie qui s'ouvrait devant moi. Toujours les vacances de Pâques me sembleront l'époque des initiations !...

Visite à Jean Schlumberger. Comme je me dis frappé du fait que dans notre vie ce sont presque toujours les mêmes aventures qui nous arrivent (Delacroix le signale dans son *Journal*), il pense que nous attirons nous-mêmes les aventures faites pour nous...

... Schlumberger, alsacien, me paraît faire grand cas du sentiment. Dans la théorie de la dissociation de Gide, il voit surtout un pis-aller, précisément parce qu'il est trop rare de trouver tout réuni dans un être...

Comme je me plains un peu d'arriver à vingt-cinq ans sans aucun projet littéraire, il commence à me dire qu'au fond rien n'oblige à écrire. « Je me le suis dit longtemps, répondis-je, mais j'en sens toujours le besoin. — Il n'y a pas de temps perdu. Flaubert a fait *Madame Bovary* à trente-six ans, et Ibsen, ses drames qui nous touchent encore, à partir de cinquante-cinq... »

Après un peu d'accalmie, je me replonge dans les grandes lectures. J'ai entrepris les cinq volumes du prince de Ligne. Ce sont surtout les mémoires et les moralistes qui m'attirent en ce moment, car je demande à la lecture un redoublement de ma vie et aussi des notions sur l'homme, sa conduite, etc... Je prends beaucoup de notes.

11 avril.

Entendu non sans émotion Bergson faisant une allocution philosophique à la France par TSF. Moins ému par la nature de ce qu'il dit — bien que sage et point chauvin — que par sa voix. Il parle très lentement, et laisse pour ainsi dire dans sa bouche certains mots traîner, se grossir, suivre tout un destin... Sa voix paraîtrait presque s'évanouir dans les subtilités, si tout à coup, aux fins de phrases, le ton ne devenait grave et dur. Il se redresse alors, se rassemble et devient mâle, d'une façon singulière pour un homme de soixante-quinze ans et malade (il parlait de chez lui). Signe authentique de grandeur dans la simplicité et la clarté (mais n'excluant pas la richesse des harmoniques). Esquisse un rapide tableau de la pensée française, dans lequel — sans qu'il le dise, mais c'est tout naturel — on sent que de lui-même il s'inscrit. Termine, bouleversé, par l'occasion de dire, en finissant sa carrière, sa reconnaissance à son pays.

1^{er} mai.

Une paresse extrême, tout le long d'avril, m'a empêché de prendre la plume. Je n'aurais eu aucun plaisir à écrire et je n'eus pas le courage de m'y forcer. Pourtant, les souvenirs que j'ai plaisir à retrouver dans mes carnets, ce fut souvent avec effort que je les notai... Ce n'est pas qu'en avril j'aie mal

vécu. *J'ai poursuivi mon enquête.* Réduit à l'état de témoin, j'ai tout fait pour m'informer et donner un sens à ma vie — ou, plus exactement, j'ai continué à exercer ma profession de rôdeur : autour des livres et des êtres, autour de moi-même, de mon passé, de l'avenir...

... Revu Paul un dimanche... Le lendemain, Becker arrive... Il rêve d'écrire une *Métaphysique de l'Amour chrétien* (Maritain et Berdiaeff y collaboreraient)... Il aime en Dieu — et même ses anciennes amours (maintenant que la première a été sublimée) naissent directement purifiées...

Toute cette ascèse, je la suivais avec un intérêt passionné. Je croyais relire Platon. B. fut ému quand je lui dis que moi aussi j'étais parti de Tamié, et du même point que lui — mais pour arriver enfin à un résultat juste opposé... Comme je disais à B. qu'au fond peu attaché à aucun bien de ce monde (je possède précisément le monde quand je ne tiens à rien, et dans mes jours de pureté, parfois, le seul fait de regarder les êtres me donne la plus belle communion avec eux) je vivais seulement dans l'attente de l'inspiration, c'est-à-dire de cette heure où l'artiste est soudain envahi, heure qui n'est pas revenue pour moi depuis cinq ans, il me répondit qu'à ses yeux, en effet, il n'est d'émotion humaine plus haute ni plus grande, et qu'après celle-ci il n'y a plus que les joies... surnaturelles.

«L'état de grâce du chrétien, me disait-il, c'est un état de joie. — Mais, répondis-je, j'ai connu des états de joie... et souvent dans les périodes les plus difficiles de ma vie. Je n'étais plus qu'un cri d'enthousiasme et de ferveur. J'ai traversé aussi de longs mois sans ombre... Maintenant, je dois le reconnaître, sans être malheureux, je n'ai plus la même exubérance... — Ah ! c'est que le chrétien ne cherche pas une joie violente, mais une joie continue. On ne l'obtient, d'ailleurs (et là-dessus je tombe d'accord, par expérience), qu'après avoir traversé la douleur...

14 mai.

Hier, dimanche, allé chez Gide vers une heure. Il finissait de recevoir un jeune Tunisien israélite, étudiant en médecine... «Ce jeune homme, me dit-il ensuite, m'a écrit une lettre extraordinaire. Je te la montrerai. Il m'y parle sans aucun pathos et d'une façon à laquelle Maritain ou Mauriac ne pourraient rien répondre... C'est au point que je lui ai demandé la permission de la publier — évidemment sans le nommer — dans ma réimpression de *Corydon*. J'y donnerai aussi ma réponse. Il est d'une fort bonne famille juive de Tunis ; bien qu'il parle avec modestie, j'ai compris qu'il a été un élève très remarquable. Cette année, il a commencé sa médecine, mais comme, depuis de longs mois, obsédé et tourmenté, il ne peut pas travailler, sa famille s'étonne... L'aristocratie juive est terriblement morale et sévère — et bien que lui-même n'ait aucune foi religieuse, il lui semble que céder à certains penchants serait

un scandale horrible. Il est à la veille du suicide... "Ah ! mais, lui ai-je dit, ce n'est pas une solution. C'est une tricherie. Vous auriez la foi, vous pourriez entrer dans les ordres... mais c'est aussi une tricherie." Enfin, je crois que je vais le sauver. A la Faculté de médecine, il est tombé amoureux d'un camarade auquel il n'a presque jamais parlé..., et le pire, c'est qu'il lui semble que l'autre est aussi un timide et un refoulé..., qu'il n'ose pas... "Ah ! lui disais-je, pensez un peu aux jeunes gens qui sont comme vous, qui cherchent et qui pourtant n'osent pas. Imaginez que vous en trouviez un ! Vous ne refuseriez pas de lui donner de la joie — et, par le coup, quelle joie vous vous feriez à vous-même !" ... J'ai un peu fréquenté Philippe de Rothschild, qui, sous des dehors charmants, était terrible... Mais je crois que, lorsque les juifs se mettent à être bien, ils donnent quelque chose d'extraordinaire... Celui-ci est assoiffé de noblesse et de pureté, il a horreur de la débauche. Il n'a jamais rien fait... sinon quelques essais avec des femmes, pour obéir au médecin, et qui n'ont su que le précipiter dans son sens.»

Nous sortons pour aller déjeuner chez Lipp...

— Lis-tu toujours, et que lis-tu ?

— J'ai commencé la *Littérature anglaise* de Taine...

— Tiens ! quelle idée ! Tu ferais mieux de lire Jusserand. Il est mieux renseigné... Au moins, lis-le après Taine... Pourtant, je ne trouve pas Taine si mal. Mais non ! loin de là. Il est même très capiteux. Le jeune Cambige, dont le suicide fut le prétexte du *Disciple* de Bourget, lut un tome de la *Littérature anglaise* la veille de sa mort... Ce livre est inégal... Sur les Élisabéthains et Shakespeare, il est très insuffisant. Et sur Milton donc ! On s'en contente tant qu'on ne connaît pas soi-même les auteurs. D'ailleurs, dis-toi que les classiques et les pré-classiques anglais sont plus faciles à lire pour un Français que les modernes. Sur Swift, tu verras des pages très étonnantes..., et comme, n'est-ce pas, il parle bien de Chaucer ! Une chose très curieuse chez Taine, c'est son goût de parler des excès. Sujet pour Freud. On sent tellement l'homme de cabinet, et qui se monte en imaginant la vie...

(J'admire que Gide puisse instantanément parler d'un ouvrage si long, et qu'à la fois il en revoie si nettement les qualités et les défauts...)

— En ce moment, dit-il, je patauge sur mon roman, et j'essaie de le transformer en pièce de théâtre...

Michel, à qui nous avons donné rendez-vous, arrive. Gide nous parle de la séance anti-hitlérienne (dont Henri fut un préparateur actif). Malraux, qui a le sens de ce qu'il faut dire, y parla fort bien..., mais les autres orateurs furent médiocres. Même Langevin fut décevant. Gide ne paraît pas beaucoup croire à ce qui peut sortir de ces manifestations... Il se dit effrayé des orthodoxes en général, et surtout de l'orthodoxie marxiste, plus terrible parce que plus

jeune, pense-t-il. Aussi fut-il heureux de pouvoir signer dernièrement un manifeste en faveur de Trotsky, quoi qu'en pensent les communistes... Au besoin, il s'expliquera là-dessus.

Les journaux, dit-il, le passionnent un peu moins, mais il se le reproche, il a honte de cette lassitude à la faveur de laquelle on peut tromper davantage l'opinion. Il a surtout suivi de près l'affaire Prince, et Martin du Gard et lui, en en discutant, sont arrivés à la thèse du suicide. Les rapports d'autopsie que l'on fait afficher à grand prix ne sont pas convaincants, dit-il. «Un ancien ministre de la Justice a dit à M. de L., qui me l'a répété : "Prince s'est suicidé..., mais ne le dites pas !" Martin du Gard et moi, nous jugions que les chaussures du mort devaient être boueuses, puisqu'il était déchaussé, et que ses pieds n'étaient pas boueux... Or on vient d'apprendre que ces chaussures sont propres. Elles n'avaient pas été mises sous scellés. Quelle incurie ! On a eu tout le temps de les nettoyer... J'ai trouvé aussi bien étranges nos magistrats qui se réunissent pour voter confiance et amitié à Lescouvé... et cela pendant que la justice suit son cours. Quelle imprudence ! Si l'on apprenait par hasard que Lescouvé est dans son tort, ce serait toute la magistrature française compromise ! On a vu exactement les mêmes choses au moment de l'affaire Dreyfus !»

Marc et Yves Allégret arrivent dans une Chrysler neuve qu'ils vont rôder à la campagne. Ils nous emmènent... Partis sans but déterminé, nous nous arrêtons d'abord sur les rives de la Marne à Alfortville. On y a installé une plage... et il fait aujourd'hui grand soleil. Aussi, joie et liesse, on se baigne, on se change, on plone et on nage. Que de charmants garçons du peuple, en bande, heureux, jouent devant l'eau... Gide est ravi de tant de vie... C'est un plaisir mythologique. De jolies barques chargées de jolis gosses passent... Nous repartons et suivons encore la Marne jusqu'à Nogent. Nous descendons au bord de l'eau. Toujours du populaire. On danse dans les guinguettes, on rit, on boit. La chaleur vous dénude, et dans l'herbe quelques charmants enfants se dorment au soleil.

Laissant la Marne de côté, nous nous dirigeons vers Meaux. Campagne merveilleuse, plaine de Brie qui commence ; rien de plus français. A chaque instant, de ravissants garçons à pied ou à bicyclette — et en ce cas chargés de fleurs — nous croisent sur la route. Sans cesse Gide me pousse du coude, mais devant la campagne aussi il ne tarit pas d'admiration. Une fois de plus, j'admire comme il voit tout d'un seul coup d'œil..., et comme il juge en même temps avec le mot qui fait voir...

«Les grands pays muets s'étendant longuement...», cite-t-il.

Son regard, non content de suivre les formes et les jeux de lumière, s'arrête aussi aux plus petites plantes. Il botanise tout en roulant. Nous arrêtons

pour qu'on lui cueille des carex. Un peu plus loin, il voit dans l'herbe des sceaux de Salomon qui fleurissent. Deux gosses délicieux nous vendent à chacun des bottes de muguet. Suavité... «Je ne sais pas, me dit Gide, si tu as déjà fait de grandes randonnées en auto, avec arrêt le soir à l'aventure. Je viens de passer dix jours avec Élisabeth Herbart dans le Tyrol italien, que nous avons traversé en partant de Nice par le col de Tende. C'est extraordinaire. Et, là-bas, quelle race admirable ! Je n'ai jamais rien vu de plus sain et de plus ouvert. Quels beaux enfants ! Sur cinquante, il n'y en a qu'un qui ne soit pas bien. Je n'ai pas pu en connaître vraiment, mais ils doivent être gentils. Ils parlent tous allemand et se vexent si on leur parle italien... J'aurais aimé avoir une petite voiture, et nous serions partis tous les deux sur les routes... Il faudra de toutes façons que nous fassions bientôt un petit voyage ensemble...»

Parle assez bien de Montherlant — mais pour, en dehors de son sens inné de la langue, ne pas lui laisser grand'chose d'excellent. Trop contrefait, camouflage... «mais il est appelé, dit-il, à prendre une place importante»...

Le grand air, le soleil et la vue de tant de jeunes gens m'ont donné assez de joie. J'en profite pour dire que jadis, à quinze ou dix-huit ans, traverser en auto les villages, surtout le dimanche, était pour moi bien douloureux. La beauté des autres et leur vie m'accablaient. J'aurais voulu fermer les yeux. «En vieillissant, on se durcit, ajouté-je. — Ah ! tu le crois, répond Gide. Ce n'est pas vrai (ou plus vrai pour moi), parce qu'à chaque instant je me dis : tu n'en as plus pour longtemps ! Et je pense aux années que j'ai passées dans l'austérité, la méditation et la philosophie ! J'ai vraiment vécu ma vie à l'envers. Je n'ai pas eu de bonheur étant jeune. Sans doute il est vain d'avoir des regrets, et même, cette austérité m'a servi ! mais si les catholiques parlent toujours du remords après les fautes commises, moi, vraiment, c'est un sentiment tout aussi fort qui, certains jours, s'empare de moi à la pensée de ce que je n'ai pas fait. Et ce remords qui me prend porte même sur des points particuliers, très précis. Par exemple, quand j'écrivais *Paludes* à La Brévine, j'avais loué une maison où, surchauffé, je travaillais. J'y vivais seul, en étranger, ne voyant personne. Un jour, un petit Bohémien de quinze ou seize ans est venu frapper à ma porte et m'a demandé si je n'avais rien à vendre. Non, lui ai-je dit, je n'ai rien... Pourquoi ai-je refermé la porte ? Il m'avait regardé d'un air à la fois triste et ambigu... et puis il reprit la route... Et maintenant je revois ce regard... Il ne serait peut-être pas mauvais que cyniquement je fasse par écrit ce récit. Cela fera crier les gens... mais cela vaut d'être dit.»

18 mai.

... Comme j'avais des billets pour un concert spirituel à l'église Saint-Gervais et qu'Armand adore l'orgue, je l'y invitai avec Cohen... J'ai horreur du satanisme qui consiste à révéler le «caractère sacré» du prêtre en se le pimenter.

tant d'idées obscènes... Le satanisme — et à quel point il peut envahir un être, je le vois chez Armand, qui tourne uniquement autour des prêtres —, je l'exècre, car je m'en suis, il faut le dire, presque avec peine guéri. La religion espagnole, esthétique, de Jouhandeau m'avait intoxiqué. C'était surtout littéraire..., mais le masque avait fini par coller au visage, pour peu que j'eusse gardé la foi... Heureusement, Gide survint. Depuis nombre d'années, je n'avais pas assisté à une «bénédiction» ; je ne trouvais cela ni beau, comme un croyant ou un «artiste», ni ridicule : je demeurai indifférent. Le culte catholique a cessé de parler à mon cœur — à moins qu'il ne m'irrite (aux grandes vacances, je suis souvent obligé de suivre la famille à la messe) —, mais une religion dans laquelle j'ai été élevé, et qui a joué un tel rôle au moment où j'ai eu à choisir ma route, ne peut être morte pour moi. Mon fort souci, à chaque instant, de trouver le point faible du catholicisme et d'avoir le bonheur en me passant de lui (ou contre lui), montre assez son influence. Dis-moi qui tu attaques, je te dirai d'où tu sors : Descartes et les Scolastiques, Leibnitz et Descartes, Kant et Hume, etc... C'est surtout la morale de l'Église qui me heurte, mais comme tout Français je ne peux pas me passer de morale. Je ne saurais confier à personne le soin de décider pour moi du vrai en cette matière. Je me sens ainsi dans la tradition ; de même, mon horreur du mariage et mon goût de critiquer les prêtres, je les retrouve dans notre littérature la plus lointaine.

Causant avec B., dernièrement, nous ne tarissions pas d'éloges sur les Français. «J'ai connu, me disait-il, une foule d'étrangers de tous pays ; même à Paris, je vivais loin de mes compatriotes. Maintenant, assez de Polonais et de Roumains ; je sens que rien ne vaut un Français. Certes, chez nous, beaucoup n'ont presque aucun tempérament ; nous avons des médiocres comme ailleurs ; mais quand le Français est accompli, l'heureux mélange de sérieux et de gaîté ! Quel équilibre ! Quel sourire !» Je crois que le bruit court à l'étranger qu'au lit rien ne vaut le Français, pour sa sensualité imprégnée d'esprit...

26 mai.

Vacances de Pentecôte excellentes... Depuis qu'elles sont passées (huit jours), j'en ai fait le récit à Cohen et à Gide ; c'est une répétition pour ces notes. Il n'aurait pas été bon, je crois, de prendre la plume aussitôt. Cependant, depuis une semaine, je suis presque tourmenté par l'obligation d'écrire... Les aventures marquantes et les bonheurs que j'éprouve, un impérieux besoin m'oblige à les noter ; sans doute je pense à l'avenir, car ma mémoire est frêle, mais aussi écrire me fait revivre à tel point mes souvenirs que rien n'est complet dans ma vie si je ne l'ai raconté.

Mes rêves de camping, formés depuis longtemps, ne m'ont jamais quitté

(au Maroc, j'ai pu les satisfaire)... J'avais rêvé aussi des Auberges de la Jeunesse, endroits exquis foisonnant à l'étranger et si rares chez nous. Je vais vieillir, me disais-je, sans avoir connu la vraie communauté de jeunes. Il faut se contenter des rêves !

Tout à coup j'apprends par Michel que, pour les deux jours de Pentecôte, l'œuvre du Foyer de la Paix invite la jeunesse à se retrouver dans un camp près d'Étampes. Prix très modique, au moins ça ne sera pas snob, disons-nous. Et puis nous partirons tous les deux, ça nous donnera une contenance si par malheur la société est antipathique... Dernière tentative, me disais-je... Je ne demande qu'à faire une «ponction dans le réel». Si je sens seulement durant cinq minutes la fraternité des camps que je rêve, je serai satisfait. Me préparant donc avec une ferveur qui cherchait à s'armer contre les déceptions, la veille de mon départ, à Paris, impatient comme un gosse, je ne pus pas dormir longtemps...

A la gare, nous joignons quelques jeunes gens et enfants, car nous devons voyager avec un billet collectif. Dans le train, quelques «Volontaires de la Paix», habillés d'une sorte de costume scout, nous décrivent, en nous montrant des photos, les délices de Bierville, propriété de Marc Sangnier qu'ils appellent Marc. «On ne peut pas n'y aller qu'une fois. On est forcé d'y retourner...» Là, on se baigne, on joue, on pratique les sports. C'est la pleine campagne.

Boissy-la-Rivière. Paysage du Gâtinais. Petite gare, d'où nous gagnons le château, devant lequel Marc Sangnier, en chemise rouge et panama, assez gentilhomme campagnard socialisant, nous attend au milieu d'une escorte. Dans le hall, on nous inscrit et on forme les équipes. Nous serons sept dans la nôtre... Nous sortons du parc et montons dans la campagne, parmi des bois, vers une prairie où des tentes sont déjà disposées. Chacun prend de la paille par avance entassée et la jette sous la tente, ainsi que sac et couverture. Je m'arrange pour poser mes affaires à côté d'un jeune garçon que j'ai remarqué dès l'arrivée.

Bientôt c'est le dîner, un repas froid nous est distribué... Puis la nuit vient, Marc Sangnier nous fait une allocution : Vous êtes en vacances, c'est bien ; ce beau pays vous est ouvert, etc. (quelques mots très charmants sur notre jeunesse), mais il faut aussi penser au sérieux, à la paix si menacée aujourd'hui, etc... Sangnier, que tous appellent Marc et tutoient, ressemble physiquement à Rouart, vieillard non sans apparence de grandeur, l'œil brillant, le teint chaud, et à Max Jacob, par je ne sais quoi de familier et de camarade... Chacun fut assez vite se coucher. Les uns mettent leur pyjama, d'autres restent vêtus, mais tous s'emmitoufflent au mieux de couvertures et de chandails, car les nuits en mai sont encore froides. On éteint la lampe. Certains — très

régiment — font quelque temps des plaisanteries. Mon voisin, assez titi, et son voisin échangent des bourrades, en toute innocence.

Le lendemain, bien que le réveil soit décidé pour 7 h 30, Marc, dès 5 h, réveille tout le monde en disant qu'il ne faut pas faire de bruit. J'ai médiocrement dormi, tête trop basse, mais pas eu froid, une première nuit de camping est souvent difficile (mais appétit excellent dès le premier soir ; le grand air me permet de manger de tout). On va faire sa toilette à un tonneau-citerne installé au milieu du pré. Certains ont des cuvettes en toile...

Michel est désigné pour faire le feu. On choisit des pierres et on court ramasser du bois... Puis, pendant que certains vont à la messe (Pentecôte), Michel et moi faisons cuire le chocolat de la troupe. Impression excellente : se réveiller et être aussitôt en plein air, avoir tout de suite à faire de l'exercice... Deux jours que je sens merveilleux s'ouvrent...

Avant midi, avec la troupe, visite du domaine. Parc du château, puis, un peu sur la hauteur, l'Auberge de la Jeunesse. Rien de plus rustique. Salle à manger basse, où plusieurs bandes, garçons et filles, déjeunent ; cour, où sous les arbres on boit de la limonade. Franche cordialité ; dans la salle à manger, un garçon de quinze ans, peu vêtu, excessivement éveillé, me regarde longuement dans les yeux...

Les dortoirs se trouvent au sommet du jardin : il faut monter sur la colline. Bâtiments neufs à l'air vaguement féodal, salles de douches, grandes fenêtres ouvrant sur la campagne. Petits lits de fer, sans draps, les uns près des autres ; pas d'autre meuble. Les murs ne sont même pas blanchis à la chaux ; on voit la pierre et les moellons. Rien de plus exaltant que cette simplicité et, d'ailleurs, que toute la jeunesse qui pour ces deux jours emplit l'auberge. Bien vite, le rêve se forme en moi de venir vivre ici, d'autant plus que la pension y est fort bon marché.

Après le déjeuner au camp, réunion dans l'herbe, où Marc fait de la propagande pour son mouvement. Les jeunes campeurs sont invités à prendre la parole. Assez peu d'orateurs ! Je suis prié de dire ce qui m'a attiré à Bierville. Je réponds (pas trop bêtement, m'a dit Michel) que je suis d'avance tout gagné aux idées pacifistes, mais que pour adhérer à un quelconque mouvement je me sens encore trop indécis, etc... A vrai dire, si mon manque de «foi» ne m'avait empêché de m'enrôler, la faiblesse de programme et le manque de sens pratique des «Volontaires» auraient suffi. Une fois de plus, j'ai pu juger la sorte d'aveuglement (sublime, certes) des gens qui ont la foi. Tout se subordonne à elle, et souvent, de leurs yeux, la réalité disparaît. Tous les garçons qui étaient là, tous plus ou moins prêts à souscrire, sans être peut-être des plus remarquables, avaient une belle flamme de bonne volonté.

Visite plus étendue du domaine, toujours en bande ; conversations intéres-

santes avec plusieurs campeurs — ni ouvriers, ni bourgeois, genre artisan, eux aussi aux belles âmes. Horizons émouvants. Sens de la justice, et passablement de lumières sur la situation présente. Un grand culte pour Sangnier, tant la jeunesse, et surtout la meilleure, a besoin d'admirer. Partout, dans la campagne, dans les bois, dans les champs, rencontres de scouts, d'éclaireurs — partout on campe, on joue... Jolies routes dans le domaine, qui ont été tracées par les Volontaires (les relèves) pour que l'auto de Marc puisse aller partout... Un peu partout, statues et croix commémoratives ; c'est un peu agaçant, mais cela fait partie de la Foi !...

Sur la fin de l'après-midi, nous sommes employés à ramasser à plusieurs des arbres morts dans le bois, pour préparer un feu de camp. On dresse le bûcher au milieu d'un grand pré.

Après le dîner, en attendant la nuit, on s'exerce à répéter le refrain de quelques chœurs pacifistes pour la fête..., puis chacun s'enveloppe dans sa couverture et va à la prairie. Tous les campeurs et scouts qui sont sur le domaine sont réunis ; cela fait un cercle de quatre à cinq cents personnes. Marc Sangnier, d'abord arpentant le pré, au milieu de nous, prononce un verbeux discours pacifiste et sentimental. Il compare les étincelles du bûcher aux étoiles du firmament (mais, ce soir-là, il n'y en avait pas au ciel...). Puis, quand le feu est allumé, on commence par y jeter un drapeau blanc sur lequel est dessinée une figure grimaçante intitulée *Guerre...*, et tout le monde applaudit. Après cela, chœurs, saynètes, chansons exécutées par chaque troupe. Le chant en plein air, pour les poumons, la santé, la joie, quelle admirable chose ! Je m'en trouvai aussitôt transformé. Pour finir, chacun, se prenant la main, dans une ronde immense, chanta l'air des adieux («Faut-il nous quitter sans espoir ?» etc.).

A 11 heures, coucher ; aussitôt, accablé d'excellente fatigue, je m'endors délicieusement.

Au dîner, Marc, qui s'invita successivement à toutes les popotes, vint partager notre gamelle. Je me plaçai bien devant lui, pour pouvoir l'observer et recueillir ses oracles. Il fut très lamentable. Peu de conversation, pas de curiosité réelle pour les campeurs, un côté blagueur et bouffon ; de plus, une excitation qu'il ne cachait guère... Il ne vint pas seul, mais accompagné de ses secrétaires, deux jeunes garçons qui paratageaient sa tente. Le favori, type de quatorze à quinze ans, assez laid et de la conversation la plus répugnante, était éperdu d'admiration et de sollicitude. A chaque instant, caresses et baisers publics, et, de la part de ce gosse, la plus basse flatterie et les regards les plus hypocrites...

Le premier soir, à voir la tente étroite et basse de Marc, je le comparais véridiquement à ces chefs antiques qui dorment seuls, à la royale, au milieu du

camp. Mais non, il lui fallut jusqu'au bout profiter du « camp de la Jeunesse ». Il est d'ailleurs un véritable animateur. Le jeune favori est un typographe de journal pacifiste. Le premier soir, j'entendis demander près de moi, et d'un air très naturel : « Avec qui Marc couche-t-il ? »... Mais je ne compris pas tout de suite ; j'en ai conclu, depuis, qu'à l'exemple de Max Jacob Sangnier avait l'habitude de papillonner, portant aux nues pendant quelques semaines ou quelques mois sa dernière trouvaille. Parmi les campeurs, certains qu'il connaissait déjà un peu avaient aussi ses faveurs, soir et matin on entendait de retentissants baisers (assez émouvants, au fond, car il embrassait des jeunes gens qui avaient l'air assez dur, et qui cependant l'embrassaient aussi). Dans le courant de la journée, il s'approchait assez volontiers de garçons débraillés ou en culottes courtes, et il avait plaisir à porter la main un peu partout, sur les piqûres de moustiques ou les égratignures. Mais pour Michel et moi, il n'y eut de la part de Sangnier aucun accrochage. Il dut sentir que nous n'étions pas des recrues possibles, et se méfia de nous. Les intellectuels, d'ailleurs, ne doivent pas lui plaire ; il lui faut de bons garçons tout prêts à souscrire sans discuter...

Au réveil, le lendemain (quelle douce chaleur, l'agréable repos !), je me trouvais les yeux dans les yeux avec mon voisin. Il s'étonnait peut-être que notre nuit ait passé si calmement... Je sortis de la tente. Le soleil venait tout juste de se lever. Avec Michel et un jeune Anglais qu'il avait pris en sympathie, après notre toilette, nous courûmes faire de la gymnastique dans les champs. (J'oubliais de dire que la veille, au feu de camp, nous eûmes plusieurs groupes israélites, des Jeunesses Socialistes, et aussi des émigrés allemands...)

La matinée fut employée par certains (dont j'étais) à vendre, dans la propriété, aux campeurs et aux visiteurs — car il y a aussi un hôtel assez convenable pour les bourgeois — le journal de Marc, *L'Éveil des Peuples*. Je le fis avec bonne humeur, mais (c'était un concours) je ne gagnai pas le prix...

Conversations avant le déjeuner avec un jeune campeur — pas beau, mais d'un rayonnement admirable. Garçon grand, blond, efflanqué, de vingt ans. A treize ans, il est devenu de lui-même catholique après avoir lu l'Évangile. Modestes origines, violoncelliste. Il parle de son métier avec amour, et de la musique en connaisseur. Tous les étés, il les passe à garder des enfants dans une colonie. Il parle des enfants avec expérience. Ouvert aux questions actuelles et suffisamment indigné de la mauvaise foi et des compromissions des gens bien-pensants. Véritablement une âme pure reflétant la sérénité...

Après le déjeuner, il fallut, avec du grès, nettoyer les chaudrons. Je m'en chargeai avec Michel. Les autres, petits employés de commerce, avaient peur de se salir les mains. Je me mets à leur place et les comprends. Mais, en nous

regardant tous deux (enchantés que nous fissions seuls cette corvée), ils devaient bien prendre en pitié la joie que nous semblions en tirer !

Ce camp de Pentecôte était un camp de vacances ; évidemment, chacun voulait se reposer... Mais les « Volontaires », ceux de la maison, à mon avis, ne donnaient pas l'exemple du courage. Je dirai même qu'une certaine fatigue pour la marche et l'effort, et un entrain qui s'arrêtait aux paroles ne me donnèrent pas une bonne impression de leur virilité ; il est vrai que c'étaient des pacifistes...

L'après-midi, jusqu'à l'heure du train, se finit en causant, étendus au soleil ou à l'ombre, avec le jeune violoncelliste et deux garçons assez peuple qui étaient venus à bicyclette. Excellente impression de vie intérieure — et point acquise dans les livres —, et bien touché de la sorte de confiance que, sans me connaître, ils me témoignaient. Quitté le camp absolument ravi, sans un atome de cette mélancolie qui, pour beaucoup, surtout les jeunes, accompagne presque nécessairement un bonheur qui finit.

« L'amour d'un seul est une barbarie, car il s'exerce au détriment de l'amour de tous les autres. De même l'amour de Dieu. »

Nietzsche.

Malgré moi, et assez souvent, la question de l'Amour me tourmente. Pourquoi n'aimé-je jamais, me demandé-je ? Il est vrai que j'aime tout le monde...

Cet amour collectif est étrange (mais le mot de Dostoïevsky me hante : « Amour de l'humanité : bon prétexte pour n'aimer personne »...). J'ai déjà dit que le chiffre tout abstrait des garçons d'un collège, d'un régiment, etc., me *trouble*. Je suis donc, si l'on veut, dans un état de passion continuel, à chaque instant prêt à vibrer à toutes les formes d'humanité possibles, et aussi, lorsque je désire un être, en m'attendrissant sur lui (ce qui n'est pas vraiment de l'amour), j'ai l'impression d'en faire soudain comme une représentation de l'humanité que j'aime.

Que faut-il pour qu'il y ait amour ? Construction de l'esprit, cristallisation, etc... Il faut donc une certaine vie de société, ce à quoi je me refuse. Je ne vais pas dans le monde. Presque toutes mes connaissances, de passage, se font dans la rue. Il faudrait revoir les personnes, mais j'ai souvent le défaut d'être presque las des gens, comblé ou non, dès la deuxième fois. L'attrait réel de la nouveauté pour moi ressemble à l'amour. (Cela rejoint Pascal : « Nous n'aimons que des qualités ; jamais les mêmes. ») C'est peut-être le jugement, la critique, qui me retient d'aimer. Mais de la tendresse, que je suis prêt à en verser ! Comme de plus en plus, si un être passe sur ma route, je m'applique à détailler ses beautés, et quel mélange je fais de jugement et de sensation. Alors l'eau me vient à la bouche...

B., qui dernièrement me parlait d'amour, me disait que pour aimer il fal-

lait d'abord le chercher, et que surtout, dans le début, il fallait un peu se suggestionner. On est complice de sa fièvre. Alors, avec moi, rien à faire. Pourtant, des hommes qui n'ont pas voulu être dupes ont éprouvé de grandes passions.

Que demandent les gens à l'amour ? L'exaltation ? Je l'ai sans cesse à froid, seul ou à propos de n'importe quoi. Un remède contre la solitude ? Je ne me trouve pas trop mal avec moi-même. Je me suppose assez bien... ou je trouve le monde si grand, qu'il n'y a qu'à se baisser. Si je ne trouve rien dans le monde, j'y vois le signe que je suis dans un mauvais moment (les ennuis, comme les bonheurs, arrivent en série).

Le besoin de posséder, je l'ignore, je suis maître de tout dans la mesure où je ne m'attarde pas.

... Avoir besoin de telle personne, fi donc ! Et croire qu'on a des droits sur elle..., quoi de plus bourgeois ? Mais, me disait B., «votre désir de ne pas vous attacher lui aussi est bourgeois. Vous désirez avoir tout, ne pas souffrir, et pour cela ne vous attachez pas. *Mais cela aussi est une habitude...*»

Je rêve, certes, comme beaucoup, d'un être merveilleux, exquis, etc... Assez souvent, l'inconnu que j'aperçois dans une rue et qui disparaît vite en pourrait jouer le rôle. Mais, assez souvent aussi, tel être avec lequel j'entre en conversation, tel autre que je suis en train de découvrir me paraît, pour un instant du moins, un être merveilleux... Mon rêve, je le trouve sans le garder longtemps (ce serait là le vrai amour)... Mais je le rencontre, le salue du regard ou entre en relation quelque temps avec lui...

J'ai compris ce que c'est que de quitter Paris pendant quelques jours et d'aller se reposer. Au retour de Bierville, je pris une leçon de gymnastique bien meilleure que de coutume, simplement grâce au bon air... Depuis ces deux jours à Bierville, je ne suis plus tout à fait le même : soleil, exercice, plein air absolu, camaraderie, n'avoir pas de maison, retour à la vie primitive... Excellence du chant... J'ai l'impression d'avoir beaucoup appris, compris, observé durant ces deux jours... Mais c'est qu'aussi bien j'arrivai là-bas après avoir sans doute progressé. Mon appréhension de la vie, mes perceptions, mon expérience en un mot, peu à peu s'étendent...

Reçu le manuscrit de Gabilanez, *La Joie commune*. Je n'en veux retenir ici que les souvenirs du collègue qu'il m'a restitués. Que de bonnes parties, d'aventures étranges et de drôles de types nous avons connus là-bas..., et tout cela, dans ma mémoire, était presque oublié. Depuis sept ans, j'ai trop vécu, j'ai eu trop d'aventures ! Et puis, au collègue même, surtout occupé de mon amour, je n'avais pas beaucoup de loisir pour fixer les anecdotes.

Comme je portais ce manuscrit à Paulhan avec Gide, Benda, qui se trouvait à la NRF, nous dit : «Il est une parole de Péguy que l'on cite beaucoup et

qu'il faudrait démentir : "Toutes les mystiques sont belles et toutes les politiques sont laides." » Je veux bien accorder que toutes les politiques, de droite ou de gauche, sont laides. Les gauches posent en principe de beaux préceptes, mais ne les respectent pas... Mais je ne vous accorde pas que toutes les mystiques sont belles. La droite se fonde sur l'ordre et l'autorité qui n'ont rien à voir avec la justice et la vérité, que d'ailleurs elle méprise ouvertement.

Parlé à Gide de Bierville. Il se propose d'y aller avec moi. Il se mettra, croit-il, dès le début en rapport avec Sangnier. Je sens qu'il craint d'être un peu malheureux dans ce pays de la jeunesse. Je l'assure du contraire ; parti avec la même crainte, je n'ai trouvé là-bas que sympathie. C'est que, dit-il, j'ai un tel besoin de tomber...

... Un peu mécontent de certaines proclamations des écrivains soviétiques qui, obéissant à des mots d'ordre, ne se consacrent plus qu'à des œuvres de propagande... «Le communisme n'aura fait ses preuves, dit-il, que lorsqu'il pourra parler d'autre chose. D'ailleurs, c'est une vérité élémentaire, mais combien importante, que l'on ne parle bien de rien que si on l'a quitté, comme on ne se connaît bien soi-même qu'en se quittant.»

.....

Du 24 au 29 mai, passage du duc de T. à Paris, ce qui me redore un peu. Voyons jouer *La Machine infernale* de Cocteau et *Le Canard sauvage*.

Dînons un soir avec Max Jacob, assez brillant, accompagné de deux jeunes artistes, Charles et Johnny, que nous allons voir, après dîner, dans leur numéro musical à l'Européen. Nouveau dimanche après-midi avec Gide à la campagne (Noisy-le-Grand). Moins réussi que le dimanche précédent, bien qu'encore sur la Marne... Il me fit déjeuner avec un jeune type de vingt ans, Henri Thomas, élève d'Alain, préparant Normale, esprit incroyablement compliqué, désirant le naturel et n'y arrivant pas (tombant dans le cynisme). C'est l'âge (son style est effroyable)... Cette étrange complication intellectuelle, que j'ai connue jadis — mais beaucoup plus tôt — et que j'attribuais à l'influence de Jouhandeau et à l'éducation religieuse, je la crois inhérente à certains jeunes.

Cela empoisonne rétrospectivement certaines heures de ma jeunesse — non pas dans le souvenir, mais à travers certaines lettres que j'écrivais alors et que je ne saurais relire jusqu'au bout...

Naturel, sincérité, la difficile étude ! Pour ce garçon, d'ailleurs, en bon élève d'Alain, le mot sincérité ne veut peut-être pas dire grand'chose — la personnalité humaine n'étant guère que volonté.

Le seul fait d'être appuyé contre l'épaule de Gide, en auto, me donnait je ne sais quel plaisir tendre, et réciproque sans doute. Plaisir fait de confiance

et d'affection, où n'entre rien de sexuel. C'est un des plus grands bonheurs auxquels, sans passion, je saurais prétendre.

A Michel, aussi, garçon de dix-huit ans, la compagnie de Gide donne un doux sentiment. Il arrive qu'avec lui, parfois, on ne désire plus rien.

.....

Dans un devoir sur une matinée au cirque, un de mes élèves écrit :

«Je suis content, car mes camarades et même mes voisins de manège se sont amusés autant que moi. Je me rappelle un papa (sans doute), car il s'amusait tout doucement, comme font les papas, me tamponnant souvent et riant de bon cœur ainsi que moi.»

Le 1^{er} juin : fait une demande de poste à la Mission scolaire égyptienne.

CARNET XI

(15 juin — 28 août 1934)

Commencé à Bierville le 15 juin 1934
L'Épi d'or (Auberge de la Jeunesse)

Venu m'installer ici, quittant Paris mon sac sur le dos. Ardent besoin de vivre à la campagne le plus beau mois de l'année. Tout est neuf, radieux. De jour en jour je goûte mieux la nature. Promenades solitaires. La vue des plaines, des champs me grise. On fait les foins. Rencontres d'écureuils, lièvres, perdrix..., champ de luzerne et de sainfoin bourdonnant d'abeilles. Couleur bleue et or ou bleu argent des céréales pas encore mûres. Depuis le Maroc, je n'avais pas connu pareille solitude ardente. Mais je jouis plus de moi-même et du monde qu'à Fès. Le bonheur s'éprouve mieux par contraste : le seul silence et l'air plus pur qu'à Paris me comblent de joie...

Et puis, je me sens venir un corps. C'est la grande découverte. Voici deux ans que je me décidai à me mettre à la gymnastique, mais je le fis d'abord sans règle et surtout en peinant — par besoin, certes, mais aussi par acquit de conscience. Maintenant, c'est un plaisir. Le nouveau et jeune professeur qui me donne des leçons depuis avril m'a ouvert à la vie physique. Comme la mémoire et le jugement sont en nous-même un infini — cela m'a frappé de tout temps —, je comprends maintenant que mon corps est sans limites, perfectible. Faire le plus simple mouvement des bras ou des jambes est une pure acquisition qui s'ajoute directement à moi-même, plus vite que toute méditation ou lecture, je ne me lasse pas de mon corps. Je le découvre peu à peu. C'est un instrument dont je joue sans cesse, un compagnon presque inconnu qui se révèle — car avant je le méprisais. Pendant longtemps, je me suis cru laid (de même, je me suis cru peu intelligent). Ah ! la joie, comme dans l'Évangile, de quitter la dernière place où l'on s'était mis tout d'abord... J'avais stupidement la honte de mon corps. Mais maintenant je nais. Quelques semaines d'exercice m'ont déjà donné une forme passable... Un jour, j'arriverai à me jeter sans souci dans rivières et piscines..., mais j'ai gardé jusqu'à présent de mon enfance repliée la peur de l'eau froide.

Apporté avec moi la *Correspondance* de Gœthe et de Schiller, *Don Quichotte* (en souvenir de l'Espagne) et Tacite... pour m'initier à la politique.

J'ai deux cartons remplis de notes de lecture : lettres, philosophie, histoire... Tout ce qui m'a frappé au passage cette année, je l'ai copié (très Bouvard et Pécuchet), mais c'est pour moi une source de culture et d'exercice — j'apprends en rabâchant — et de joie, car il y a une infinité de pages ou de « pensées » de Nietzsche ou autres moralistes qui me sont une source de bonheur...

Le manuscrit de F. a été refusé, j'en fus peiné pour lui et aussitôt lui écrivis. Gide me montra le double de la lettre de Paulhan ; je dus convenir que ses critiques (reproches d'enfantillages) étaient les mêmes que les miennes, bien que plus nettes. « Ton ami paraît pour le moment te devancer, me dit Gide, tu l'auras vite rattrapé. J'en suis de plus en plus sûr. » Il est vrai que le jour où je porterai quelque chose à un éditeur, je ne conçois pas qu'il puisse me rabrouer... Car je devrai d'abord être content de moi — et j'en suis loin.

Je ne saurais tarir de reconnaissance quand je vois ma santé. Utilité de la vertu : mes parents étaient sains. « Ton père est plus équilibré que moi », disait Gide à Michel l'autre jour... Dans mon passé, il n'y a pas de saouleries, de veilles, de surmenage. La seule chose qui me fatigue : ce sont les émotions.

... Ce bon état qui est mien et que je défends à tout prix — allant jusqu'à analyser les causes de ma tristesse quand je me sens devenir mélancolique —, je crois qu'il exclut l'amour-passion. L'amour est une rupture d'équilibre, un délire, une vraie maladie. Certains en ont besoin et y puisent leur vitalité, mais d'autres emploient peut-être la même ardeur à être sains et libres. Bien que j'aie peu parlé à Gide de cette question, je doute qu'il ait violemment aimé. Il répondrait que son éducation puritaine lui a valu de séparer l'amour et le plaisir...

Rien n'est au monde plus beau que les débuts..., et si je regrette une chose de l'amour qui jamais ne frappe à ma porte, c'est le premier contact, l'heure indécise... Ah ! se sentir délicieusement envahi par l'espoir..., et que pour un instant l'idéal se restreigne à un seul être...

Quand j'annonçai en classe à mes élèves que j'allais les quitter, ce fut de la stupeur... Celui qui m'aimait me regarda fixement pendant plusieurs minutes, puis passa le reste de la classe à écrire nerveusement sans plus oser lever la tête... Certains s'offrirent à m'envoyer par la poste des devoirs... Et l'un, surtout, qui protestait toujours contre mes corrections, les accepta ce jour-là avec une sorte de tendresse. Certainement je leur ai donné le goût du français. A la moindre trace d'effort, je les félicitais avec excès et régulièrement, la fois suivante, par point d'honneur, ils se rendaient vraiment dignes de mes compliments. Plusieurs, de bonne foi, me croyaient universel et me posaient les questions les plus saugrenues : « Monsieur, est-ce que vous savez le chinois ? Combien avez-vous de costumes ? Connaissez-vous l'Océanie ? » etc...

... Le dernier jour, je leur lus quelques contes (du Mérimée, comme à mes

mousses à Toulon) et leur distribuai des caramels. Pour rien au monde, je n'aurais voulu d'attendrissement. Au gosse qui s'était montré si touché (et qui n'aurait jamais voulu l'avouer...), j'apportai un petit souvenir... Les enfants ont besoin d'être aimés, et ceux-ci, que je n'ai jamais grondés ni punis, sentaient mon affection... Quand je les eus quittés enfin — après les adieux dans la cour —, je les retrouvai tous en rang au bord du trottoir et criant : «Au revoir, M'sieur !» sur le passage de l'autobus dans lequel j'étais monté...

Jusques à quand continuerai-je à avancer de bonheur en bonheur ?... Ce matin, à quatre heures — nous dormons les fenêtres du dortoir ouvertes sur tous les bruits de la campagne —, je fus réveillé par les chants les plus éperdus des oiseaux soutenus par un fond d'insectes...

Donc, je n'ai plus peur de ne rien faire. A mon action peu à peu grandissante et à la sympathie que j'éveille chez autrui rien qu'en étant naturel, je me sens en bonne voie... Je rencontre depuis quelque temps passablement de jeunes, tous de la meilleure trempe et l'âme éprise d'idéal... Puisque, en donnant un peu de moi, en paroles, je peux déjà tant faire..., il faudra donc écrire pour tout donner...

... Toute l'auberge est accueil..., et Dieu sait si mon cœur, indifféremment, est prêt à accueillir tous les passants de la route...

20 juin.

Chacun se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement, dit à peu près La Rochefoucauld... Cette parole m'a toujours étonné, car je me plains souvent à moi-même de mon manque d'esprit ; un tel a lu ce livre et y a vu ce que je n'ai pas vu, etc... C'est uniquement en me comparant aux autres que je peux me mesurer...

27 juin.

Rencontre de jeunes écureuils, naïfs et curieux. Je marche doucement. A moins d'un mètre, nous nous considérons, moi debout, eux assis sur un jeune pin... Tout ce qui est sauvage, fuyant, insaisissable, est ainsi sous mes yeux, à portée de ma main... Souvent, dans le métro ou quelque lieu public, je me suis trouvé voisin, bouleversé, immobile, d'un être merveilleux. Un autre monde, en vérité, fait de splendeur, s'ouvrait devant mes yeux. Ma langue en séchait dans ma bouche. Cet autre monde à deux pas de moi s'étendait, et je ne pouvais pas faire un geste ou dire un mot, empêché à la fois par la «société» et par mon émotion. Eussé-je lié connaissance (parfois c'est arrivé), j'aurais appris peut-être qu'on menait une vie mélancolique, solitaire, pleine de déceptions. La souffrance est incommunicable, surtout la souffrance physique. Au chevet d'un malade, devant un être torturé, il m'est arrivé de souffrir de ne pas souffrir. Malgré ma sympathie, devant la souffrance du corps, je me trouve étranger, et cela me fait sentir la solitude humaine...

Le désir aussi nous isole. C'est lui qui fait paraître inaccessibles les êtres de rencontre. Mais que par un certain calme des sens, ou, mieux, par une pureté assez bien établie, je n'aie presque pas de désir, alors ma sympathie rayonne et je regarde franchement, désintéressé et cependant tout fraternel. Ici, je rejoins «l'homme des foules» de Baudelaire, et les pages de Quincey qu'il cite...

Dernièrement, près d'un buisson, j'eus toute une conversation avec un oiseau. Il sifflait et chantait, et j'essayai de lui répondre sur le même ton. Il fut pris par mon babillage et, joyeux, se lança dans des variations inouïes... Puis, plein de sollicitude, il attendit ma réplique. Cela dura longtemps. Une musique inépuisable jaillissait du buisson et se répandait dans l'air. Éperdu, gai, ironique, plaintif, l'oiseau avec moi semblait lutter. Enfin, je fis un mouvement et, devant moi, dans la verdure, j'aperçus un rossignol qui s'éloignait, en sautillant, sous le fourré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui (mais pas non plus de tout temps) que j'ai remarqué que la moindre touffe d'herbe fourmille et bourdonne de quantités d'insectes, qui ont d'ailleurs vite fait de vous envahir si vous vous étendez près d'eux. Peu de choses me donnent plus le sentiment de la nature que ces infinités d'êtres aux formes surprenantes dont je ne sais pas le nom. Un respect religieux me garde de leur faire le moindre mal.

Les papillons aiment comme moi les espaces découverts. Le bord des routes avec des fleurs même poussiéreuses, une carrière, un champ, leur sont un infini. Que l'air devient joyeux quand ils s'amuse à voler !... Les plus communs (jaunes ou blancs) se multiplient quand le ciel est orageux, et trouvent un grand plaisir à se rassembler en bandes sur certaines terres molles qu'ils dégustent. Rien de plus beau, quand on les a bien laissés pomper, que de les faire tous envoler.

«Ce qu'on a désiré dans la jeunesse, on l'a en abondance dans l'âge mûr.»

C'est véritablement le bonheur que je veux, mais comme je le base sur la soumission au réel, ce désir tout possible devrait avoir un nom un peu moins vague. Je veux donc être heureux, c'est-à-dire vivre — et l'écrire. Quand mon esprit est bien disposé, j'ai à peu près autant de plaisir à vivre une aventure qu'à la raconter ensuite dans mon journal. Je ne la vis vraiment, d'ailleurs, qu'après l'avoir notée. Car, en la transcrivant, il m'arrive d'apercevoir alors de petits faits (ou même des grands) que sur l'heure je n'avais pas remarqués. Depuis un mois ou deux, le besoin d'écrire me devient si naturel que, tout le temps que je n'ai pas noté une aventure ou un état sortant un peu de l'ordinaire, j'en suis comme oppressé. Parfois, en assistant à un spectacle, ou en vivant une aventure, il m'arrive (mais rarement) de songer à la façon dont j'en ferai le récit... Je voudrais bien aboutir quelque jour à faire une théorie du bonheur, car je deviens expert en la matière. Une somme assez considérable

de joies variées est mon butin. Mais qu'est un bien dont on est seul à jouir ? Bien que me laissant aller à mon destin dans lequel j'ai confiance, et comptant sur mon caractère assez bien fait pour tirer de la joie même du «malheur», j'ai fait une démarche pour obtenir une situation, et je crois que l'incertitude sur le résultat contribue à me donner parfois au cœur un peu de l'oppression dont j'ai parlé. Voilà ce que c'est que de vouloir influencer le sort. Max Jacob, quand j'avais dix-huit ans, m'écrivait gentiment : «Qu'importe la façon dont tu entres dans la vie — puisque tu sais que tu auras une vie !»

... Grand danger du bonheur, et dans des pays qui rendent heureux (au Maroc, je n'ai quasi rien fait... sinon vivre)..., mais mon instinct me dit que je peux supporter le bonheur...

... Quelques jours après le 6 février, un jeune ouvrier de Coblents me demanda sur les quais le chemin de la gare de l'Est. Il me montra des papiers signés par la Préfecture de Police. Je compris qu'il était expulsé..., je l'emmenai boire, manger. Mais lui, malgré tout pas très rassuré, ne pensait qu'à son train... Je le mis dans un métro, avec trois heures d'avance, en songeant : Pourvu qu'il n'ait pas à devenir un ennemi !

Les Allemands de l'Auberge, que souvent la nostalgie saisit, ont de l'amitié pour moi. Je ne les vois guère qu'aux repas et dans quelques promenades à la fraîche (je tiens à ma solitude), mais alors, les écoutant et les observant, je crois faire une petite incursion dans leur pays inconnu...

Beaucoup de plaisir, ici, à être appelé «Robert» par les cinq émigrés de l'Auberge... Presque toujours, je ne sais pourquoi, sans que j'inspire de la crainte, on a pour moi quelque respect. Aussi, malgré de l'amitié ou de la sympathie, m'appelle-t-on peu par mon prénom...

J'avais envoyé à Gide une carte (le *Jeune Savoyard* de Boilly), lui disant, en parlant de l'Auberge : j'espère vous y conduire un jour... Le 23 au matin, qui était un samedi, Michel m'écrivit : «Gide... ira peut-être te voir. Je lui ai vanté le plus possible le site et lui ai donné ton adresse. Il se pourrait fort bien qu'il se décide...»

Jusqu'alors, je croyais Gide à Vittel (il devait y aller)... Enfin, ce samedi, m'efforçant d'être calme et ne voulant pas me réjouir d'avance d'une chose incertaine, je revins malgré tout assez tôt de la promenade. Un peu avant six heures, j'arrivai à l'Auberge. Mouvement de recul ! Il y a du monde, de la jeunesse ! Moi dont le seul rêve est la société des jeunes, j'ai toujours peur de me présenter parmi eux. Toute une troupe de jeunes communistes («Étoile Rouge»), garçons et filles, sont venus s'approvisionner pour le camping... Les laissant dans la salle commune, je m'assois dans la cour, juste pour voir s'arrêter sur la route la Chrysler d'Allégret. Je bondis. Yves Allégret et sa fem-

me. Gide entre eux deux. Il est surpris de me voir arriver si vite. On admire ma mine... L'Auberge est toute bourdonnante de jeunesse. Gide me prend à part et me demande ce qu'il y a : toute une bande de campeurs et, pour demain, quinze ou vingt gosses annoncés... «Alors je reste ! J'ai apporté ma valise...» Nous entrons dans la cour boire de la limonade... Sur nos têtes, des escadrilles énormes d'avions venus d'Étampes défilent et tournoient. Gide et Allégret les regardent non sans inquiétude. Le bruit est formidable.

«Voilà bien qui confirme les mauvais bruits qui courent. Marcel de Coppet, qui vient d'être nommé à Djibouti, m'a appris, dit Gide, qu'au Dahomey le mot d'ordre est de préparer la guerre, et qu'on l'envoie à présent fortifier Djibouti avec trente millions. Il s'agit de faire face aux Anglais à Aden... J'ai vu Michel se préparant à passer son examen militaire pour devancer l'appel. C'est dangereux, il s'en rend compte. Ton père, lui, est trop optimiste ; il ne voit pas la situation. Michel, et toi aussi, je le sais, lui avez tout dit. — Il répond par des raisons de bon sens, dis-je : Michel, pense-t-il, sera plus tôt débarrassé. — Mais le bon sens m'a rien à faire ici..., car le grave, s'il y a une guerre, c'est que Michel se trouvera déjà dans les cadres. — Hélas ! dis-je, c'est l'éternelle histoire des parents qui veulent le bien de leurs enfants et... qui les tuent.»

Renée Allégret, emballée par l'atmosphère de l'Auberge, voudrait bien y rester, mais ils ont un rendez-vous le soir même à Paris. On a juste le temps de monter la colline pour voir le dortoir et les douches, où si souvent, après le bain de soleil ou la promenade, je me suis inondé à midi...

Comme il n'y a pas intérêt à ce que Gide couche au dortoir, charmant mais peu confortable, Yves Allégret nous conduit à l'hôtellerie et nous y laisse... L'hôtellerie est installée dans un ancien moulin, au milieu d'un parc, sur la rivière. Impossible d'avoir des chambres communicantes. Les deux qui existent sont retenues — le 46 et le 47 (ne pas oublier ces numéros). Nous coucherons aux deux bouts d'un étage — à moins que les voyageurs n'arrivent pas.

Nos affaires posées, nous retournons à l'Auberge dire que je ne viens ni dîner ni coucher, et rencontrons les émigrés, qui ne se tiennent pas de joie en voyant Gide. Puis nous allons voir arriver le train de Paris, aucun étranger n'en descend..., mais en revanche encore de la jeunesse en foulard rouge, qui monte vite dans les bois rejoindre les camarades. Certainement, nous irons voir leur installation après dîner.

... Gide me montre quelques lettres de jeunes récemment reçues, puis il lit les épreuves du prochain numéro de *La NRF*. «Pourquoi n'enverrais-tu pas quelque chose à "L'Air du Mois" ?» (nouvelle chronique de la Revue). — Ah ! non, dis-je, je veux passer par la grande porte ; autrement, j'aurais pu

commencer à dix-huit !» Mon sursaut ne paraît pas lui déplaire... Ce numéro contient des poèmes que Max Jacob m'avait lus il y a deux ans. J'en ai gardé un excellent souvenir et je le dis à Gide. Nous les lisons ensemble et je suis bien content de voir que nous aimons les mêmes vers.

Le ciel, après un jour très chaud, s'obscurcit. Nuages noirs, etc... Nous sortons pour aller voir les campeurs. Après les avoir cherchés dans les bois, nous tombons sur une tente très élégante où trois jeunes filles et trois garçons en tenue légère, avec un chien, finissent de dîner. Comme je m'attendais à trouver des communistes, je leur dis : «Camarades, André Gide voudrait vous dire bonsoir.» Eux aussitôt de se lever, de s'empresser, etc... Je trouve les jeunes filles, dont l'une a les cheveux déployés, du plus grand charme. Gide, après, me dit qu'il trouve très beau le torse d'un des garçons, qui d'ailleurs s'appuyait contre un arbre pour le mettre en valeur... Ils n'ont pas vu encore les campeurs que nous cherchons, mais ils l'invitent, si c'est possible, à prendre le thé tout à l'heure. Nous repartons dans les bois à la recherche des autres, prêtant l'oreille aux bruits. Nous voyons les voitures des campeurs élégants... Enfin, dans une clairière en pente, parmi les pins, voici le camp. Vingt tentes au moins sont dressées. Chacun s'affaire à la popote. Le nom de Gide ne fait pas impression sur tous — mais il y en a qui se lèvent aussitôt. Sur la tente du chef, nous admirons, épinglé, l'horaire du camp pour le samedi soir et le dimanche. Nous les complimentons. La bonne humeur la plus profonde règne ici. Conrad a sa mandoline. «Si on faisait un feu de camp ?», dit-il. Les campeurs n'ont pas encore mangé... et la nuit approche. Nous n'avons pas de bois. N'importe ! Je me charge de tout, et entraîne Gide et les Allemands sous les pins où je sais trouver du bois (mes souvenirs de la Pentecôte me servent). Avec fièvre, sentant mes forces décuplées, je fais un premier fagot, auquel j'ajoute ce que les autres ont déjà ramassé, et je cours le porter au milieu du grand terrain où l'on fait d'habitude les feux. Je redescends aux pins ; il faut aller vite avant la nuit. La fièvre se communique. Gide arrache des souches qu'il veut lui-même porter au terrain — mais toujours quelqu'un se présente qui l'en débarrasse. Des éclairs parcourent le ciel, mais on n'entend pas le tonnerre. Il faut, avant l'orage, que tout soit fait. On apporte des haches, et ainsi ceux qui sont courageux débitent quelques arbres tombés. Gide, pour appeler tous les campeurs, siffle dans ses mains très artistement. Une auto passe assez près. C'est un des campeurs chics qui conduit en ville, avec son amie, une des demoiselles indisposée. Je leur demande du journal pour allumer, mais ça ne suffit pas. Je vais jusqu'à leur tente en demander encore à ceux qui restent, et en profite pour les inciter au jeu.

Gide donne lui-même les instructions sur le côté où porter le feu, qu'avec brindilles et journaux on allume. Bientôt, le vent aidant, notre bûcher pétille,

et son éclat attire tous les campeurs. Empressés, ils s'asseyent, et je me trouve assez vite maître du feu... Toute mon ardeur, je l'y jette. Avant qu'il ne fût nuit, j'ai assez bien repéré les tas de branches, d'écorces, etc., qu'on avait apportés, et je les lance dans le brasier. Conrad prélude sur sa mandoline, un des campeurs va chercher la sienne, un autre son harmonica..., et lorsque les bourgeois de la tente élégante arrivent, on est en train de chanter *L'Internationale*. Ils n'en paraissent pas trop gênés, mais s'asseyent un peu à l'écart. Gide, lui, est assis au milieu de jeunes ouvriers, dont plusieurs, sentant le feu chauffer, se mettent torse nu. Les foulards rouges que presque tous portent sont d'un éclat prodigieux sous les flammes, et peu à peu, la chaleur et les chants augmentant, les visages s'éclairent ; l'émotion de se sentir ensemble, la foi, tout vient animer les chants révolutionnaires. Je ne les connaissais pas. Gide non plus. Je ne puis pas chanter, mais m'employai un bon moment à jeter dans le feu des feuilles mortes dont j'avais par hasard trouvé un tas. J'étais heureux des étincelles... Enfin, je pus aller m'asseoir près de Gide. C'est pour lui que j'avais voulu que ce feu se fît. Il était ravi. Par un heureux hasard, ce soir est justement celui de la Saint-Jean. Que les vois montaient claires dans la nuit ! Certains chantaient admirablement. Les écureuils du bois, affolés, poussaient de petits cris plaintifs... Pour ne pas sembler sectaire, je m'approchai de nos « bourgeois » — deux garçons et une fille avec un chien (la fille partit bientôt). Les garçons s'étaient vêtus de burnous et de turbans... Gide bientôt vint nous rejoindre. Placés comme nous téions en face du demi-cercle des campeurs, il put jouir encore mieux de la beauté du groupe. Dans la nuit noire, chargée de foudre (il ne plut pas), l'éclairage du feu dont les flammes baissaient devenait surprenant. Alors éclata *La Carmagnole*. « Cela a plus d'allure que les chants d'aujourd'hui, dit Gide. Je voudrais savoir si les Allemands en ont l'équivalent. » (Nos Allemands, alternativement, chantaient des chants de chez eux.) Les paroles de la *Carmagnole* sont en effet belles. Les gars y demandent « du fer, du plomb et du pain — du fer pour travailler, du plomb pour nous venger, et du pain... pour nos frères ».

Dans la voix et l'accent des jeunes communistes, il y avait certes la haine que leur commande le parti, mais bien autant de foi et d'enthousiasme. Pendant que les chants continuent, un des jeunes gens présente une revue d'aviation dont il s'occupe, et qui vient de publier un reportage de Malraux sur l'Arabie. Ces deux jeunes gens se sont précisément occupés de mettre au point le film de Malraux. Gide est en pays de connaissance. On voudrait qu'il apportât sa collaboration à la revue. Naturellement, il ne s'engage pas... Je crois que son émotion déjà grande, cette soirée, est portée à son comble en apprenant que les jeunes filles qui ont regagné la ville tout à l'heure sont les nièces de Jacques Rivière.

Les deux jeunes gens se retirent fort satisfaits, je crois (mais, ne sachant pas que Gide se trouvait là par hasard — à moins qu'ils n'aient été assez fins pour le deviner —, ils pourraient faire courir des bruits idiots, de Gide conducteur de patronages rouges etc.). Je suis tout en sueur et, pour sécher mon dos, je vais m'asseoir tout près du feu. Les chants continuent, puis l'entrain diminue ; le feu lui-même baisse. Il faut peu à peu rapprocher les troncs d'arbres à demi calcinés. On décide de terminer par une ronde, en chantant *La Carmagnole*. Je prends Gide par la main et le place près d'un enfant charmant, et en avant la farandole ! Dans la nuit, sur les pentes luisantes, quelques aimables campeurs nous éclairent avec leurs lampes de poche. Une véritable escorte, avec de chauds adieux, nous conduit ainsi jusqu'à la route...

(Gide, en descendant, me dit qu'il aurait aimé prononcer quelques mots pour Thaelmann, mais qu'il craignait de nous assombrir.)

Tous deux, laissant les Allemands regagner l'Auberge, nous voilà devant l'hôtel. Il est bientôt minuit. On a fermé depuis longtemps. On ouvre enfin. Je meurs de soif. Une servante est là, heureusement, pour apporter de la limonade. Je suis en nage et dois avoir l'air d'un démon. Gide me trouve tout rajeuni. Mais, disons-nous à la servante, on devait nous donner le 46 et le 47 si personne ne venait... et les clefs sont au tableau. Elle bafouille, nous insistons : « C'est que, dit-elle, les draps de ces gens sont aux lits. — Eh ! bien, enlevez-les. — Comment, messieurs, à ces heures ! » Enfin, après l'offre d'un pourboire, sur la pointe des pieds nous nous dépêchons d'échanger draps et couvertures d'un étage à l'autre. Un moment, nous pensâmes ne pas pouvoir ouvrir la porte de communication. Inquiétude. Plus tard, l'électricité manque... Nous voici tous deux perdus dans le couloir. La femme revient, avec une unique bougie... et, quand on l'a éteinte, Gide à qui il restait une seule allumette ne sait plus où il l'a posée... Nos chambres étaient rustiques, et le bruit de la rivière coulant sous les fenêtres nous accompagna toute la nuit. Tout à fait exalté par cette soirée extraordinaire, j'eus le plus grand mal à m'endormir, et à deux heures au moins j'attendais encore le sommeil, sans même la ressource de lire, faute de lumière. J'entendais ronfler Gide et n'osais pas bouger...

À cinq heures, au petit jour, je cessai de dormir. Toujours vibrant et exalté, ne sentant aucune fatigue (mais sachant bien qu'il faudra ensuite rattraper ce sommeil), sur la pointe des pieds, je vais prendre dans la chambre de Gide livres et revues, et ainsi occupai mon impatience jusqu'à sept heures... À ce moment, je retourne tout doucement chez Gide, et me couche près de lui. Il s'éveille, et bientôt nous nous rendormons tous deux. Puis, avant de nous lever, immobiles, nous prolongeons un instant ce repos. Jamais je n'avais connu cette sorte de plaisir que je ne donnerais pour aucun autre. Je compris là

que Gide est mon meilleur ami, ma plus grande affection depuis des années, ce qui remplace *l'amour* dans ma vie (sans rien de sexuel) ; aussi il était bien naturel que j'eusse du bonheur en étant si près de lui. Je me souviens que de Toulon, de ma cellule, je lui avais écrit : «C'est vous — car j'excepte le temps où j'étais amoureux — qui m'avez donné le plus de bonheur depuis que je suis au monde.»

Nous descendons déjeuner. Le temps est gris, et bientôt la pluie tombe. Nous allons à l'Auberge. En route, rencontrons quelques campeurs qui vont aux commissions et M. le Curé, enfoui dans sa voiture antique, à qui Gide envoie un grand coup de chapeau. A l'Auberge, les réfugiés entourent Gide tout cordial. Il leur parle allemand et leur montre quelques journaux de chez eux.

Bientôt Gide désire repasser à l'hôtellerie. «Je viens, dit-il en route, de faire avec les Allégret un voyage en auto dans le Midi. Ce fut extraordinaire. Jamais je n'avais vécu, avant, en communion avec la nature. Et, sur la route, que de gosses charmants ! si beaux que parfois mes compagnons s'en rendaient compte. Il m'était bien terrible de ne pas pouvoir donner mes impressions !... C'est avec toi que j'aimerais faire un voyage. Si je savais conduire, j'achèterais une voiture... ou du moins si je connaissais quelqu'un de sympathique qui puisse être notre chauffeur.» Soudain, je pense à Henri (il a justement vu Henri la veille)... Il y pensera.

Tout à coup, devant le mauvais temps et, dit-il, surtout après le souvenir parfait de la soirée d'hier, il a envie de rentrer à Paris. «Je pourrai y être à midi (il y a un car), et travailler..., puis partir pour Cuverville. Mais j'espère bien revenir un jour ici...» Je n'essaie presque pas de le retenir et, la valise faite, je le conduis à la station du car. «Je garde vraiment, dit-il, un bon souvenir de cette petite matinée. Je me sens heureux, apaisé, tout à fait calme (Je crois qu'il porte presque toujours de la tendresse refoulée), oh ! quelle bonne impression. C'est peut-être la première fois. Je crois que cela m'était inconnu. — C'est chez moi réciproque, dis-je. C'en est d'ailleurs la condition.»

Savoir que j'ai pu donner à Gide tant de bonheur m'a troublé plusieurs jours. Ma vie, du moins, n'est pas tout à fait inutile, me disais-je (mais j'espère bien faire autre chose...). Si Gide avec moi peut trouver le calme en exprimant toute sa tendresse, moi, de même, près de lui, sûr d'être compris, encouragé, j'ai l'impression de me déployer sans rien avoir à cacher de mon âme. C'est le parfait repos de tout l'être sous un regard aimant. Il y aurait plus de délire dans l'amour, mais point cette confiance, cet abandon. C'est la sérénité qu'on obtient avec tant de tendresse, aucune illusion... Le bonheur est bâti sur la transparence des âmes. Peu d'êtres ont dû connaître pareille impression ; je crois ce sentiment presque unique — et c'est pour cela, je le redis,

que j'en fus plusieurs jours troublé...

« Ces pauvres Allemands, disait Gide, m'ont fait pitié. Ils sont trop désœuvrés. En URSS, je suis bien sûr qu'on trouve à s'occuper. Ils pourraient au moins jouer aux échecs. Non ! la vie est trop courte... Mais, évidemment, prendre un mois de campagne, comme tu le fais, c'est très bien... Je crains bien, moi, de finir mes jours dans ce qu'on appelle l'agitation. — Pour vivre davantage ? — Eh oui ! J'ai été bien impressionné par cet endroit où Schopenhauer dit que, quoi qu'on fasse, on n'arrive jamais qu'à parcourir une ligne, alors que l'on voudrait couvrir un espace. »

Paris, le 9 juillet.

Rentré à Paris le 29 juin.

Trouvé à la maison Benedict Burns, un jeune Anglais, notre pensionnaire pour quelques semaines (recommandé par Gide)... Jadis, j'avais rêvé, sinon de vivre, du moins d'écrire un conte (je l'avais même commencé) sur un échange de garçons... Je me plaisais à songer que, me trouvant dans la famille X., en Angleterre, j'avais tout le loisir de vivre la vie du jeune homme qui me remplaçait à Paris. Vivant au milieu de ses meubles, etc., prenant ses habitudes... Je m'attachais à lui sans le connaître, etc... Sujet difficile, mais dans ma veine...

... Avant le départ de Michel pour trois mois (Saint-Symphorien), assez de confiance réciproque. Grands pas dans notre intimité. Je lui dis la soirée du feu de camp, au septième, dans la chambre que nous partageons.

... Avant le départ de Michel, nous fûmes (ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps) tous, frères et sœurs, réunis à la maison. Maman nous fit un bon déjeuner. Tous nous avons notre voie différente et notre indépendance..., et cependant, entre nous, quel fonds commun, mystérieux..., quelle ressemblance..., et aussi quelle estime mutuelle ! Notre affection n'est pas basée sur des formules.

Je trouve Madeleine très belle. Despiau aimerait la sculpter ; son visage est solide, harmonieux comme un antique. Beauté qui peut passer inaperçue.

Georges T. prend ses repas à la maison pendant qu'il passe ses épreuves de Saint-Cyr... Un soir, Michel et moi, comme il se dit bon catholique, nous essayâmes de lui montrer les contradictions entre : soldat du Christ et soldat de la patrie, etc... Nous le poussâmes sur le nationalisme. Il accorda beaucoup de points..., mais impossible de lui faire examiner le fond de sa foi. Les droites (et presque tous les chrétiens) se dérobent toujours. Alix Guillain, que je vis le lendemain, venait de copier aux Archives Nationales la correspondance de Thiers et de Bismarck, où l'on voit qu'à la Commune Thiers vendit véritablement la France à l'Allemagne, préparant le coup avec les soldats prussiens contre le prolétariat... Tant la guerre des classes passe avant la guerre des patries... J'aurais pu dire cela à Georgès (le programme d'histoire à Saint-Cyr

est considérable), je pourrais encore le lui dire, mais à quoi bon ?

Lorsque j'étais encore à Bierville, Gide vint dîner un soir à la maison. Georges était là... Il dit ensuite à Madeleine, qui se disait admiratrice de Gide : « Comment, tu soutiens un homme qui ose admettre un vice qui n'est que trop répandu aujourd'hui ? — C'est un point de vue. — Ses livres sont ignobles, obscènes... et d'ailleurs sans valeur. — Les as-tu lus ? — Non. » (Il aurait pu ajouter : ce serait un péché !) La force de la critique de Massis (bien peu basée en raison) est d'empêcher qu'on lise Gide... Calomniez..., calomniez ! Gide, je le sais, juge à sa juste valeur l'étrange position que la critique lui a faite. Il la sait unique. Stendhal ou Nietzsche n'ont pas souffert du même malentendu...

Le soir de ce dîner, Gide entraîna Michel et Benedict à un meeting de « Front Commun » à la salle Wagram. Tout était comble, on étouffait. Gide y allait *incognito* et paya les places, mais, entré dans la salle (Michel me le raconta), il fut bientôt reconnu par la foule. On chuchota : « Gide est là... Gide est là... », et doucement on s'écarta pour lui laisser gagner la galerie... Cela rappelle Bernardin de Saint-Pierre conduisant Rousseau au théâtre où il manquait d'étouffer, quand les gens *en silence* s'écartèrent — tant est puissante, dit Bernardin, la seule présence d'un grand homme.

Lu à l'Arsenal l'*Éloge d'Hippolyte de Seytres*, par Vauvenargues. Ce fut un garçon de pas encore dix-huit ans qui mourut aux armées. Malgré quelques phrases pompeuses, quelle émotion, quelle tendresse dans les regrets de Vauvenargues ! Il appelle cela de l'amitié..., mais on voit bien que c'était de l'amour. J'ai noté plusieurs passages bouleversants. Dans le *Mercur de France*, étude sur la guerre et les religions. Il est manifeste que le diocèse de Paris, pendant la guerre, transforma le cinquième commandement (je l'apprenais alors au catéchisme) : Homicide point ne seras de fait ni volontairement, en : Homicide point ne seras sans droit ni volontairement.

A Sainte-Geneviève, entrepris de lire l'énorme *Nietzsche* d'Andler (six volumes)... A condition de me placer au fond (de manière à voir le moins de monde possible), j'arrive à travailler assez bien.

Martin-Chauffier a demandé à Michel des renseignements sur la jeunesse actuelle, pour qui *Vu* veut faire un numéro spécial. Cohen nous a promis un article sur la jeunesse noire, et mon prof. de gymnastique, sur la jeunesse et le sport. De plus, il écrivit un jour, naïvement, à Doumergue pour lui confier les angoisses d'un jeune... Surtout, il s'élevait contre le « piston ». La lettre était si bien tenue... que Doumergue y répondit : « Je vous remercie de votre lettre, je la prends en considération, car les problèmes de la jeunesse m'occupent particulièrement... », et, pour finir : « Si vous voyez une place où vous présenter, dites-le moi, et je vous appuierai... ».

Mort de Madame Curie — cette grande Française, ce génie, ce cœur d'or, etc..., mais personne dans la grande presse pour dire que cette femme avait signé le manifeste des Intellectuels contre le fascisme, manifeste (que, d'ailleurs, *Le Temps* refuse de publier) signé des noms les plus vénérés.

J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt la commission d'enquête sur le 6 février. En voici l'épilogue. Ces Messieurs de la droite, quand ils ont vu que la commission (après avoir interrogé tant de témoins) n'aboutissait pas à leurs conclusions préconçues, ... démissionnent. Ils se donnent ainsi le beau rôle — après avoir crié : «les voleurs !... les assassins !...», ils n'ont plus qu'à crier : «les menteurs !...»

Passé une soirée avec Gide et Mme Sternheim. Ensuite, dans un café de l'Opéra, conversation sur la littérature. Gide, en confiance, parle intimement de ses livres. Mme Sternheim (qui depuis trente-sept ans écrit son journal) est friande de littérature ; elle s'aperçoit que je partage ce goût et... l'admire.

J'avais convenu avec Gide que, pour pouvoir lire à mon aise le *Journal* dans ses *Œuvres complètes*, je viendrais m'installer tôt un matin chez lui. J'y fus donc ce dernier samedi (le 7), à sept heures du matin. Je le trouvai encore au lit (mais, prévenu de la veille, il avait laissé la clef sur la porte d'entrée). La matinée s'ouvrait très grande... mais je ne lus pas une ligne ! Nous primes le petit déjeuner avec un jeune Belge, hôte de Gide, qui était venu exprès de Bruxelles pour le voir. Il est mineur, jeune marié, attendant un enfant..., et sans travail. Il avait fait tenir des manuscrits à la NRF, qui ne furent pas publiés. Gide lui envoya plusieurs fois de l'argent, ce qui lui fit croire que c'était de la part de l'éditeur. Garçon vraiment sympathique, et dont l'allure et les manières, non sans ressemblance avec celles de Becker, me font comprendre ce qu'ils ont tous deux de belge. Ce mineur, Louis Gérin, au courant de l'*Ordre nouveau* de B., dit qu'ils semblent tourner à la réaction (révolution avortée) et que, pour admettre un ouvrier parmi eux, ils lui demandent un mot de son curé. Quant à la situation du Borinage, il la dit effroyable.

Jusqu'à dix heures, j'assiste aux nombreux coups de téléphone qui assaillent Gide. C'est ainsi, paraît-il, tous les matins. Il nous fait lire un article imbécile de Maxence sur les *Pages de Journal* (*Gringoire*), et de bonnes pages de Jean Loisy dans la *Revue du Siècle*... (Je crois que Gide a plus de plaisir à montrer un article hostile..., surtout s'il est bête — ce qui arrive le plus souvent.)

Comme il désire partir pour Carlsbad (en face de Vittel), il m'envoie faire renouveler son passeport et tâcher d'obtenir un laissez-passer pour la Tchécoslovaquie. (Je téléphonerai à la légation, qui aussitôt, avec empressement, en fit porter un chez lui. C'est en Tchécoslovaquie que Gide est le plus traduit.)

Vite, après déjeuner, dès une heure, je revins chez Gide (qui m'avait donné

sa clef), pour essayer de lire. Bientôt il arrive, et m'avertit d'un soudain projet. Depuis plusieurs mois John est à Rennes, adopté par un jeune professeur de philosophie. Il s'est mis au travail et fait de grands progrès. Dernièrement, à Paris, Gide les a vus tous deux et en a eu une impression bonne... au point de leur promettre une visite. C'est bientôt les vacances, il est temps d'aller les voir. Nous regardons les heures de trains, le prix des billets... «C'est de la folie, dit Gide, surtout si l'on pense à toute la misère d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas trop se dire cela. Veux-tu venir aussi ?»

... Disant adieu au mineur qui repartira le soir même (et non sans larmes), je cours à la préfecture chercher le passeport et passe à la maison prendre une valise, puis je retourne chez Gide, qui finit de recevoir Jean Wahl. Le train part à six heures... Nous y sommes près d'une heure à l'avance. C'est l'habitude avec Gide...

... Je passe à Gide mon journal de Bierville ; en échange, il me donne quelques pages de son premier voyage au Maroc, pas assez bonnes pour passer dans ses *Œuvres complètes*... Pendant que nous dînons, deux jeunes gens (élèves d'une école technique) passent et, point trop timides, viennent saluer Gide qu'ils ont déjà vu dans un meeting. Sortant du restaurant, nous allons leur rendre cette visite... Puis, tandis que Gide continue de me lire, je commence *L'île de Dabit*, fort bon roman marin qui a pour cadre Ibiza.

... Le soir est très long à tomber. Longtemps, nous jouissons du crépuscule. Gide, quand il a fini de lire mon carnet, le met dans sa valise et reste longtemps sans rien dire. A onze heures, nous arrivons à Rennes ; John, qui nous aperçoit, se met à courir le long du train. On nous conduit à l'hôtel, puis dans un café où, sur la terrasse, on fait du cinéma ; aussi les barrières, autour, sont-elles fleuries d'enfants. Savin, le philosophe, raconte l'étroitesse de Rennes, l'esprit réactionnaire qui ne se cache plus depuis le 6 février (beaucoup de petits faits, qu'on apprend à droite et à gauche, montrent que peu à peu la liberté se perd...). John, qui, paraît-il, fait des progrès, est en train de dévorer Balzac, et c'est un plaisir avec lui de passer en revue quelques personnages. Grâce à sa bonne mémoire, il apprend force vers et nous cite Racine, Baudelaire, Hugo. Chacun se met à évoquer des vers — ce en quoi Gide est très fort.

Nous nous séparons tard. John promet de venir nous réveiller à sept heures. Il le fit en effet. Nous allons retrouver le professeur sur le bord de la Vilaine, au café, pour prendre le petit déjeuner. Ensuite, ils nous montrent leurs chambres. Au phonographe, nous entendons quelques bons disques (Mozart, Beethoven, Bach...), puis ils nous emmènent au jardin : le Thabor. C'est une merveille. L'entretien et l'abandon s'y mêlent. Le terrain est accidenté. Les arbres sont variés et beaux... Un jardin botanique assez complet

fait la joie de Gide. Nous le parcourons longuement. Gide est éblouissant de connaissances. Quant à nos deux Rennais, on les sent ravis. Comme Gide veut partir le lundi matin pour Carlsbad et régler encore des affaires à Paris, à midi nous reprenons le train... Nous plaçons nos valises dans un compartiment et allons déjeuner. Comme je parle d'un projet d'aller à Pontigny en août, Gide aussitôt m'y pousse, ne serait-ce que pour pouvoir causer avec Martin du Gard..., et ainsi il se déciderait peut-être à retourner là-bas, où il n'est pas allé depuis quatre ans : c'est que, dit-il, on y voit trop de gens savants ; cela donne des complexes d'infériorité... Ensuite, car il y tient toujours, il aimerait avec Henri et moi faire un tour dans le Midi.

Gide me dit que la lecture de mon Journal, hier soir, l'a bouleversé. (La veille, il avait dit : « C'est bien..., il n'y a qu'une chose à changer, un détail. ») Puis il me donne à lire le sien, bien qu'il n'en soit pas content ; je l'ai lu avec plaisir, et je crois qu'en le lisant avec moi il le trouvait meilleur... « Je suis heureux avec toi, me dit-il. Je te sens très bien ; nous nous comprenons à demi-mot..., et tout cela malgré notre différence d'âge. »

Je raccompagne Gide rue Vaneau, car il veut demander à Mme Van Rysselberghe des renseignements sur Pontigny. « Tout est plein, nous dit-elle. On refuse du monde. Par Fernandez, peut-être pourrait-on quelque chose... » (Gide écrit aussitôt. En effet, on pourra me loger dans le village.)

Nous reparlons de notre voyage. Les Allégret conseilleront Gide pour l'achat ou la location d'une voiture... Nous nous quittons enchantés et pleins d'espoir.

Quitté Paris pour Bierville le 12 juillet.

20 juillet.

Fêtes du 14 juillet. Deux jours charmants. Ne jamais se figurer d'avance l'avenir. L'amour que j'attends sans cesse — et surtout en voyage, et dans les milieux jeunes —, si je ne le trouvai pas ces jours, je connus du moins une atmosphère délicieuse. Il est aussi important d'avoir vécu des aventures que respiré des atmosphères. Celle-ci fut unique. J'ai tort, d'ailleurs, de dire que l'amour fut exclu... Il y eut une parenthèse. Le soir du 14, à minuit, revenant du feu de camp avec quelques garçons et filles qui formaient notre bande... Ce fameux groupe se forma comme d'instinct entre quelques campeurs et campeuses venus à Bierville indépendamment. Je les revois : la nièce de l'abbé Violet, petite et bout-en-train, point bigotte et sautillante. Une brune, employée à Paris, les idées larges, peu coquette, mais disant trop de mal du mariage, la pauvre, pour ne pas montrer le bout de l'oreille. Un grand garçon de vingt-et-un ans, avec un bel accent du peuple, mais timide, sauvage ; pris parfois du besoin de s'isoler, il vous quittait brusquement ; on le sentait sensible ; il était communiste... Il y avait aussi Sally, un juif polonais de vingt

ans, assez beau, pas grand, brun et râblé, en culotte courte de marcheur (il a pour spécialité de voyager sac au dos et d'arrêter les autos sur la route : il a vu ainsi une grande partie de l'Europe...).

Ce fut une assemblée de quelques solitaires (à commencer par moi), n'aimant point parler pour ne rien dire, — préférant certes la solitude à la mauvaise compagnie, mais venus à Bierville pour en trouver de la bonne. En plus des délices du groupe, où aux discours sérieux se mêlaient les observations, la gaieté, l'abandon, il y eut dans les champs, dans les bois, des rencontres de jeunes campeurs. Quelques douces paroles s'échangeaient. On se rendait de petits services. Avec des garçons plus âgés, on amorçait des discours... Ce que j'ai toujours rêvé : pouvoir adresser la parole à tous les passants agréables — la Cité harmonieuse ! —, dans ce domaine, se réalisait...

Si j'essaie de raconter des faits, je n'en trouve pas... Je garde seulement une impression exquise. Ce n'était pas la camaraderie chantée par Whitman, mais plutôt ce que F. a décrit dans *La Joie commune*, ou ce que Stendhal entendait par la conversation des gens d'esprit. Rien de moins prétentieux, de moins littéraire, etc., et, pour moi, satisfaction extrême de plaire à tous, d'entrer dans les vues de chacun, etc... De plus, la camaraderie des jeunes filles me fit faire des observations utiles.

Je n'ai plus comme jadis le désir d'être partout à la fois..., et cependant, ces belles nuits, comme il me coûte de laisser les étoiles ! J'aimerais pouvoir dormir sur la terrasse. (Il y a deux ans, à Nemours, je courais chaque soir à la poursuite du soleil quand il se couchait.) Ici, allant au lit à la dernière minute (je m'endors aussitôt), je m'éveille le matin de bonne heure et, chose nouvelle, je me lève. (Mon idéal a toujours été d'être debout à sept heures, au moins.) Mais souvent je suis pris entre le désespoir d'abandonner le spectacle de la nuit et la crainte de ne pas me lever assez tôt...

Les jeunes campeurs communistes me prenaient pour un des leurs. Ils me regardaient avec sympathie, et me saluaient avec le poing. Je le dis en riant à Sally, qui me regarda et répondit : « C'est que tu as l'air d'un homme libre » (c'est justement pour être plus libre que je ne suis pas communiste !).

Rien ne me flatte davantage que d'inspirer confiance aux gens... Pour un homme qui veut d'abord être un témoin et toucher à tout, c'est sans doute excellent. Les commerçants, les prêtres, les ouvriers me font leurs doléances. A l'école où j'ai enseigné, un instituteur Croix-de-feu me fit des révélations sur la « combativité » de son organisation opposée à la lâcheté communiste...

Dernièrement, devant moi, un garçon genre patronage (comme il s'agissait d'envoyer Jacques dans une colonie de vacances, et qu'on craignait qu'il n'y reçût de mauvais exemples) s'écria : « Il s'y exerce une si grande surveillance qu'on ne saurait craindre de réactions ». Euphémisme charmant.

Le lendemain des fêtes, Sally resta jusqu'au soir. Ce fut un jour de belle amitié toute virile. Ce jour très chaud, nous le passâmes presque entier sur la rivière, en canot. L'exercice en commun crée de l'intimité... Sally, depuis seize mois qu'il est en France, n'y avait point encore trouvé de camarade... Nous avons assez d'affinités pour être touchés par les mêmes jeunes filles, mais celles qu'il aimait, et qui me plaisaient, ressemblaient un peu à des garçons... Il me fit bien plaisir en sifflant dans le parc, pour m'appeler, un air des *Noces de Figaro*... Comme nous passions en canot, à peu près nus, quelques jeunes filles d'un syndicat chrétien nous virent et détournèrent la face... Le soir, son sac sur le dos, il partit pour Étampes. Il voulut, avant d'arrêter une autre auto pour Paris, me mettre dans le train du retour... Véritablement, il y eut de l'idylle dans cette amitié...

Hier soir, conversation avec Marc Sangnier, en vacances ici. Mauriac, à son arrivée à Paris, adhéra au Sillon, mais il embêta Sangnier, venant pleurer dans son gilet, exposant ses états d'âme, etc... Dans *L'Enfant chargé de chaînes*, on trouve, paraît-il, un portrait assez dur de Marc, qui l'avait rabroué...

Tout ce qu'a fait Sangnier a plus ou moins raté : Sillon, Jeune République, etc... Il s'est brouillé avec ses anciens amis. Il n'est plus député. Son journal, *L'Éveil des peuples*, est peu connu... Plein de fausse grandeur et de vanité ; goût du décor ; on sent à tous ses gestes qu'il est brouillon ; il parle pour ne rien dire ; il s'agite ; il est sentimentale... Le fond de son activité (peut-être chastement), c'est d'avoir des garçons autour de lui ; il faut qu'il les caresse, qu'il les blague, qu'il les admire, et les fasse profiter de sa « gloire ». Il ne peut jamais rester seul. Le soir, un garçon lui fait la lecture pour l'endormir. En ce moment, on lui lit *Mes Prisons* !... Il ignore tout des lettres modernes, et ne paraît pas savoir lire un journal. La seule œuvre utile qu'il ait faite, c'est de fonder sur ses vieux jours des Auberges de la Jeunesse.

Plein de curiosité sur Gide..., ou plus exactement il veut savoir (un ami lui a dit que *Si le grain ne meurt* n'est qu'une invention) s'il sait se tenir devant les enfants, s'il ne saute pas dessus comme certains éducateurs, ou même certains prêtres... « Oh ! jamais de la vie ! Il est plein de réserve et de décence. » J'insiste hautement, de manière à troubler Sangnier, que sa morale peut bien empêcher de faire certaines choses... mais non pas d'y penser !

23 juillet.

Extraordinaire dimanche, hier ! Sally vint passer le week-end ici. Nous restâmes la journée ensemble, et le petit Bernard, aussi, ne me quitta guère. La veille, tout l'après-midi avec lui, j'avais aidé à charrier et à jeter de la terre autour des jeunes arbres. Ce travail de manœuvre m'exaltait fort : j'ai toujours aimé les travaux manuels faciles, qui nous laissent rêver. Maintenant, je peux tenter des travaux de force. Je ne serais pas malheureux de devenir ou-

vrier, mais en plein air. J'aurais autant d'idées qu'à la promenade, et je me découvrirais bien des ressources dans le corps...

... Ce dimanche, comment le raconter ?

Je vais retomber dans des descriptions d'atmosphère. Les faits furent minimes. Ce ne fut qu'un climat. Dans ces heures de sensations délicieuses (toujours avoir conscience, c'est mon principe), où les plus petites attitudes, les nuances de voix, les regards, l'imperceptible, tout m'apparaît sous un verre grossissant, je suis sensible à trop de liens exquis pour ne pas croire que, si riches, si fertiles, elles n'auront point leur écho plus tard.

... L'après-midi presque entière s'écoula en bateau sur la Juine — elle est étroite, peu profonde, mais sinueuse et bordée d'arbres qui souvent se rejoignent. Jeux exquis de lumière. Parfois nous allons en silence, en prêtant l'oreille aux cris des oiseaux sauvages, car nous traversons des marais où jamais personne ne passe. Nous dûmes plusieurs fois descendre du canot pour arracher des arbres tombés qui barraient notre route, ou hisser le canot pour le tirer des branchages... Quel univers charmant formait cette petite barque, toute cordialité et sympathie !... Voilà donc du bonheur, me disais-je en glissant dans la barque, et tel que je n'aurais pu le pressentir. C'est cela, la vie ; elle me donne toujours plus que je lui demande. Il ne manquait là que les derniers plaisirs de l'amour... mais pourquoi vouloir la réalité différente, et se gêner par des désirs indiscrets ?

J'écris tout cela dans la cour, au soleil, le lundi matin. Je viens de payer la mère aubergiste avec le dernier argent qui me reste (j'ai fait bien des folies — pour mes amis !). L'été triomphe, l'air est frais, le ciel bleu. Bernard vient de temps en temps se pencher sur mes hiéroglyphes. Je lui dis en riant que je parle de lui. « Ah ! tu racontes ce que nous avons fait : dis que nous avons mangé des cerises, bu du lait, fait du camion », etc. Je vois avec plaisir que tout l'a frappé. « Dois-je mettre aussi que tu m'as battu à la lutte ? — Ah ! non, car je t'ai pris en lâche », dit-il.

Une des choses, vraiment, qui me guident dans presque toutes mes démarches et mes actes, c'est le désir *d'embellir ma vie*. Il est une tradition de noblesse et de bonté dont je me sens le dépositaire. Mais « qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » J'ai rencontré sur ma route trop d'hommes qui furent généreux avec moi (Romain Alléon, Si Haddou, Messel, Las Torrès, Max, Gide, etc...) pour n'être pas comme obligé de marcher à leur suite... Je n'ai jamais tant de joie qu'en partageant mon bonheur, ou plutôt mon bonheur grandit quand je le distribue. Une sorte d'ivresse me prend alors.

Retour sur un camion, à la mode de Sally, jusqu'à la Porte d'Orléans... L'air du soir, assez vif, est grisant... Nous nous proposons de revenir à Bierville, un prochain week-end, par le même moyen...

Paris, le 2 août (avant Pontigny).

Pas retourné à Bierville — un peu par peur du réchauffé... Quelques stations dans les bibliothèques. A l'Arsenal, *Journal* de Gide (*Cœuvres complètes*). Fini le *Nietzsche* d'Andler à Sainte-Genève. Lu surtout les deux versions de *Tête d'or*, avec l'admiration la plus forte... Je méconnaissais Claudel (et il a peut-être encore fait mieux...). La longue scène où le jeune Cébès meurt, couché près de *Tête d'or*, déclaration d'une amitié qui passe l'amour, m'a rappelé, mais en plus beau, plus étoffé, ce que j'ai écrit sur le même sujet, à Challes, en 29...

Nombreux échanges de lettres avec Gide. Il n'ira pas à Pontigny. Fatigué par sa cure, il devra se reposer dans la montagne (peut-être en Autriche). De là, il viendra nous rejoindre, Henri et moi, si nous louons l'auto, ou j'irai le retrouver seul où il sera, si nous renonçons à la location de la voiture.

Il se pourrait qu'à la fin du mois, dans le Tessin même, nous louions sur place une voiture, ce qui serait moins fatigant et plus économique. Ainsi nous vivrions ensemble, sur les routes, un peu de l'aventure que nous désirons tant tous les deux.

Je vais quitter Paris pour Pontigny avec Robert Bordaz, un ami de Paul, qui a mon âge. Nous connaissant depuis trois mois, nous sympathisons. Un peu intimidé d'arriver dans cette abbaye (ce ne sera plus la libre Auberge de la Jeunesse !)... Bordaz, heureusement, vieil habitué, me donnera une contenance.

Pontigny, le 7 août.

Proposition d'un poste au lycée français de Rome... Rien de plus souriant.

Pas malheureux à Pontigny, en attendant d'aller retrouver Gide en Suisse (?)... J'habite avec Bordaz chez l'habitant. Pas très à mon aise à l'abbaye : les intellectuels, les femmes, le « monde », tout cela, bêtement, me gêne... Je manque de sociabilité, et pourtant Dieu sait si j'aime mes semblables... Parmi les jeunes (beaucoup de filles jolies, mais prétentieuses, qui n'estiment que les gens arrivés), je n'en vois point qui m'attirent beaucoup..., sinon peut-être Moravia, Italien de vingt-sept ans, au beau visage dur, espoir de son pays, dit-on (auteur d'un premier roman). J'aime son regard qui porte je ne sais quoi d'extraordinaire (Moravia, qui boîte assez fort, a passé dix ans couché dans le plâtre...).

Au bord du Serein (la rivière d'ici), conversation avec Roger Martin du Gard et Bordaz. Martin du Gard fut étonnant d'expérience, de sympathie et de simplicité. Malgré les nombreuses raisons que je lui donne pour me justifier de ne pas encore écrire, il insiste pour m'y pousser — d'abord, ne croyant pas à l'inspiration, et pensant surtout qu'à mesure qu'on vieillit on devient de plus en plus difficile pour soi, ce qui recule sans cesse le moment de se mettre

à l'ouvrage... Pense que Gide a peut-être tort de me dire que j'ai le temps... Martin du Gard fut surtout poussé à écrire par la pensée de la mort et le désir de sauver quelque chose de lui-même... Son désir (qui jamais encore ne s'est réalisé) serait de rencontrer dans le métro une midinette lisant un de ses livres. Il regarde toutjours, mais en vain, ce qu'elles lisent... Martin du Gard insiste (car je parle assez de ma recherche du bonheur et du plaisir) sur les grandes joies qu'il a goûtées en écrivant.

Tbun, le 14 août.

Quitté presque à regret la décade finissante. Les derniers jours, beaucoup plus à mon aise. L'atmosphère s'était détendue ; je me trouvais heureux. J'avais moins le besoin de m'échapper seul dans la campagne, ou d'aller faire de la bicyclette... Je conservais l'habitude de faire, le matin, de la gymnastique avec un jeune instituteur.

... Pas une seule fois durant les entretiens, je ne pris la parole... Il s'agissait de l'intolérance, vue surtout sous l'angle politique et économique. Je dois l'avouer, souvent, manque de préparation et aussi fatigue (on se couchait tard, en raison des jeux du soir, et parfois, avec Bordaz, dans notre chambre, nous bavardions jusqu'à deux heures du matin), je suivais très distraitement les discours. Mais, comme dit Flaubert, cela s'infiltré, et je suis sûr d'avoir presque malgré moi progressé sur certain terrain... De même qu'aux entretiens, les premiers jours, je parlais peu aux gens... Chacun se connaissait déjà ; les groupes de jeunes (surtout de jeunes filles, tournant autour de Fernandez) avaient un air bruyant, et les autres un ton mondain, solennel. Le snobisme régnait... Tout à coup (peut-être à cause du départ de Fabre-Luce), on respira. Les gens devinrent plus simples, plus abordables : je vis clair. Car, au début, parmi plus de cinquante personnes qui toutes me paraissaient terribles, je ne discernais rien... Les valeurs, alors, se classèrent ; je distinguai les gens discrets (une avocate russe et une femme de lettres belge)... Auparavant, je causai avec un ménage de professeurs protestants, l'air vertueux, qui lui aussi se trouvait gêné par l'atmosphère mondaine. Nous nous épaulâmes quelques jours... puis ils s'accrochèrent à quelques êtres aussi bien-pensants qu'eux. J'arrivai à être ami de deux femmes aux idées libres, et sans coquetterie. Elles paraissaient avoir plaisir à causer avec moi. (Chacun savait que Gide m'avait recommandé, et cela, malgré mon silence, me faisait un peu respecter.) Enfin, les deux derniers jours, peut-être parce que je n'avais encore rien dit et que mon silence les intriguait, les deux femmes les plus élégantes de la décade me firent des avances... Mme de V. et Mme de P., familières des grands hommes, connaissant tous les salons d'Europe..., jetèrent les yeux sur moi. J'en tire peut-être vanité. Bordaz, d'ailleurs, leur avait parlé de moi. Elles se montrèrent tout à fait «bonnes filles», simples, jeunes, et désirant être amusées — ne

détestant pas qu'on leur fasse la cour, et même davantage... Après mes jours de sauvagerie, si je n'arrivai pas vraiment à la loquacité, je compris tout de même ce que Stendhal veut dire quand il écrit, en 1827 : « Je me mis à avoir de l'esprit »... Cela est fait de timidité vaincue et de désir de plaire. Pour cela, par revanche, on livre passablement de remarques faites dans le silence sur les gens de l'entourage..., d'où succès assuré, car ceux qui parlent toujours n'ont pas le temps d'observer — ni de penser. Il faut d'ailleurs remarquer que Pontigny, assemblée de philosophes et de penseurs, est peut-être l'endroit du monde où l'on pense le moins. Toute la journée se passe en conversations. On n'est jamais seul. On va de l'un à l'autre. C'est tout juste si l'on peut écrire une carte postale... Le sujet de la décade était nouveau pour moi. Sur place, je n'eus pas le temps d'y penser. Ceux qui parlaient, naturellement, en étaient familiers... (Fernandez dirigeait. Je ne lui parlai pas. Devenu très maigre, mais toujours d'une intelligence brillante. On dit que le succès lui nuit, et que, par réaction contre le Faubourg Saint-Germain qu'il fréquenta longtemps, il exagère maintenant le débraillé... Il était surtout entouré de femmes, et disait du mal d'un peu tout le monde... Ne dédaignait pas le Chablis, et se dépensait fort pour organiser des jeux.)

Fabre-Luce, autre président, ne resta que quelques jours. Intelligence fine, subtile, distinction parfaite. On le dit très ambitieux.

... Brunschvicg, tout à fait brillant dans les jeux du soir. Il m'intimidait un peu. Le dernier jour, il fit un appel assez beau en faveur de la souffrance humaine, et je lui dis qu'il m'avait touché. Il en fut ému. Schlumberger, avec qui je fis le voyage d'aller ainsi que Bordaz, fut gentil, mais réservé, presque timide. Nous eûmes un soir une conversation littéraire. Il me parla de ses débuts. Insista moins que Martin du Gard pour que je me jette dans la mêlée. « On pardonne, disait M., un mauvais livre à un jeune ; il faut bien commencer ; plus on attend, plus on devient difficile... — Oui, approuvait Schlumberger ; c'est comme pour se marier, il ne faut pas trop attendre... Mais il ne faut pas écrire n'importe quoi. » Sans croire à l'inspiration, « on doit partir au moins d'un embryon, d'un désir »... (Sur tout cela, je suis d'accord, et attends sans cesse l'impulsion. Le journal, bon moyen de prospection, est peut-être en même temps ce qui me paralyse, m'empêchant de m'abandonner. « Le présent, me disait Schlumberger, ne peut pas servir ; il ne faut pas de feuilles, mais du terreau. Et, pour cela, il faut le temps. »)

Nouvelle conversation avec Martin du Gard, dans la campagne ; excellent souvenir. Je n'ai connu que Gide qui soit aussi humain. On parla de l'amour. Bordaz voulut défendre la passion. Front commun de M. et de moi ; paraît extraordinairement comprendre l'aventure. Il goûte dans l'amour des inconnus la connaissance profonde, bien que rapide, que l'on prend des individus.

Révélation intime sur sa nature sexuelle, sa peur de la mort, son besoin de tendresse, sa curiosité pour *tous* les êtres... Rarement, j'ai mieux senti un homme présent devant moi. En quittant Pontigny, je lui dis que nos deux conversations resteraient mes meilleurs souvenirs de la décennie ; il me répondit que c'était réciproque... Quant à Schlumberger, il manifesta le désir de me voir à Paris. Martin du Gard, les derniers jours, quand je m'échappais assez souvent de l'abbaye, s'enquit très gentiment de mon moral... Vraiment, rien n'est meilleur et ne fait plus de plaisir à regarder que son sourire... Desjardins apparut à la fin de la décennie ; son personnage respire la grandeur ; sorte de rigidité protestante ; esprit caustique, dont tout le monde craint les « sorties ». Je lui dis quelques mots... Un soir, il nous lut des lettres calvinistes, ainsi que du Constant, du Renan. De même, quelques passages de Bayle, Voltaire, Diderot. Mais le plus admirable fut un passage de Montesquieu au sujet des juifs, dont la forme parfaite faisait jaillir l'émotion. Desjardins fit ces lectures dans le salon, d'une voix parfois théâtrale, mais on l'écoula dans un silence vraiment digne de Pontigny...

Bien à tort, on se représente l'Abbaye comme un repaire de gens sérieux ; on y rit, on y plaisante. Même les problèmes graves se traitent sur un ton mondain (cela choquait certains esprits religieux). Fernandez, lui, prend presque tout comme un jeu. Toutefois, entre les entretiens, on a besoin de se détendre, et le soir, au salon, on s'amuse... Une fois, entre autres, Fernandez organisa une soirée de cirque de province. Il fit étonnamment l'imprésario. Étonnant vocabulaire de maquereau prétentieux, puis il chanta des chansons sentimentales, mieux que le plus populaire des chansonniers...

Le style de l'Abbaye est admirable de simplicité. C'est du pur roman. L'intérieur est aménagé avec un goût parfait. Grande salle à manger voûtée (ancienne salle des moines), où la voix résonne. On y fait une chère excellente, et bien servie. Bibliothèque admirable ; tous les ouvrages que je désire lire — et combien d'autres ! —, je les trouvai tout d'un coup étalés sous mes yeux (je vis avec plaisir que je connais déjà passablement de livres). Mon rêve serait de venir, pendant un mois pluvieux, lire dans cette bibliothèque, sans arrêt. Je prendrais des notes (ce que m'a dit de faire Martin du Gard... : il les relit même après vingt ans). On peut d'ailleurs venir lire à Pontigny, qui reçoit des pensionnaires toute l'année.

Bordaz et moi partîmes une demi-journée avant la fin de la décennie, pour aller voir Vézelay. Viénot, le député, nous conduisit à Auxerre. Plusieurs personnes, au moment des adieux, à l'heure du thé, me dirent qu'on aurait voulu causer avec moi, qu'elles pensaient me revoir... Notre circuit d'adieu autour de l'immense table fut pour Bordaz et moi un succès de sympathie touchante...

... Promenade avec Bordaz dans Auxerre, à la nuit tombante. C'était dimanche ; il y avait la fête. Revu l'exquise cathédrale. Allons coucher à Sermizelles. Au matin — nous n'avons que la matinée —, impossible de trouver des vélos à louer. Heureusement, une auto s'offre sur la route pour faire les dix kilomètres jusqu'à Vézelay. Cette basilique, que depuis près de dix ans je désirais voir, enfin je la vis. J'en suis encore plein de reconnaissance (mais il aurait fallu de longues heures, ou plusieurs jours, pour voir les chapiteaux en détail ; tâcher de retrouver la brochure de Walter Pater sur Vézelay, lue jadis à Sainte-Genève). La basilique, d'une colline, domine de fort loin une plaine accidentée. Rien de plus vert, et de plus français par la culture et l'harmonie, que le paysage qui se découvre du haut de la terrasse. Agréable montée à travers la petite rue pour gagner la basilique ; vieilles maisons, beaucoup de fleurs. Mais la basilique, comment la décrire ? Nous eûmes la chance de la voir sous la conduite du doyen qui la montrait à des prêtres de passage... La pierre de l'église est restée extrêmement blanche, du moins à l'intérieur, comme à Pontigny ou à Saint-Benoît-sur-Loire. Le plein cintre y règne, et les vouîtes sont striées par endroits de morceaux jaunes réguliers qui rompent la monotonie et m'ont un peu rappelé Cordoue. Aucun vitrail, comme dans les églises romanes, ce qui permet de voir le mieux possible chaque chapiteau. Leur variété est inépuisable ; l'abondance des feuilles, des feuillages, est prodigieuse, ainsi que l'art de leur disposition ; de même, le relief des scènes et des personnages. C'est une symbolique inestimable (l'abside est déjà presque gothique ; on y sent naître l'ogive..., et, à mon avis, cela fait bien préférer le plein cintre, plus mâle et plus pesant). Longuement séjourné dans le narthex (rajouté après coup, mais encore assez pur), pour admirer le tympan, une des plus belles choses qu'on puisse voir. Le Dieu de majesté entouré de disciples est admirable ; puis viennent sur plusieurs rangs des allusions à la Bible et à la vie courante (au sujet des pèlerinages). On voit saint Jean surtout, qui appelle les foules... Enfin, dans un demi-cercle, les signes du zodiaque. Tout est d'un mouvement et d'une vie «intenses», pour parler comme le doyen... La vue de ce tympan a été, je crois, une de mes plus vives émotions d'art ; j'en avais des larmes... Sur ce sommet dominant la plaine, le vent souffle presque sans cesse ; aussi les diables des chapiteaux ont-ils toujours les cheveux hérissés... En général assez sensible à la poésie des souvenirs et des lieux — évidemment, en partie je l'y apporte —, je ne manquai pas naïvement de songer à saint Bernard et aux Croisades, et à nombre de pages du passé. Ici se trouve un des points cruciaux de notre histoire, un des lieux où véritablement souffle l'esprit. Le bourg qui se presse autour de l'église est des plus charmants, et il serait certainement doux de venir plus tard y passer quelques jours... Retour dans un taxi la moitié de la route, dont nous faisons le reste à pied... Impres-

sion de liberté, de flottement délicieux au milieu de la campagne — personne ne nous attend. Nous allons devant nous en nous appropriant le paysage. Séparation à Sermizelles, où Bordaz prend un train pour Orléans et Saint-Jean-de-Luz. Je manque l'autobus d'Avallon, et dois rester sous un arbre — car il se met à pleuvoir — à côté de mes valises. Deux autos presque vides passent, mais je n'ose pas les arrêter... Enfin, voici un charcutier... Il me prend dans sa remorque garnie de paille... Avallon, ville charmante. Beau portail roman d'une église, un luxe lourd et plantureux (Viénot me l'avait signalé). Au pas de course, je vais voir la fameuse terrasse du Cousin, dominant assez abruptement une vallée verdoyante. Train pour Dijon. Changement de train à Dijon. Je ne fais qu'entrevoir les alentours de la gare. J'aimerais revenir à Dijon, qui m'a paru plein de ressources. La Bourgogne est véritablement sympathique... Nouveau train jusqu'à Pontarlier. A neuf heures, je suis à Thun, où il pleut. J'ai tôt fait de rejoindre Gide à l'hôtel...

Vraiment heureux d'avoir connu l'atmosphère de Pontigny... Profit, peut-être, d'avoir vécu avec Bordaz pendant dix jours. Culture solide, connaissances de droit et d'économie politique. Nous nous disions à peu près tout — ce qui m'arrive si rarement...

Gide me montre des lettres de Pontigny, qui me prouvent que j'y ai plu davantage que je ne pensais. Martin du Gard m'a trouvé sympathique, et a regretté que ma sauvagerie ne me fasse pas plus souvent me trouver sur son chemin.

Ascona, 17 août.

Mme V. R., dans une lettre que Gide me montre, parle de ma « discrétion », de ma « simplicité » et de ma « façon si vivante de prendre part ». On est bien indulgent pour ma timidité des premiers jours (mais, aux adieux qu'on me fit, je vis bien que j'avais gagné des cœurs). Je suis toujours content quand on me reconnaît... Je crains tant le péché d'orgueil que je suis heureux si je me prouve, par hasard, que je n'y tombe pas trop. Ainsi, j'étais confus, à Pontigny, d'entendre Brunschvicg et Desjardins me dire : « Bonjour, Monsieur Levesque ». Que je puisse exister pour ces hommes, et qu'ils sachent mon nom, moi qui ne suis rien, me remplissait de stupeur. J'aurais voulu leur demander pardon de prendre garde à moi, leur dire : « Ce n'est pas la peine de retenir mon nom, je sais que je n'existe pas. »

Les deux derniers jours à Pontigny, et surtout au moment du départ, j'éprouvai cette impression de grouillement et d'affairement, de choses impossibles auxquelles il faut renoncer, etc., dont j'ai horreur... J'aurais pu parler mieux à tel ou tel, faire connaissance avec celui-ci, lire ce livre, m'éclairer sur cette question, etc... Un réseau compliqué de nouvelles relations, d'amitiés imprévues s'élevait autour de moi, je ne me sentais plus maître du gouvernail.

La multiplicité de la vie, quand je l'éprouve de cette façon, me désespère. Je lui préférerais, je crois, la sécheresse et la dernière solitude. La seule ressource est le départ — mais c'est peut-être à l'idée de partir que la réalité, tout d'un coup, paraît si pleine et si tragique... Cela me montre que, sous mon air de «m'en foutiste» et mon désir de m'abandonner au hasard, je prends tout de même la vie au sérieux. L'amitié de Bordaz, dans les grandes conversations que nous avons le soir, m'a, je crois, fait du bien... Il n'en revenait pas, de voir que je ne me misse jamais en colère... «Presque jamais tu ne contredis, on peut tout te dire, mais il semble bien qu'on n'ébranle pas facilement tes idées...»

Bormes, le 28 août.

A Thun, donc, il pleuvait. Gide aurait voulu partir aussitôt, ne fût-ce un congrès du mouvement d'Oxford qui se tenait alors dans plusieurs hôtels (dont le nôtre), qu'il voulut me faire voir — neuf cents personnes de tous pays y assistaient. Il était entré en rapport avec l'un des dirigeants, M. de V., qui lui dit dans l'intimité : «Ah ! Monsieur, vous ne me croyez peut-être pas, mais depuis trois jours je priais Dieu qu'il me fasse vous rencontrer !» Ces gens, en effet (mouvement d'esprit protestant, mais acceptant n'importe qui), vivent dans un miracle perpétuel. Ils se confient absolument à Dieu, dont ils attendent des «directions». Ils font en général abandon de toute fortune, et sont donc sans le sou. Cela ne les empêche pas de voyager... A la gare, le plus souvent au guichet même, il se trouve une personne qui a précisément la direction de leur donner de l'argent. De ces «miracles» incontestables en effet, ils tirent naturellement des preuves. (Dans la vie des mystiques, rien de plus fréquent : Becker cite à foison des exemples de ce genre ; il en arrive dans sa vie. Je me souviens aussi de l'abbé C., qui se lançait toujours dans des entreprises extraordinaires — pèlerinages à Lourdes —, auquel toujours, au dernier moment, il tombait de l'argent du ciel.) Le jour de mon arrivée à Thun, j'assistai à une entrevue avec Gide de trois messieurs de ce mouvement. M. de V. (je m'étais placé à contre-jour) me regardait fixement, sans doute pour me faire rentrer en moi-même. J'avais toutes les peines du monde — rapport à la lumière — à le regarder aussi, pour témoigner que j'avais la conscience tranquille. Vraiment, ce brave homme jouait à l'appel de Dieu... Dans un sens, d'ailleurs, je n'étais pas fâché qu'il me trouvât l'air d'une proie pour la religion. Cela me rappelle le Supérieur de la Trappe que je revis deux ans après ma retraite, et qui me disait : «Hélas ! maintenant vous menez la vie d'étudiant !... mais je vois à votre visage que vous aimez toujours le Bon Dieu !»

Rien n'était plus monotone que les réunions de ces protestants ; chacun tour à tour montait sur une estrade et, en allemand ou en français, racontait comment il avait été touché par la Grâce. Ces confessions avaient lieu dès la

première heure et jusqu'à minuit.

Gide profita du zèle de ces Messieurs pour leur demander d'appuyer eux aussi des demandes qui partent de tous côtés en ce moment pour éviter la mort à trois jeunes nègres condamnés injustement aux États-Unis. Ces Messieurs, fort émus, dirent d'abord qu'ils préféreraient les moyens surnaturels (prières, etc., surtout demander à Dieu de changer le cœur des chefs...), mais Gide fut éloquent, le temps pressait, etc... Il les persuada de faire au nom de leur groupe une pétition. (De son côté, il télégraphia au président Roosevelt.)

... Ce que je pus entrevoir à Thun de Suisse allemande — et par là d'Allemagne — me fit le plus grand plaisir. Gide, à Thun, m'attendait avec impatience... Son accueil fut exquis, et d'ailleurs, dans tout le voyage, jamais son plaisir d'être avec moi ne parut se démentir. Ce premier jour, je me souviens que nous fîmes un tour par la ville, malgré la pluie. Charmants enfants blonds, l'air frais et rieur. Nous allâmes goûter dans une pâtisserie (avec Mme Sternheim et sa fille Nouki, également à l'hôtel). A chaque instant, dans les rues, nous nous heurtions à des bandes d'Oxfordiens — femmes à l'air vieille fille et jeunes gens bien-pensants. Gide les trouvait tous laids, mais moi, pourtant, certains m'attendrissaient.

Le soir, après quelques minutes passées dans la salle du Congrès (certains moments, il y avait méditation, chacun plongeait sa tête dans ses mains et écoutait parler l'Esprit), nous fûmes au Kursaal entendre des chœurs tyroliens. A dix heures, nous étions de retour à l'hôtel. Mme Sternheim nous montra une énorme quantité de photos qu'elle a faites de Gide à Karlsbad.

Assez tard dans la nuit (de même, tôt le lendemain), j'écrivis sur mon carnet des souvenirs de Pontigny. Gide fit ses valises (expédiant à Paris sa malle, pour être plus léger pendant notre voyage). Nous avions d'abord voulu monter dans la haute montagne (Mürren, etc., et par le Saint-Gothard aller jusqu'à Sargans). Gide voulait me faire voir la haute Suisse, mais il y avait des nuages. On voyait mal la Jungfrau ; nous aurions trouvé partout la neige, puisqu'à Thun il pleuvait. On se décida à partir pour le Tessin, au bord du Lac Majeur (sur l'indication de Nouki). Gide revoit un instant M. de V. (qui se trouve être cousin de Schlumberger). Ce Monsieur, vraiment plein de sympathie, me donne son adresse, en espérant, dit-il, me revoir à Paris... Avant notre train (midi), je vais faire un tour dans la ville, qui m'enchanté. Impression nette d'être à l'étranger — et pas dans un pays latin. Un charmant gosse de treize ou quatorze ans, qui revenait de l'école, blond et riant, à qui j'avais souri, se met à marcher près de moi. (Dans *Marius l'Épicurien*, un enfant, sur la route de Pise, je crois, s'était mis aussi à marcher près du héros, et même à lui donner la main.) Au moment où nous allions prendre le train, le chasseur de l'hôtel nous apporte des lettres (une, surtout, de Michel, longue et charmante,

que nous lisons au wagon-restaurant.

... Je me souviens d'une gare (Spiess ?) où j'eus le temps de descendre sur le quai. J'y vis plusieurs garçons, sac au dos, paraissant voyager seuls. Sans chapeau, brûlés par le soleil, l'air libre, heureux. Comme ils donnaient l'impression de l'aventure !... Vers trois heures, après avoir passé le Simplon, nous voici à Domodossola. Changement brusque. Plus un nuage, le ciel est bleu. La chaleur nous saisit. Je m'assure aussitôt que je préfère les côteaux modérés aux pics vertigineux. Petit train pour Locarno, on vend des glaces, on se débraille, tiédeur dans l'air. Le seul fait d'être en Italie me paraît excitant. La route fort champêtre, au milieu de la vallée, qui nous conduisit au lac fut deux heures de délices. Quels beaux ombrages nous traversâmes, les admirables châtaigniers ! Vignes sur la colline, les maisons riantes. Jolis ponts en dos d'âne sur des torrents encaissés dont nous apercevions de haut l'eau verte. Gide (lisant en allemand le *Journal* de Platten) était ravi par ces beautés, l'imprévu (il faisait cette route pour la première fois), la douceur de l'air, l'attente de l'aventure... Ah ! vivre en Italie, songeais-je, au moment où de nouveau nous allions rentrer en Suisse..., mais une Suisse tout italianisée, il est vrai...

A la fin du trajet, Gide, abandonnant sa lecture qu'il avait jusqu'alors entrecoupée de regards par la fenêtre, se mit lyriquement à contempler le paysage, tout en cherchant à reconstruire *Le Jet d'eau* de Baudelaire, dont plusieurs vers, comme à moi-même, lui échappaient...

Nous descendons à Locarno devant la gare, et aussitôt montons dans l'énorme car rouge de l'hôtel Monte Verità d'Ascona, que les Sternheim nous ont recommandé...

Je me souvenais des charmants bateliers de Lecco (Lac de Côme), et, chemin faisant, nous nous exaltions à la pensée de promenades en barque. Notre hôtel, à un quart d'heure du port d'Ascona, se trouvait sur la colline, au milieu d'un parc immense. Devant nos fenêtres, des bosquets parmi lesquels on distinguait le lac. L'hôtel — qui ferait un cadre merveilleux pour Pontigny — appartient à un collectionneur allemand, qui l'a entièrement meublé et orné d'œuvres rares. Ainsi, nous déjeunions dans une salle dont un côté donnait sur le lac, tout en baies vitrées, tandis que l'autre était orné de Picasso, Gauguin, Matisse, etc... La cuisine était extraordinaire ; la plus simple du monde, mais la plus fine ; le service parfait. Nombre de petits salons : d'écriture, de lecture, de musique, de conversation, etc..., tous ornés de bons tableaux ; beaucoup d'objets d'Orient. Deux grands salons garnis de tapisseries, avec, sur les tables, des albums illustrés que nous aimions feuilleter le soir... Une bibliothèque riche en volumes de toutes langues, etc... C'était vraiment un hôtel différent des autres...

Gide, dans ce grand silence, se mit à bien dormir et à travailler (ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps). Il acheta des cahiers et des petits carnets, sur lesquels il se mit à prendre des notes pour la pièce de théâtre qu'il entreprend à la place du roman commencé. Il voulait, dit-il, faire entrer trop de choses dans ce roman, surtout des préoccupations sociales. Pour s'en débarrasser, il se met à écrire une conférence à l'usage de la Suisse. Il me montra plusieurs fois des ébauchés et quelques notes, disant, pour s'excuser, qu'il avait décidément perdu toute espèce de pudeur avec moi... Le luxe (mais si discret, si simple) de l'hôtel et de notre installation le froissait un peu dans ses sentiments communistes..., mais il y puisait tant de goût au travail qu'il déclarait ne s'être jamais trouvé plus agréablement installé... Nous passâmes dix jours dans ce palais, attendant un peu la venue du propriétaire de l'hôtel (ami du comte Kessler), qui, dans sa villa privée, possède des œuvres encore plus étonnantes que celles que nous avons vues, mais nous partîmes avant son arrivée... Le second soir de notre séjour, nous eûmes la surprise, en rentrant après dîner, de trouver sur la table un merveilleux panier de fruits, hommage du gérant et de sa femme. Chaque matin, je me réveillais de bonne heure, mais n'osais vraiment pas faire de bruit en voyant Gide si bien dormir... Un matin, tout de même, je pus sortir du lit à cinq heures, et courir sur les collines qui dominent le lac, parmi les châtaigniers et les vignes...

Le soir de notre arrivée — c'était le 15 août —, nous descendîmes au pays. Gide parlait déjà d'aller en Corse, à Calvi, par exemple... Naturellement, le lendemain il n'en fut plus question. Il se mit dès le matin à travailler.

L'après-midi, nous faisons une heure de sieste. En vérité, le bonheur était parfait. Beauté extraordinaire du temps et de la nature. Intimité avec Gide admirable. Sans que je sois le moins du monde exclusif, j'éprouvai un tendre plaisir à le sentir uniquement à moi. Je n'aurais pas voulu le gêner dans son travail, mais sa présence me suffisait si bien que mes désirs de vagabondage et d'errance solitaire s'en trouvaient amoindris. Finalement, je n'eus pas l'occasion de faire de la barque. Nous sûmes que Ludwig possède une villa à Ascona. Gide n'eut aucune envie de le voir, surtout en apprenant que ses fils n'étaient pas avec lui (autrement, cela m'eût fait des compagnons pour la barque...).

Gide est pris bien violemment par l'amour des jeunes enfants, seulement en voir et, si possible, leur sourire et les caresser, le comble du bonheur. Il ne demande guère autre chose. Gide porte sans cesse sur lui des petits jeux amusants ; il en tire un de sa poche quand il voit des enfants, et se met sérieusement à jouer. Les enfants, pleins de curiosité, aussitôt s'approchent, et leur conquête est faite...

Un dimanche matin, par un admirable soleil, je descendais à Ascona, résolu

enfin — le départ approchant — à faire une promenade en barque, quand je trouvai le chasseur chargé de courrier... Lettre de Gabilanez (toujours mon plus cher ami), et surtout lettre du censeur du lycée de Rome, me disant que je suis accepté. Depuis assez de temps, je vivais dans une sourde inquiétude pour ma «situation». Je ne voulais pas m'avouer cette gêne, qui parfois me serrait le cœur ; même, en raisonnant, je trouvais ridicule de se gâcher jusqu'au présent par des soucis d'avenir, etc... L'offre récente qu'on m'avait faite de poste en Italie, tout en espérant sa réussite, je trouvais sans cesse des raisons pour m'empêcher d'y croire, ne voulant point donner prise à des rêves. Tenant cette lettre, lue d'un coup d'œil, je vis mon rêve réussir et, rebroussant chemin, montai à l'hôtel encourageant la porter à Gide. Il était au salon, absorbé, dans un coin... Aussitôt il me prit dans ses bras : «C'est vraiment ce qui pouvait t'arriver de meilleur. C'est même mieux que l'Égypte. Vraiment, tu as de la chance ! Tu es né sous une bonne étoile. Je trouve que tu as des dettes envers la chance, il sera temps que tu t'acquittes. A Rome, d'ailleurs, on travaille très bien. Rome m'a toujours réussi. On s'y sent entouré d'ombres travailleuses, Goëthe, Stendhal... Cela est fort exaltant...»

... J'envisage aussitôt des promenades approfondies en Italie, le pays où j'aurais le mieux aimé vivre... Celui auquel j'ai toujours pensé... La preuve en est que j'y fus d'abord en pèlerinage du Collège, et que mon premier voyage seul, sac sur le dos, je le fis en Italie (six ans déjà !).

... Un petit libraire d'Ascona expose en montre les *Pages de Journal* de Gide. Stupeur (d'autant plus qu'à Locarno — je m'en assurai — aucune librairie ne les avait). On fut faire des achats dans cette boutique, et acheter ce livre pour l'offrir à Nouki (qui, aimant fort Ascona, venait d'y arriver avec un jeune Allemand). Gide, sans avoir l'air de rien, questionna la dame : «N'est-ce pas par erreur qu'on vous a envoyé ce livre ? — Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai fait venir. J'en ai déjà vendu trois. Cet auteur est bien connu. C'est un très bon écrivain», etc... A Ascona, Gide ne fut pas trop repéré ; il eut seulement la visite de deux réfugiés allemands s'occupant de théâtre, qu'il connaissait déjà et qui voudraient monter de ses pièces à Zurich. Nouki, précisément, travaille le chant pour jouer aussi au théâtre ; elle avait fait apporter un piano dans un chalet ravissant du Monte Verità. Elle y vivait avec un prolétaire allemand des plus charmants, des plus sympathiques. Ne parlait pas français ; s'était mis, cet été, à commencer à écrire le récit de sa vie... Rien de plus beau, de plus agréable à voir que ce jeune ménage, tous deux communistes, naturellement.

... «Méfie-toi à Rome, me dit-il, des pensionnaires de la Villa Médicis. Ce sont presque tous des ratés, ils n'ont rien à faire et s'ennuient, et ne demanderont pas mieux qu'à tomber chez toi...»

Moravia me disait que le climat de Rome a je ne sais quoi de déprimant, que le sirocco vous y fatigue, etc... Gide, au contraire, n'a jamais mieux travaillé qu'à Rome, dont l'air lui réussit... J'apprends qu'il y fait en hiver un froid sec comme à Madrid. Bonaimé me disait qu'octobre, à Rome, est merveilleux.

GIDE ET NOS VINGT ANS (suite)

Nos lecteurs se rappellent les premiers témoignages que, sous le titre ci-dessus, a déjà publiés le BAAG (v. nos nos 39 à 45). Nous sommes heureux de pouvoir y ajouter aujourd'hui les deux textes que nous ont adressés nos amis Claude Aubanel, présentement chimiste à Québec (né en 1930), et Bernard Métayer, étudiant à Paris (né en 1956), qui a été élu le 26 mai dernier membre du Conseil d'administration de l'AAAG.

CLAUDE AUBANEL

Je ne suis qu'un simple lecteur, qui cherche sa nourriture spirituelle dans les arts, mais dont le métier ne pourvoit qu'à ses besoins matériels.

Il y a trente ans déjà... Les hasards de la vie militaire m'avaient envoyé à Alger, et cela à un moment très critique de ma vie. Un ami, comprenant mon désarroi, me conseilla de lire le *Journal* de Gide. Comment avait-il pu savoir que c'était précisément ce dont j'avais le plus besoin ? Gide a été un compagnon durant mon séjour africain ; il m'a fait sentir que je n'étais pas seul, que mes joies et mes doutes, il les avait vécus. De plus, il m'indiquait que les solutions ne pouvaient être trouvées qu'en moi-même. Je crus qu'une fois ma vie adulte plus fermement établie, ce *Journal* perdrait de son intérêt. Il n'en fut rien, Gide reste toujours pour moi un ami, et je trouve continuellement des idées nouvelles, que ma propre évolution me fait découvrir.

Plus tard, je me suis attaché aux diverses *Correspondances*, qui sont comme une ramification du *Journal*. L'œuvre de fiction, je la lis avec plaisir, mais elle me satisfait moins : Gide était plus homme de lettres que romancier. Je ne lis pas nécessairement pour apprendre, mais plutôt pour trouver confirmation de ce que je ressens mais ne sais pas exprimer. De tous les auteurs que j'ai lus, Gide est celui dont le style m'est le plus proche, me satisfait le plus.

On peut savoir trop sur un auteur, et je crois qu'on lui fait du tort à le vouloir décortiquer, psychanalyser ; je préfère me faire une image de l'homme à travers ses écrits. Après tout, il ne nous reste que des mots...

BERNARD MÉTAYER

Gide et mes vingt ans ? Permettez-moi, chers amis, de ne pas m'en tenir à une borne aussi impérative ; permettez-moi d'aller fouiller un peu plus loin en arrière dans mes souvenirs, qui ne sont pas si lointains.

Le nom de Gide, dans ma mémoire, est par deux fois associé à celui d'un professeur de français. Je tairai de chacune le nom : si elles sont gidiennes, l'étaient ou le sont devenues — et cela, je ne l'ai jamais su —, qu'elles se reconnaissent ! Mon premier souvenir du nom de Gide est don un souvenir de collègue ; je devais avoir quatorze ans. Mme L., outre sa qualité d'enseignante, assurait aussi celle de bibliothécaire, ce qui, je crois, ne devait pas être une tâche particulièrement harassante, étant donnée l'exiguïté de notre établissement. Toutefois, afin d'honorer la petite salle qui pompeusement s'affublait du nom de bibliothèque, elle encourageait ses élèves (j'étais en troisième) à visiter les rayons et faire des emprunts. Mes lectures, à cette époque, étaient fort hétéroclites, et pas forcément du meilleur goût. Certes, j'avais à huit ou neuf ans, en allant à l'école, trouvé *L'Assommoir* dans un bosquet, où m'appelaient d'autres urgences que littéraires, et Gervaise, dans ma mémoire, n'avait d'autre odeur que celle du buisson. Certes, j'avais lu *Les Mots*, sans en comprendre un seul. Et, brillant parmi mes « Club des cinq, Clan des six ou sept ou machin », il y avait *Le Lion*. Je remontais l'alphabet. Or, non loin du K de Kessel, s'étendait le G sur les rayons. Il y avait un nom : « Gide », et mes quatorze ans. Il était entouré de Giono, Giraudoux, Genêt ou Géraldy, mais ce fut celui-là que je saisis. Gide ! Peu d'écrivains, je crois, se contiennent en si peu de phonèmes. Ce « G » dont on peut à loisir allonger la douceur, tout comme on dit « j'aime », le « I » qu'on appuie en anglais pour faire sourire, et la dentale qui ne peut se résoudre... Gide ! c'était un nom bien attirant, auprès de ces autres vocaliquement si fermés ; c'était, dans son irrésolution, un nom plein de mystère, quand pourtant le prénom était si cassé. Il y avait, dans une reliure choisie, un titre plus spécialement attirant : *Les Nourritures terrestres*. Tous ces « R » faisaient comme un bruit de tambour et laissaient entrevoir bien des fruits défendus : c'était l'âge où l'on rêve du dépucelage. Gide ! c'était, hélas, un dépucelage raté. En matière de livres, j'étais trop habitué aux aventures, et les grenades dont j'occupais mes soirées étaient plus explosives que celles dont on m'offrait de sucer les pépins. J'avais alors péché par convoitise, et en guise de pénitence, je dus ravalier ma gourmandise. Il n'y avait là que des mots dont la musicalité délicate n'effleurait pas mes oreilles, une émotion raffinée dont la suavité n'émouvait pas mon cœur enfantin. Aussi, je retournai bien vite à mes livres d'aventure, ignorant que, par le hasard des lettres et des sons, une autre encore plus belle se

préparait.

La deuxième étape eut lieu tandis que j'étais en première, vers l'âge de seize ans. Mme D., qui depuis longtemps déjà s'était affranchie de la tyrannie du Lagarde et Michard, avait eu l'idée de mettre à notre programme de baccalauréat ces deux œuvres aussi opposées que complémentaires que sont *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*. Comment je choisis *La Porte étroite* plutôt que *L'Immoraliste* pour faire mon exposé obligatoire, je ne le sais plus ; peut-être parce que mes camarades se l'étaient déjà octroyé ; peut-être parce que, secrètement, mon cœur me portait plus volontiers vers Michel que vers Jérôme et Alissa, dont j'aimais pourtant le timbre exotique ; peut-être parce qu'il était plus facile de traiter d'une ironie (du moins était-ce le thème sur lequel j'avais bâti mon petit travail) qui n'engageait que ma conscience d'élève en français, que d'exposer une démarche psychologique qui créait en moi de troubles émotions : on ne déballe pas en public ses secrets les plus intimes, et aujourd'hui encore, quand ma relation avec Gide est si différente d'autrefois, il ne m'est pas aisé d'en parler, et je ne le fais pas sans en mesurer toute l'impudeur. Ce fut dès lors une aventure passionnée, passionnelle : le mot n'est pas, je crois, trop fort. Je dévorais ces *Nourritures terrestres* dont le goût m'enchantait. Cette musicalité que je ne savais auparavant déguster prenait un sens, maintenant. Je répondais aux aphorismes à points d'exclamation de Gide par d'autres exclamations encore, et non moins virulentes. Bien sûr ! C'était évident ! Il n'y avait pas un mot où je ne fusse directement, et personnellement, concerné. Je croyais apprendre à me connaître, me reconnaître.

L'année suivante, ce fut pis encore. Si l'on a bien voulu dire que Gide pervertissait la jeunesse, c'est vrai : il est un libraire, à Poitiers où j'étais en vacances, à Pâques, et sans le sou, qui a dû se demander par quelle opération du Saint-Esprit ses Gide en «Folio» avaient en huit jours disparu. Quelle imprudence, aussi, de les présenter sans surveillance sur le trottoir ! D'esprit, il y en avait un qui rôdait : un Monsieur avec une drôle de galure qui, amusé, regardait comment on fauche un livre de géographie. Si, comme je l'ai lu quelque part, les mauvais écrivains sont ceux dont les livres ne se volent pas, Gide en est un des plus grands. Je lisais tout Gide, autant que la préparation du bac — que j'ai failli rater — me le permettait, et avec un ravissement délirant. Une fois étudiant, je commençai à gagner petitement ma vie. Alors, je devins fureteur de bouquinistes acharné à chacun de mes séjours à Paris. J'avais même dans mes poches gomme et coupe-papier pour effacer la marque hérétique de la valeur commerciale de mes trésors, et tourner des pages qui, merveille, ne l'avaient parfois jamais été. Quand on me demandait combien de Gide j'avais, je clamaïs triomphalement le nombre toujours grandi. Aujourd'hui, faussement désabusé, je répons : «Gide ? J'en ai trois mètres cinquante !» Certes,

Gide est un perversisseur : après m'avoir fait faucher, il m'a fait avoir mes premiers découverts en banque. A dix-huit ans, j'étais complètement intoxiqué. Je n'avais guère d'amis, et peu d'argent, mais un tailleur voulut bien, pour un prix modique, me fabriquer une grande cape noire, dans laquelle j'enfermai mon orgueil, mon non-être et ma vertu.

Gide et mes vingt ans ! Je trouvai un des premiers Cahiers, et j'adhérai à l'Association. Mon non-être. De fait, je n'existais pas, et souvent on m'a dit qu'à cette époque j'avais l'air bien renfrogné. C'était dans le silence de mes livres que je me déridais et que j'apprenais la ferveur, non pas en me jetant nu sous le soleil ou dans l'eau glacée, mais tapi, la nuit, sous quelques kilos de couvertures, à tourner délicieusement des pages empoussiérées. J'ai porté, toutes ces années, du noir exclusivement, si bien que ma mère qui, une ou deux fois par mois, venait prendre et rapporter mon linge qu'elle étendait dans son jardin, se plaignait de ce que son voisinage lui témoignât continuellement les marques compassées de ses condoléances. J'étais en deuil, assurément. De la mort de Gide, sans doute, mais aussi de moi-même qui n'existais ni dans la rue, ni à l'université, et à peine chez moi. Je voulais, bien sûr, que l'on me voie, mais je n'avais rien à montrer, sinon ma cape noire et, ostentatoirement, mon romantisme précieux et alanguiné. Il n'est pas aisé d'évoquer le mystère. Je jouais à André Walter, mais les gens ne le connaissaient pas. J'ai souvent rêvé de Gide : un jour, à la Villa Montmorency, je montai par un escalier dérobé jusqu'au premier étage. J'arrivai au pied d'un grand Pleyel sur lequel il jouait. Silencieusement, je m'approchai et lui tournai les pages. Puis, le prélude achevé, il se leva. Je dus le conduire : il était aveugle, et c'est la main sur mon épaule, le visage immobile, qu'il descendit, noblement et lentement, un escalier immense et solennel qui nous amena tout droit... au milieu de l'Assemblée générale, figée de stupéfaction, d'où je m'étais échappé. J'ai su, plus tard, qu'il jouait sur un Pleyel. J'avais accroché aux murs de ma chambre de belles photos de lui ; sur mon électrophone, j'écoutais sa vieille voix précieuse et grinçante ; par des livres, j'apprenais sa vie ; et, plus souvent que jamais, j'arborais sa cape noire. Ma Bible était son *Journal*, et je m'empressais de lire les livres dont il faisait mention, surtout ceux de ses contemporains. Gide le perversisseur ouvrait mes yeux à toute une époque que je ne connaissais pas, et ce fut déterminant.

Peu à peu cependant, l'idolâtrie s'est consumée : il fallait brûler ses livres. A l'université, j'apprenais à lire. Il y avait dès lors du Gide que je n'aimais pas. J'ai lu bien d'autres choses, avec d'autres ravissements. J'ai commencé à ranger les vêtements noirs, et la cape plus souvent. J'ai commencé à sortir, à avoir des amis : je devais être moins insupportable. N'aimerais-je plus Gide aujourd'hui ? Bien sûr que si ! Mais mon regard s'est fait critique, et parfois

sévère. L'homme a cessé d'être Dieu ; il est redevenu homme, souvent touchant, souvent irritant. Ses livres ont cessé d'être ma Bible ; ils sont devenus délicieux et agaçants. Et surtout, je crois, j'ai cessé de jouer à Gide, mais pas complètement sans doute : dans ce que je suis devenu, il y a tout entier contenu ce que j'ai été, et j'ai vécu par Gide, indéniablement. Il avait répondu à mes angoisses obscures et m'en avait discrètement délivré. Je peux aujourd'hui le critiquer, même lapidièrement, parce que je l'ai aimé, et je ne supporte pas que le critiquent ceux qui ne le connaissent pas. Je parle de l'homme, bien sûr ; son œuvre ne lui appartient pas, ni d'ailleurs à personne. Mais j'ai connu sa vie. Je sais comment il réagit, ses rapprochements et ses replis, ses confidences et ses secrets ; je sais ses émois, ses élans, ses abattements ; je sais sa générosité, et sa mesquinerie, sa fatuité, et son humilité.

J'ai pu, à l'université, travailler sur Proust ou sur Woolf, et peut-être quelquel jour ajouterai-je encore plusieurs kilos de papier aux tonnes de thèses qui moisissent dans nos universités délabrées, mais Gide n'a jamais fait partie de mon cursus universitaire : je l'aimais trop. Gide, aujourd'hui, c'est une immense douceur dans le souvenir de mes vingt ans. Je le relis parfois, plus calmement. Il est un petit livre, un tout petit livre que j'avais fébrilement exhumé de dessous la poussière d'une boîte, sur les quais. Je le lisais assidûment, les soirs d'été, allongé près d'un arbuste sur le gazon de l'université, alors que le repas du «restau-U» avait du mal à passer. Il est un petit livre que je relis toujours avec émerveillement, et pas seulement quand j'ai mal à l'estomac. C'est *Amyntas*. J'y trouvais, plus encore que dans *Les Nourritures terrestres*, mes plus fiévreux émois, et je pleurais.

Aujourd'hui, j'ai vingt-huit ans. Gide a été mon compagnon de route chéri vers mes vingt ans ; j'ai brûlé ses livres, sans appel, mais tendrement. Je porte ma cape noire encore parfois, quoique rarement, mais ce n'est plus mon non-être que j'enveloppe au-dedans, mais le souvenir de moi, et de Gide avec moi, pour évaluer peut-être une distance, et l'annuler. Et je crois que jamais, non jamais, je ne porterai de chapeau clabaud.

aux Presses Universitaires de Lyon

**ANDRÉ GIDE
CORRESPONDANCE
AVEC FRANÇOIS-PAUL ALIBERT
(1907 – 1950)**

Edition établie, présentée et annotée par Claude Martin
Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 576 pp., ill., 1982 106 F

**FRANÇOIS-PAUL ALIBERT
EN ITALIE AVEC ANDRÉ GIDE
VOYAGE AVEC GIDE, GHÉON ET ROUART
(1913)**

Texte inédit présenté et annoté par Daniel Moutote
Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 132 pp., ill., 1983 40 F

**PIERRE MASSON
ANDRÉ GIDE
VOYAGE ET ÉCRITURE**

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 434 pp., 1983 120 F

**ANDRÉ GIDE
CORRESPONDANCE
AVEC JEF LAST
(1934 – 1950)**

Edition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff
Un vol. br., 20,5 x 14 cm, ill., sous presse

**ANDRÉ GIDE
CORRESPONDANCE
AVEC ANDRÉ RUYTERS
(1895 – 1950)**

Edition établie, présentée et annotée par
Claude Martin et Victor Martin-Schmets
Deux vol. br., 20,5 x 14 cm, ill., à paraître en 1985

OUVRAGES DIFFUSÉS PAR L'AAAG (A COMMANDER AU DELEGUE AUX PUBLICATIONS)

- ◆ RAIMUND THEIS : *AUF DER SUCHE NACH DEM BESTEN FRANKREICH. Zum Briefwechsel von Ernst Robert Curtius mit André Gide und Charles Du Bos* (Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1984, coll. «Analecta Romanica», cahier 49, 24 x 16 cm, 101 pp.).

L'orientation du livre de Raimund Theis est double : d'une part, il se propose de retracer, à travers la correspondance triangulaire Curtius -- Du Bos -- Gide, l'histoire de cette brouille fameuse au cours de laquelle Gide et Du Bos furent au moins d'accord pour se tourner tous les deux vers Curtius et le faire juge de leur différend ; d'autre part, l'entente entre Gide et Curtius reposant particulièrement sur leur commune manière d'envisager le dialogue entre leurs deux nations, cette anecdote est surtout le moyen d'analyser la nature des relations franco-allemandes au début de ce siècle.

Le titre de cet ouvrage souligne en effet que chez l'un comme chez l'autre écrivain, et avant même leur rencontre, c'est la recherche de «la meilleure France» qui fut l'objet de leurs efforts, comme le moyen pour Curtius de trouver les interlocuteurs les plus compréhensifs, et pour Gide, récusant Barrès et son nationalisme esthétique, de préciser sa doctrine artistique et morale. Raimund Theis nous procure ainsi une minutieuse analyse des principes exposés dans *Prétextes* et dans «Nationalisme et Littérature», soulignant à l'occasion un certain manque de netteté dans la pensée de Gide à propos de ce qui est français et ce qui ne l'est pas, de la race française et du génie français.

Après la guerre de 1914-18, Gide, craignant la revanche allemande, s'efforça de rapprocher la France des Allemands, par exemple en publiant en 1918 son journal du temps de guerre sous le titre de «Réflexions sur l'Allemagne». Vers la même époque, Curtius s'inquiétait de voir la jeunesse allemande, ne trouvant plus dans la France repliée sur elle-même un écho au renouveau spirituel auquel elle aspirait, se tourner vers l'Est ; en 1920, il fit alors appel aux occidentaux pour comprendre et encourager cet élan généreux (*Les Influences asiatiques dans la vie intellectuelle de l'Allemagne d'aujourd'hui*).

Aux yeux de Curtius, Gide était un des mieux placés pour répondre à cet appel, car il avait su garder son indépendance à l'égard des deux courants qui alors, selon Curtius, partageaient la France : celui de la Révolution, incarné par Romain Rolland, Henri Barbusse et le groupe «Clarté», et celui de la con-

tre-révolution, nationaliste et conservateur.

La rencontre des deux hommes était donc inévitable : en août 1920, Gide envoie à Curtius un exemplaire dédié de *La Symphonie pastorale* ; c'est le début d'une correspondance qui va durer plus de trente ans. Ils se virent pour la première fois en juin 1921 au Luxembourg, chez Mme Mayrisch. Aux *Deutsch-französische Kulturprobleme* de Curtius vont répondre « Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne » de Gide. Dix mois ont suffi pour que s'établisse un dialogue qui tissait la trame de toute la problématique franco-allemande.

Si la brouille Gide-Du Bos entraîne le dialogue triangulaire que l'on connaît (cf. *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950*, Frankfurt am Main : V. Klostermann, 1980, correspondance de Curtius avec Gide, Du Bos et Larbaud éditée par H. et J. Dieckmann), c'est que Curtius était également l'ami de Du Bos, sur qui il avait écrit trois articles. Revenant sur cet échange épistolaire, R. Theis se propose d'en modifier l'éclairage, H. Dieckmann ayant, selon lui, laissé fausser son jugement par le sentiment d'amitié et de reconnaissance qu'il avait pour Charles Du Bos.

L'accord entre Gide et Curtius reposait en partie sur une conception identique du conflit hellénisme-christianisme, conception illustrée par *Corydon* et *Si le grain ne meurt* que Du Bos avait vivement critiqués. A l'égard de Du Bos, Curtius avait d'abord montré beaucoup de compréhension, s'intéressant à son évolution religieuse ; il pensait trouver en lui le modèle d'une critique littéraire d'un haut niveau, en relation avec la métaphysique qui est, pour les Allemands, un élément vital.

A la parution du *Dialogue avec André Gide*, Curtius ressentit donc une vive déception, jugeant que Du Bos avait failli en tant qu'intellectuel et que chrétien. A la demande de Gide de lui servir de médiateur, il réagit alors par une lettre sévère à Du Bos, se livrant à une critique en règle du *Dialogue*, tant sur le plan moral que sur celui de sa valeur littéraire. La suite de cet échange est connue. Raimund Theis souligne à son propos comment une certaine mauvaise foi de Du Bos le conduisit aussi bien à déformer la pensée de Gide qu'à se tromper sur ses propres intentions. Sa vanité et son aveuglement lui faisaient trouver dans son attitude quelque chose de sublime, comme l'accomplissement d'un devoir supérieur à l'amitié.

De fait, Curtius va désormais prendre ses distances avec Du Bos, refusant que celui-ci écrive un livre à son sujet, se déroband à une reprise de leurs échanges de vues. Et quand, plus tard, il fera l'éloge de Du Bos, ce sera en le considérant comme le représentant d'une époque révolue, alors que Gide continuera de le fasciner pour le renouvellement qu'il apporte à la vie créatrice.

◆ WOLFGANG JESKE & PETER ZAHN : *FEUCHTWANGER ODER DER ARGE WEG DER ERKENNTNIS* (Stuttgart : J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1984, 21 x 13 cm, 362 pp.).

Nombreux sont les chercheurs qui, depuis longtemps, attendent la biographie d'un écrivain qui s'est trouvé au centre de nombreuses querelles, qui fut l'ami de Bertolt Brecht et s'opposa à André Gide après la parution du *Retour de l'URSS*. Dans son étude sur « Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937 » (*André Gide I*, Paris : Lettres Modernes, 1970, pp. 167-72), Alain Goulet avait déjà souligné l'importance du rôle adopté par Lion Feuchtwanger dans la critique des thèses présentées par André Gide. Lion Feuchtwanger est né à Munich en 1884 (il mourut à Los Angeles, le 21 décembre 1958). On pouvait donc espérer que ce centenaire serait l'occasion de combler un certain nombre de lacunes à propos de cet écrivain qui mena une brillante vie publique, tant à Munich et à Berlin qu'à Sanary-sur-Mer, et qui eut la possibilité, en 1937, de rencontrer Staline.

Mme Marta Feuchtwanger fit paraître, en 1983, un volume de souvenirs (*Nur eine Frau. Jahre, Tage, Stunden*, Munich), et la revue *Text+Kritik* (n° 79-80, 1983) a présenté une suite d'études intéressantes sur l'œuvre littéraire de Lion Feuchtwanger. Mais seul l'ouvrage de Wolfgang Jeske et Peter Zahn mérite la dénomination de « biographie » et, tout naturellement, les auteurs de ce livre se devaient d'analyser les rapports de Feuchtwanger avec Gide. D'ailleurs, il suffit de se reporter à l'index pour s'apercevoir que le nom de l'écrivain français est, parmi ceux des étrangers, le plus souvent cité (huit fois).

Pourtant, même si cette biographie se révèle riche en renseignements que bien des lecteurs ne pouvaient découvrir que dans de nombreux ouvrages, parfois difficilement accessibles, il faut bien noter que le chercheur n'y trouvera rien de bien nouveau. Il devra donc se contenter de réfléchir sur les temps forts de ces « relations » entre deux écrivains animés par des intentions parfois bien divergentes.

Un des moments importants de cet échange d'idées est, à coup sûr, la parution de *Moskau 1937*, ce récit par Lion Feuchtwanger de ses impressions de voyage en URSS. Les auteurs de la biographie de Feuchtwanger ont raison d'insister sur la nécessité de comparer l'attitude de l'écrivain allemand, qui emporta dans ses valises le livre d'André Gide (p. 187), à celle qu'avait adoptée Gide. Ils présentent même *Moskau 1937* comme « une réponse à ce livre » de l'écrivain français (p. 202). Malheureusement, rien n'est approfondi, et tout lecteur aura l'impression que l'argumentation de Feuchtwanger se résume à un jugement simple : l'esthétisme de Gide était susceptible de le faire changer d'idées, de camp, à partir du moment où une certaine irritation face à des phénomènes comme la question coloniale avait, de l'avis de Feuchtwan-

ger, poussé Gide à prendre ses distances par rapport à ses amis de la bourgeoisie. Les biographes se contentent sur ce point de citer l'article paru dans *Das Wort* sur «Der Aesthet in der Sowjetunion». Peut-être aurait-il été bon de préciser l'orientation de ce journal et, en même temps, d'analyser avec plus de netteté les critiques, ouvertes ou indirectes, que Feuchtwanger adresse, dans *Moskau 1937*, à Gide. La situation politique, les prises de position sont trop complexes à ce moment de l'histoire européenne pour ne pas être conservées par le détail et à un instant précis. Des références à l'excellent ouvrage de Hans-Albert Walter sur *l'Exilpresse* (Stuttgart : J.B. Metzler, 1978) auraient été bien utiles.

A une époque où l'édition, même allemande, est, on le dit, en crise, il est regrettable que le genre de la biographie devienne parfois superficiel par rapport à l'observation scientifique des faits littéraires et politiques. La période de l'avant-guerre est trop difficile à analyser sans passion pour ne point être l'objet d'attentions particulières.

[CLAUDE FOUCART]

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes Au Nouveau Drouot, le 26 mars dernier, ont été dispersés par le ministère de M^e Jean-Alain Labat (expert, M. Thierry Bodin) des *Manuscrits autographes de Marcel Pagnol* et des *Lettres, photographies, livres et documents* — parmi lesquels nous avons relevé (n^o 65) :

André Gide, L.a.s. à Abel Hermant, 1 p. 1/2 in-4, lég. effrangée. «Je n'attends pas la mort d'Anacharsis pour vous écrire ; taire mon ravissement serait presque de l'ingratitude. Je ne pense pas qu'aucun de vos lecteurs ait pu être plus charmé que moi de cette promenade à travers la littérature grecque. [...] Votre *Démosthène* est parfait, et votre *Sophocle*, et votre *Euripide*... [...] Connaissez-vous le *Hypériorion* de Hölderlin, frère de votre *Anacharsis* ou plutôt de votre *André Lascaris* ?»...

Au *Bulletin d'autographes* n^o 782 (avril 1984) de la maison Charavay :

40526. André Gide, Quelques mots aut. sur une carte d'invitation à la répétition générale des *Caves du Vatican*, octobre 1933. Enveloppe aut. adressée à Maurice Sachs. (Invitation pour la répétition générale de la pièce *Les Caves du Vatican*, adaptée par Yvonne Lartigaud du roman d'A. Gide, qui eut lieu le 23 octobre 1933 au Studio des Champs-Élysées, mise en scène de Firmin Gémier. [Voir reprod. page suivante.] 700 F

Le dernier *Exportcatalog* (n^o 5) de la Libr. Walter Wögenstein (Singersstr. 13, 1010 Vienne, Autriche) propose un ex. de l'éd. or. du *Roi Candaule* (Paris : Éd. de la Revue Blanche, 1901), avec un envoi autogr. de 4 lignes à *Arnost Prochazka* [1869-1925, poète et critique tchèque, auteur de la première traduction d'une œuvre de Gide en langue étrangère, celle de *Philoctète* en tchèque, en 1899] (n^o 540, 4.500,—), et un ex. de l'éd. Ides et Calendes de *Tbésée* (1947, 1/75 sur Chiffon d'Auvergne avec portrait de Gide eau-forte de Dunoyer de Segonzac), avec un envoi autogr. de 5 lignes à *Rudolf Kassner* (n^o 541, 5.000,—).

Notre ami Henry de Paysac nous rappelle que le texte intégral de la première des trois lettres de Gide à Georges Rency signalées dans le dernier

Le Théâtre Art et Travail prie M. Y. Sachs
de lui faire l'honneur d'assister à la répétition
générale de la pièce

LES CAVES DU VATICAN

sotie adaptée en 9 jeux, par
Yvonne Lartigaud
d'après l'œuvre d'André Gide
Mise en scène de Firmin Gémier

01 N° 95

BAAG, p. 302, a été publié en 1970 dans le n° 1, pp. 140-1, de la revue *Audace*, de Bruxelles, par M. Jacques Dolembreux, dans le chapitre «André Gide, le Symbolisme et la Belgique» de son étude intitulée «Dans le halo du Symbolisme» ; il y était précisé que cette lettre, «à la vente publique des livres de feu Georges Rency», avait été «acquise par feu Luc Hommel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises» ; M. Dolembreux croyait pouvoir la dater des «environs de 1893». (Dans le même article, l'auteur publiait aussi une lettre, inédite, que Gide lui avait adressée, le 23 janvier 1936, répondant à une invitation que M. Dolembreux, secrétaire du comité organisateur de la commémoration du Cinquantenaire du Symbolisme, lui avait faite à venir parler à Liège.)

Quatre lettres d'André Gide ont été vendues aux enchères publiques lors de la vente du 12 juin dernier, au Nouveau Drouot (M^{es} Laurin, Guilloux, Buffetaud et Tailleur, commissaires-priseurs associés ; M. Thierry Bodin, expert). Deux ont été publiées : lettres du 3 novembre 1909 à Fr. Jammes (n° 51) et du 1^{er} janvier 1924 à Ch. Du Bos (n° 52) ; les deux autres, inédites :

53. L.a.s., 13 janvier 1947, à son ami l'éditeur suisse Richard Heyd, 2 pp. in-8, enveloppe. «*Votre silence m'inquiétait affreusement... Mais aucune impatience à l'égard des divers travaux en cours. Surtout n'allez pas, à cause d'eux, abuser de vos forces !*» Il ira à Genève et descendra à l'Hôtel des Ber-

gues, «où Naville m'a retenu une chambre». Il ira jusqu'à Neuchâtel...

54. L.a.s., Dimanche 19 mai, à M. Tronche, page in-8. Il demande cinq livres, dont *Sidonie* de Salomon Reinach, *Trois idées politiques* et *L'Avenir de l'intelligence* de Maurras...

textes de Gide LETTRES INÉDITES. — Lynn Salkin-Sbiroli, «E Gide rispose a Mario Puccini (con un carteggio inedito)», *Micro-mégas*, janvier-août 1982, pp. 247-66. (Nous n'avons pas encore eu en mains cette publication, que nous ne détaillerons donc que dans notre prochain numéro.)

TRADUCTION. — Quatrième tirage, en mai 1984, dans la collection de poche DTV (n° 1750), de la traduction allemande, par Ferdinand Hardekopf, des *Caves du Vatican*, *Die Verliese des Vatikan* ; ce qui porte à 32 000 exemplaires le tirage total, à ce jour, de cette édition parue pour la première fois en octobre 1975 (DM 7.80).

à travers les livres Il est fréquemment, et féroce, question de Gide dans le choix du *Journal 1925-1956* de Georges Duhamel que son fils Bernard Duhamel a publié sous le titre *Le Livre de l'amer-tume* (Paris : Mercure de France, 1983, 22,5 x 14 cm, 475 pp., 140 F, ach. d'impr. 20 déc. 1983). Le D^r Claude Mouzet devant en traiter dans nos prochaines «Lectures gidiennes», nous n'en citerons que deux passages. Du 8 juillet 1949 (pp. 306-8) :

[Mauriac] vient de donner au *Figaro* un éditorial à propos de l'*Anthologie de la poésie française* faite par Gide. Il observe, à l'égard du maître de la pédérastie française, une réserve colorée d'admiration. Il faut du courage pour s'attaquer à Gide. J'observais d'ailleurs, récemment, que Gide, dans le livre qu'il vient de publier au Mercure : *Feuillets d'automne*, parle de Léautaud avec une prudence câline. Ces hommes très méchants et très perfides (c'est de Léautaud et de Gide que je parle, non certes de François), il faut être bien assuré de son passé, de son histoire pour les affronter, même incidemment.

A vrai dire, ce n'est pas grâce à la seule force de sa perfidie que Gide a régné si longtemps. Il dispose d'une étrange force de séduction et qui montre bien des visages. Depuis de longues années, j'avais mon sentiment là-dessus et j'étais bien sûr que Gide, qui ne m'a jamais dupé, n'avait plus aucune chance d'y réussir. Il y a réussi quand même.

Quelque temps après l'élection de Claudel, et d'accord avec un certain nombre de confrères, j'ai rendu visite à Gide pour lui parler de l'Académie. [...] Rendez-vous pris, Gide me reçut, dans cette grande pièce pleine de livres dont parle justement Julien Green.

Il est assis dans un coin près d'une fenêtre. On ne doit pas être mal à cette place. Il porte un vieux chapeau cabossé.

Ce matin-là, ce devait être, si je ne me trompe pas, à l'automne de 1946 ou au printemps de 1947, j'engageai la conversation sans la moindre précaution oratoire, disant en substance : «Nous avons un fauteuil pour vous. Si la chose vous agréait, vous serez sûre-

ment élu. Nul ne s'avisera d'exiger de vous une visite. Parmi les gens de votre génération, si je mets à part ceux qui sont morts tôt, les autres sont venus à l'Académie. Claudel vient d'y entrer. Je ne me fais pas d'illusions sur l'Académie. La proposition que je vous fais, elle est surtout pour moi une affaire de discipline. J'entends de discipline pour la vie des lettres françaises...»

A ce petit discours qui n'était pas fort long, Gide répondit d'abord par un silence, puis par des mots, non sans hésitation : «Eh bien ! non... non, Duhamel... Je suis trop vieux... Il n'est plus temps... Ah ! je ne dis pas que si l'on m'avait offert le siège de Valéry... Mais puisque le siège de Valéry a été donné, alors, je renonce...»

L'entretien n'alla guère outre. J'étais venu précisément pour ça et n'avais pas le moindre désir de m'écarter de mon propos. Gide me conseilla aimablement d'appeler Suarès... Générosité qui ne pouvait pas ne pas me faire sourire car je n'oubliais pas que Suarès l'avait surnommé «le pasteur de Sodome», invective qui n'est pas sans grandeur.

[...] Il m'a fallu attendre quelques mois, peut-être une année, pour comprendre que l'illustre vieux singe (du singe il a tout à fait le masque) m'avait abusé. C'était le temps où, par le jeu concerté de tous ses amis étrangers, il préparait le prix Nobel. De ce prix Nobel il avait grandement envie. Une élection à l'Académie, même facile et brillante, aurait sûrement compromis la machination Nobel.

Du 26 février 1951 (pp. 382-4) :

Gide est mort il y a quelques jours. Les journaux, les hebdomadaires m'ont naturellement demandé de donner mon sentiment sur cette mort. J'ai refusé de prononcer un mot, d'écrire une ligne et ce, je pense, au grand scandale de certains. En vérité, je n'ai rien à dire, je ne veux rien dire. En admettant même que l'on passe sous silence l'extraordinaire méchanceté de l'homme, son ambition, l'action tenace et malfaisante qu'il aura, pendant si longtemps, exercée sur la société littéraire, en admettant même que l'on tienne son œuvre pour capitale, ce que je ne crois absolument pas, reste un problème, le problème moral. [...]

Pour moi, je ne peux songer à Gide sans faire comparaître en pensée tous les enfants que ce vieillard a corrompus ou qu'il a contribué à corrompre.

Une société qui accable d'éloges funèbres un homme qui s'est moqué d'elle et qui s'est donné l'étrange plaisir d'atteindre dans l'aveu les limites du vraisemblable est une société jugée.

[...] Gide s'en va après s'être moqué de tout le monde, de ses amis, de ses ennemis, de sa femme (voir dans *Si le grain ne meurt*, je crois, les lignes horribles sur «la gluance...»), de la société, de l'Académie française, de l'Académie suédoise, en somme de tout le monde. Il n'a servi dans aucune guerre. Il disparaît à l'heure où le monde est dans un péril sans nom. Ce n'est pas une mort, c'est une pirouette. Mais que de littérature sur cette pirouette ! Il est convenu qu'on ne salue pas une tombe en disant la vérité. C'est bien pourquoi je n'ai rien dit.

D'une tout autre encre sont les souvenirs égrenés par André Chamson dans son dernier livre, paru deux mois après sa mort (v. BAAG 61, p. 151) : *Il faut vivre vieux* (Paris : Grasset, 1984, 20,5 x 13 cm, 207 pp., 55 F, ach. d'impr. 23 janv. 1984). On y lit un chapitre intitulé : «Le trio Gide, Martin du Gard, Schlumberger», dont nous extrayons ces quelques lignes (pp. 52-4) :

Je l'ai déjà dit : qui connaissait alors un écrivain n'était pas long à connaître toute la littérature, celle qui comptait vraiment à nos yeux. En première ligne, André Gide.

Dans sa personne physique et dans ses comportements, il y avait une grandeur qui faisait penser au génie. Seuls parmi les vivants d'alors, Romain Rolland et, peut-être, Valéry me donnaient la même impression. Qui n'a pas vu Gide évoluer à la Maison des Amis des Livres ou à Pontigny ne sait pas ce que c'est que la gloire littéraire. Un auditoire attentif, presque haletant, le suivait partout. Il parlait toujours « au joint des choses », comme le disait mon ami Petit. Tout le monde attendait qu'il ait formulé un jugement pour se prononcer. Je me souviens, en particulier, d'une présentation d'un de mes films, *Tabusse* (admirablement interprété par Rellys) devant un parterre d'écrivains de la NRF. Le film s'acheva dans un immense silence. On attendait. Gide se leva, vint vers moi lentement, porta ses mains sur mes épaules et m'embrassa en disant : « Bravo, cher Chamson, c'est d'une très grande beauté ! » Alors, les applaudissements se déchaînèrent et la salle se leva en me faisant une ovation.

Cet homme qui se voulait sans complaisance a eu pour moi des gentillesse exceptionnelles. Alors qu'il n'écrivait pas d'articles de critique, qu'il se confinait dans une réserve hautaine, il fit sur *Les Quatre Éléments* un papier superbe, pour La NRF, dont il m'envoya le manuscrit avec une lettre de sa main. Il y louait mon livre et regrettait de ne pas avoir eu le même âge que moi et de n'avoir pas pu faire à côté de moi la découverte des montagnes des Cévennes. [...]

J'imagine le bonheur qu'auraient pu être pour moi ces courses sur l'Aigoual et sur la Luzette si j'avais pu les faire avec un tel compagnon.

[...] Gide, Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger formaient un trio de grands écrivains et de critiques assez exceptionnels pour donner leur avis au-delà de toute considération d'amitié. Ce fut, pour chacun d'eux, un bienfait exceptionnel.

Notre ami Jacques Brenner donne, avec *Les Amis de jeunesse* (Paris : Grasset, 1984, 20,5 x 13 cm, 253 pp., 72 F, ach. d'impr. 21 févr. 1984), un « roman » où tout est vrai, de sa jeunesse et de celle de quelques-uns de ses amis rouennais dans les années 1939-45, et dont le grand charme vient en partie, assurément, de la finesse lucide du témoignage. Nous y lisons avec un intérêt particulier le chapitre (pp. 116-30) où Jacques Brenner raconte l'histoire d'*Oedipe*, que la troupe de jeunes comédiens qu'il animait voulurent monter au printemps 1943 (avec *La Scintillante* de Jules Romains) — et que, d'abord, des lettres anonymes, puis d'amicales et vertueuses pressions, puis, un peu plus officiellement, une lettre du Délégué régional à la Jeunesse, et enfin quelques lignes, en allemand, à en-tête de la *Propagandastaffel* ne réussirent, face à la détermination enthousiastes des comédiens, qu'à transformer en « représentations privées »... Et...

Peu de temps après, nous reçûmes Paul Fort à Rouen. Il fut si content de son séjour parmi nous qu'il l'évoque dans une page enthousiaste de ses *Mémoires*. Voici ce qu'il ne raconte pas : au cours de notre soirée poétique, à plusieurs reprises, il prononça le nom de Gide et, chaque fois, ses auditeurs se mirent à applaudir violemment. Paul Fort fut surpris, en même temps qu'enchanté, de ces applaudissements qui l'interrompaient aussi bien au milieu d'une phrase. Quand je lui en expliquai la raison : « Vous auriez dû me prévenir, me dit-il, j'aurais parlé de Gide bien davantage. »

Dans *Avec mon meilleur souvenir* (Paris : Gallimard, 1984, 20,5 x 14 cm, 221 pp., 72 F, ach. d'impr. 7 mars 1984), Françoise Sagan se raconte, raconte

avec beaucoup de naturel et de bonheur ses amitiés les plus riches, ses admirations les plus vives, les coups de cœur qu'elle ne peut ni ne veut oublier...

Dans l'ordre des souvenirs, l'amour de la littérature a une grande supériorité sur l'amour tout court, l'amour humain. C'est que si l'on ne se rappelle pas forcément où et quand on a rencontré «l'autre», si on ne sait pas forcément quel effet «il» vous fit ce jour-là [...], la littérature en revanche offre à notre mémoire des coups de foudre autrement fracassants, précis et définitifs. Je sais très bien où j'ai lu, où j'ai découvert les grands livres de ma vie ; et les paysages extérieurs de ma vie alors sont là, inextricablement liés à mes paysages internes qui sont généralement ceux de l'adolescence.

Les *Nourritures terrestres* fut la première de ces bibles écrites de toute évidence pour moi, presque par moi, le premier livre qui m'indiquât ce que j'étais profondément et ce que je voulais être : ce qu'il m'était possible d'être. Gide est un auteur, un parrain dont l'on ne se réclame plus très volontiers à présent, et il y a peut-être un certain ridicule à citer les *Nourritures* comme son premier bréviaire. En revanche, je sais très exactement dans quelle odeur d'acacias je découvris ses premières phrases, ses premiers ordres adressés à Nathanaël. Nous habitons le Dauphiné. Il avait beaucoup plu cet été-là et je m'y étais considérablement ennuyée, d'un de ces ennuis lyriques comme seuls peuvent en avoir les enfants derrière les vitres ruisselantes d'une maison de campagne. Ce fut le premier jour de beau temps, après toutes ces ondées, que je partis par ce chemin bordé d'acacias, mon livre sous le bras. Il y avait un peuplier immense à l'époque dans cette campagne [...]. Toujours est-il que c'est à l'ombre de ce peuplier que je découvris, grâce à Gide, que la vie m'était offerte dans sa plénitude et ses extrêmes — ce que j'aurais dû soupçonner de moi-même, d'ailleurs, depuis ma naissance. Cette découverte me transporta. Les milliers de feuilles de peuplier, petites et serrées, d'un vert clair, tremblaient au-dessus de ma tête, très haut, et chacune d'elles me semblait un bonheur supplémentaire à venir, un bonheur formellement promis à présent par la grâce de la littérature. Avant d'arriver au faite de l'arbre et de cueillir ses derniers violents moments de plaisir, j'avais tous ces millions de feuilles à arracher les unes après les autres au calendrier de mon existence. Comme je n'imaginai pas qu'on puisse vieillir, ni encore moins mûrir, c'étaient autant de plaisirs enfantins et romanesques qui s'accumulaient au-dessus de moi : des chevaux, des visages, des voitures, la gloire, des livres, des regards admiratifs, la mer, des bateaux, des baisers, des avions dans la nuit, que sais-je, tout ce que l'imagination à la fois barbare et sentimentale d'une adolescente de treize ans peut accumuler d'un coup. J'ai relu Gide par hasard l'autre année et si j'ai de nouveau cru sentir l'odeur de l'acacia et voir le peuplier, j'ai simplement pensé, presque distraitement, que c'était quand même fort bien écrit. La foudre, elle aussi, peut se tromper en distribuant ses coups. (pp. 197-201).

Parus l'an dernier à New York (*Voices. A Memoir*), les mémoires du romancier américain Frederic Prokosch viennent d'être traduits en français, par Léo Dilé (*Voix dans la nuit*, Paris : Fayard, 1984, 23,5 x 15,5 cm, 367 pp., 98 F, ach. d'impr. avril 1984). Grand voyageur, ayant séjourné dans maintes capitales d'Europe et d'ailleurs, le romancier des *Asiatiques*, âgé aujourd'hui de soixante-seize ans, se souvient : «je vais me coucher ; j'écoute grillons et rossignols. Je n'ai plus peur de la solitude, de la souffrance ou de la mort. Je vois les merveilleux visages du passé qui se rassemblent autour de moi, et j'entends une fois de plus le murmure des voix dans la nuit» (p. 351)... Parmi ces

«merveilleux visages du passé», celui de Gide ; parmi ces «voix dans la nuit», celle de Gide, au cours d'une longue conversation, à l'automne 1949 : il parla de Whitman, de Proust (pp. 241-2) :

On croit généralement que j'ai eu des remords au sujet de Proust. Au contraire, j'étais un très fervent admirateur de Proust, et quand les gens répètent à l'envi que j'ai refusé *Swann* chez Gallimard, ils oublient que l'on est occupé, que l'on ne peut absolument pas tout lire, et Proust avait cette réputation de papillon mondain fané. Mais après que je me fus résolu à lire ce petit chef-d'œuvre, mon admiration pour Proust n'a jamais fléchi un seul instant. Sur l'homme lui-même, j'avoue que j'étais assez perplexe. Au début, je croyais qu'il n'avait aucune force profonde. Je me trompais. Il avait une énorme force profonde. Pas comme Whitman. [...] Mais revenons à Proust. Vous autres étrangers, vous faites erreur. Je vous soupçonne de le révéler pour des raisons imaginaires. Il est erroné de prendre Proust pour un novateur. Il s'est contenté de faire ce que l'on avait souvent fait avant lui, mais il l'a fait avec un soin infini et une astuce inépuisable. Voilà ce qui importe, la précision et l'habileté, non point l'audace et la fanfaronnade. Chez Proust, on perçoit souvent l'écho de Benjamin Constant et Saint-Simon, voire une trace des *Confessions* de Rousseau.

— Mais ces merveilleux morceaux, dis-je, comme le désir de voir Venise, et les pavés...

— Magnifiquement fait, j'en conviens parfaitement. Je ne conteste pas que ce ne soit réussi. Mais tout cela se trouve entièrement à l'intérieur de la tradition française, et peut-être que vous ne vous en rendez pas bien compte, vous autres étrangers.

De Dostoïevski, de Chopin, de Wilde... de Staline aussi (pp. 244-5) :

Je demandai brusquement :

— Vous vous souvenez encore de Staline, M. Gide ?

Il serra ses pouces l'un contre l'autre.

— Ne manqueriez-vous pas un tout petit peu de tact ? Vous parlez presque comme un journaliste ! Il ne faut jamais devenir journaliste !

Son visage sévère et didactique, aux coups d'œil brefs et perçants, me faisait penser aux vers de Dante sur Brunetto Latini dont le regard évoquait celui d'un tailleur en train d'enfiler une aiguille.

— ... Mais oui, je me rappelle Staline. Il était debout derrière moi aux obsèques de Gorki. Il avait un beau visage sauvage, pareil à celui d'un bohémien assoiffé de sang ; il avait l'air un peu ivre ; c'était peut-être de vodka, mais c'était peut-être aussi du parfum de sa propre férocité intérieure. Ce genre-là d'ébriété existe ; elle est séduisante mais aussi terrifiante, et Staline me rappelait cette merveilleuse histoire de Tolstoï, *Les Cosaques*. [...] Oui, c'est en 1936 que j'ai rencontré Staline aux obsèques de Gorki. J'ai aussi rencontré Molotov, mais on a tendance à oublier Molotov. Staline était manifestement ivre, mais il était timide, assez beau, et j'ai été positivement charmé. C'est plus tard que j'ai ressenti la répugnance, l'horreur et le dégoût.

Et Prokosch note, à un certain moment de l'entretien (p. 244) :

J'éprouvais un curieux sentiment : que ces réflexions d'André Gide [à propos de *Dostoïevski*] n'étaient point tant (pour vraies et convaincantes qu'elles parussent) une expression véritable de ses pensées et de ses convictions que l'expression d'une intimité passagère avec moi, pareille à celle d'un brillant joueur d'échecs avec un jeune adversaire anxieux.

«André Gide est tuberculeux : une crise existentielle» : c'est le titre d'un

chapitre de huit pages (pp. 137-45) de l'essai que François-Bernard Michel, professeur de clinique des maladies respiratoires à l'Université de Montpellier, consacre à l'asthme, à la dyspnée, au « symptôme respiratoire » : *Le Souffle coupé. Respirer et écrire* (Paris : Gallimard, 1984, 21,5 x 15 cm, 279 pp., 110 F, ach. d'impr. 18 mai 1984) — où il n'entend ni décrire le mal ni en faire l'étiologie, mais poser la question du sens : « Pourquoi le symptôme asthme ? », c'est-à-dire : « Au fond, ils [les malades] préfèrent l'asthme à quoi ? » (p. 13), la réponse étant naturellement toujours : « L'asthme pour exister », « l'asthme pour ne pas mourir ». Le D^r Michel a recueilli pour son étude la « contribution » des écrivains français « qui ont particulièrement eu à faire avec la Respiration », et a tenté de faire l'histoire culturelle du symptôme, de décrire sa trajectoire « par rapport à l'évolution sociologique, artistique et historique d'une époque ». Gide est l'un des neuf grands témoins ainsi convoqués (avec Queneau, Valéry, Proust, Mérimée, Mallarmé, Laforgue, Camus et Barthes), son témoignage est fort simple, lu par Fr.-B. Michel :

Qu'un « symptôme » respiratoire ait été associé à une crise existentielle majeure dans la vie de Gide (assez grave pour qu'il ait failli en mourir) est une constatation qui n'a pas été assez soulignée, et à peine mentionnée par certains.

Ce symptôme survint au terme d'une adolescence ennuyeuse et à l'acmé de son dégoût de vivre. Gide en guérit spontanément, dans le même temps où, découvrant sa personnalité ainsi que son autonomie, il inaugurerait sa créativité littéraire.

Quelle fut, au juste, la maladie de Gide ?

Il nous rapporte lui-même les symptômes significatifs d'une tuberculose pulmonaire ulcéro-caséuse : fatigabilité, fièvre, frissons, sueurs, douleurs, étouffements, et peut-être hémoptysies. C'était donc une tuberculose assez ancienne pour avoir déterminé progressivement une laryngite (« voix à l'état de souvenir »), sévère (cavernes pulmonaires ?), étendue (dyspnée au moindre effort) et qui a guéri spontanément [...].

La guérison spontanée de la tuberculose était indéniablement possible et Laennec lui-même l'avait décrite. Elle n'en constituait pas moins, dans les années 1890, l'exception, confirmant la règle, de son évolution fatale.

Gide aurait donc « dû » mourir de cette atteinte pulmonaire. Mais il va, au contraire, en guérir. [...] Il en conserve probablement des séquelles importantes et il ne faut pas oublier qu'il mourra, en février 1951, d'une « congestion » (?) pulmonaire.

Il a parfaitement conscience a posteriori, que sa maladie respiratoire a constitué pour lui le symptôme d'une crise existentielle, et que celle-ci l'a révélé à lui-même, faisant de lui un homme différent [...].

[... *L'Immoraliste*] intéresse surtout parce que y apparaît en filigrane la « lecture » que Gide a faite de l'événement. Si Michel (André) a été tuberculeux, c'est parce qu'il avait refoulé sa vraie nature sexuelle. Dès qu'il accepte sa vraie vie, il guérit.

revues et journaux — De Jean-Joseph Goux (qui vient de publier *Les Monnayeurs du Langage*, Paris : Éd. Galilée, 1984, 230 pp., 85 F) : « La Métaphore monétaire du Langage dans *Les Faux-Monnayeurs* de Gide », *Stanford French Review*, printemps 1983, pp. 91-108.

— De Renée A. Kingcaid : «Retreat from Discovery : Symbol and Sign in *La Symphonie pastorale*», *Contemporary Literature*, 1983, pp. 34-41.

— Dans les *Studi di Cultura francese e europea* (mélanges offerts à L. Maranini, éd. Fasano, 1983), pp. 481-91 : «*Isabelle* : la dissoluzione del fantasma», d'Arnaldo Pizzorusso.

— Le gros n° 9-10 (printemps 1984, XVI-343 pp., 150 F) de la revue que dirige notre ami Claude Sicard, *Littératures*, est constitué de *Mélanges offerts au Professeur René Fromilbague*. Signalons-y, de Claude Sicard : «Jean de Tinan et André Gide, une amitié à sens unique» (pp. 209-23, avec trois lettres inédites de Tinan), et de Daniel Moutote : «Pour une édition nouvelle du *Journal* d'André Gide» (pp. 325-32, texte dense où l'auteur rassemble les leçons essentielles tirées des recherches considérables qu'il a consacrées au *Journal* et propose une véritable charte pour la future édition complète et critique de l'œuvre).

— De notre ami Claude Courouve, dans le n° 20, mai 1984, pp. 54-5, de la revue gay *Samourai* : «*Corydon*, le premier "tract"».

COMPTES RENDUS. -- D'*En Italie avec André Gide* de François-Paul Albert (édité par Daniel Moutote, P.U.L., 1983), par P. Descaux, dans *Les Livres*, janvier 1984. — D'*André Gide, Voyage et Écriture* de Pierre Masson (P. U.L., 1983) et d'*André Gide et l'URSS* de Rudolf Maurer (Éd. Tillier, 1983), par Alain Favarger («André Gide : Voyages et mal de vivre») dans le journal suisse *La Liberté* du dimanche 15 avril 1984, p. 39. — De *Giovanni Papini juge d'André Gide* d'Alain Goulet (Centre d'Études Gidiennes, 1982), par James C. McLaren dans *French Review*, mai 1984, p. 884.

V A R I A

GIDE EN SCÈNE, A PARIS ET A LONDRES ***

Au Théâtre des Déchargeurs (3, rue des Déchargeurs, Paris IV), la jeune compagnie du Calife a présenté ce printemps un spectacle intitulé *Gide 84*, montage de textes d'André Gide réalisé par Philippe Honoré, mis en scène par Philippe Honoré et Pascal Thoreau, interprété par Michel Bretter, Philippe Person et la voix de Sylvia Berger. Refusant que «l'inquisiteur» ne soit plus aujourd'hui «qu'une statue dans le musée de la littérature», les comédiens avaient «volontairement choisi d'écarter les grands textes gidiens pour mettre davantage en valeur des écrits plus personnels, tels son *Journal*, *Et nunc manet in te*, et bien entendu *Les Nourritures terrestres* qui n'ont rien perdu de leur extraordinaire fougue», souhaitant montrer, à travers ces textes, «à quel point et avec quelle acuité André Gide avait conscience de problèmes qui nous sont contemporains» ; ils ont aussi souhaité que «Madeleine Gide soit largement présente, conscients de la part essentielle qu'elle eut dans sa

vie et dans son œuvre». «Adeptes du dépouillement et pensant comme lui que "le plus difficile est d'être simple", nous avons cherché à établir un dialogue entre deux comédiens aux maturités différentes, reflet des multiples facettes de Gide. Nous espérons avoir pu transmettre ce que l'œuvre d'André Gide contient de richesses, d'humour et de passion, et n'avons qu'un seul souhait à formuler : *Qu'André Gide ne meure pas...*» Nombre de nos amis ont pu assister à ce spectacle, et l'on chaudement applaudi ; et le 26 mai à 17 h 30, tous ceux qui participaient à l'Assemblée générale de l'AAAG se sont transportés au Théâtre des Déchargeurs pour y bénéficier d'une ultime représentation, donnée spécialement pour eux, de ce spectacle «d'une grande qualité, monté avec un sens de l'enchaînement et de la synthèse, une discrétion suggestive étonnants» (pour reprendre les termes du compte rendu enthousiaste de notre ami Robert Catherine, dans *La Revue Administrative* n° 218, mars-avril 1984, p. 217)... ● A Londres,

du 1^{er} au 26 mai, à l'Odyssey Theatre (162, Tufnell Park Road), une compagnie de treize acteurs, sous la direction de Guy Fawkes, a interprété (en anglais) une adaptation originale des *Faux-Monnayeurs* (*The Counterfeiters*) due à un jeune écrivain anglais, David Read. Nous n'avons malheureusement pas encore eu d'échos de ce spectacle au moment où nous composons.

ROGER FROMENT (1907-1984) *** Notre ami Roger Froment est mort subitement le 17 février dernier, à Lyon — où il était né le 18 janvier 1907 et où se déroula sa carrière exceptionnellement brillante : médecin des hôpitaux à vingt-huit ans, professeur agrégé à trente-huit ans, titulaire de la chaire de clinique et de prophylaxie cardio-vasculaire à la Faculté de Médecine, il fut président de la Société Française de Cardiologie, expert auprès de l'O.M.S., membre de nombreuses sociétés savantes... ; il fut le créateur de l'école cardiologique lyonnaise qui jouit d'une renommée mondiale ; officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre du Mérite, il avait été élu en 1977 à l'Académie de Médecine. Mais si le corps médical — ses collègues, ses anciens élèves, ses malades — a été vivement endeuillé par la disparition de ce maître, c'est au grand lettré, à l'ami de Roger Martin du Gard que nous tenons à rendre ici un plus particulier homma-

ge ; que le romancier des *Thibault* ait donné toute sa confiance — de patient et d'ami — à un homme dont la vaste et fine culture, la chaleur humaine, la sensibilité et la noblesse de caractère frappaient tous ceux qui l'approchaient, rien de surprenant. Nos amis n'ont certes pas oublié ses deux contributions au *BAAG* (n^{os} 52 et 54) ; ils attendent avec impatience de pouvoir lire l'introduction qu'il avait écrite pour l'édition du *Journal* de RMG. A Mme Roger Froment et à ses enfants, nous voulons témoigner de notre vive et sincère sympathie.

LAURIERS *** Le prix Fémina-Vacaresco a couronné le livre de notre ami François Chapon, *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet* (cf. *BAAG* 62, p. 327)... qui venait d'obtenir le prix Roberge décerné par l'Académie française. — Celle-ci a également attribué un prix, médaille d'argent de la Fondation Broquette-Gonin, à *L'Ame prisonnière*, essai sur Martin du Gard de notre ami Harald Emeis (cf. *BAAG* 62, p. 329 ; signalons à nos lecteurs que cet ouvrage est diffusé par la Librairie Champion-Slatkine, 7 quai Malaquais, 75006 Paris, au prix de 55F).

SUR JOË BOUSQUET *** *L'Univers intellectuel, imaginaire et romanesque de Joë Bousquet* : tel est le titre de la thèse que notre ami Charles Bachat, présentement Maître-Assistant de Littérature françai-

se à l'Université de Corse, a brillamment soutenue le 14 mai dernier, à l'Université de Paris III (Sorbonne nouvelle), pour le doctorat d'État ès Lettres.

MORT DE CÉLESTE *** Elle était venue plusieurs fois, Villa Montmorency, apporter à Monsieur Gide des billets de Monsieur Proust ; elle avait remarqué, elle le jura plus tard, que les nœuds du paquet qui contenait le manuscrit de *Swann*, renvoyé par les Éditions de la Nouvelle Revue Française, et qu'elle avait soigneusement ficelé elle-même, étaient intacts... A quatre-vingts ans, elle avait enfin livré ses souvenirs à un journaliste, M. Georges Belmont, qui en fit un livre (*Monsieur Proust*, Paris : Robert Laffont, 1973), et un cinéaste allemand en fit un film (*Céleste*, de Percy Adlon, 1984)... Céleste Albaret est morte le 25 avril dernier, à quatre-vingt-treize ans — soixante-et-un ans après avoir épousé le chauffeur de Proust, Odilon Albaret, et être ainsi devenue la fidèle servante de l'écrivain.

NOS AMIS PUBLIENT... ***

Un important volume de Michel Lioure : «*Tête d'Or*» de Paul Claudel : introduction, inédits, variantes et notes (Paris : Les Belles Lettres, 1984, «*Annales littéraires de l'Université de Besançon*», 322 pp.). — *La Course amoureuse*, sept récits de pêche et de chasse du romancier américain William Humphrey, vient de

paraître dans une excellente traduction de Jean Lambert, qui avait déjà traduit, du même auteur, *L'Adieu du Chasseur*, *Les Pionniers du Texas*, *Les Liens du Sang* et *Plus loin du ciel* (Paris : Gallimard, 1984, coll. «*Du Monde entier*», 270 pp., 95 F). — D'Angelo Rinaldi, un sixième roman, *Les Jardins du Consulat* (Paris : Gallimard, 1984, 265 pp., 72 F).

RUYTERS, VIELÉ-GRIFFIN ***

Grâce aux archives d'Henry de Paysac, dont il avait déjà extrait neuf lettres d'Henri Vandeputte (v. notre précédent numéro, p. 329), notre ami Victor Martin-Schmets publie dans le n° 8 (janvier 1984) du *Bulletin de la Société d'Étude des Lettres Françaises de Belgique*, pp. 17-29, neuf intéressantes «*Lettres d'André Ruyters à Francis Vielé-Griffin*» — qui font attendre avec plus d'impatience l'édition de l'importante *Correspondance* de Gide avec l'écrivain belge...

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE ***

Les recherches visant à inventorier et rassembler la *Correspondance générale* de Gide se poursuivent. Au 15 juin, l'Équipe a «*fiché*» 17 031 lettres échangées entre Gide et 1 676 correspondants, et 833 photocopies de lettres, pour la plupart inédites, sont entrées dans ses dossiers. Aux personnes qu'elle a déjà remerciées de leur concours dans nos huit précédents numéros, l'Équipe doit ajouter les

noms de MM. Maurice Saillet (Montlognon) et Richard Betts (Amsterdam). Elle renouvelle son appel, déjà plusieurs fois publié dans ces pages.

«L'abondance des matières»... soyons franc : une erreur dans le calibrage des textes dont nous nous proposons de composer la présente livraison du BAAG, nous contraint à reporter à notre numéro d'octobre la suite des «Dossiers de presse des livres d'André Gide», ainsi que le compte rendu de la XIII^e Assemblée générale de l'AAAG, qui s'est tenue à Paris le 26 mai dernier. Que nos lecteurs veuillent bien nous en excuser.

SUR NOS CAHIERS

Notre «cahier 1983» – une édition nouvelle et augmentée du Gide de Ramon Fernandez – sortira enfin cet automne. Le Délégué aux publications de l'AAAG, en grande partie responsable du retard pris dans la préparation de ce volume, présente ses vives et particulières excuses à tous nos sociétaires.

Ce livre sera suivi de près par notre «cahier 1984-85», qui, comme cela a été annoncé à la dernière Assemblée générale, sera constitué par l'ouvrage d'Alain Goulet, Fictions gidiennes et vie sociale (1910-1925).

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

Liste des nouveaux Membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 26 février et le 15 juin 1984

- 1164 Mme Damienne VALLET-CROUZET, documentaliste, 75018 Paris. (Étudiant).
- 1165 M. André CALAS, journaliste honoraire, 06580 Pégomas. (Titulaire).
- 1166 BIBLIOTHÈQUE CAROLINE SKEEL, Westfield College, Université de Londres, Londres, Grande-Bretagne. (Titulaire).
- 1167 M. Richard BETTS, traducteur aux Éditions Scientifiques Elsevier, Amsterdam, Pays-Bas. (Titulaire).
- 1168 M. Jean-François NIVET, Assistant à l'Université Mohammed I^{er}, Oujda, Maroc. (Titulaire).
- 1169 M. Peter SCHNYDER, professeur, Olten, Suisse. (Titulaire).
- 1170 M. Jean-Claude VANMEETEREN, tarificateur d'ordonnances médicales, Crisnée, Belgique. (Fondateur).

★

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1984

Cotisation de Membre fondateur	200 F
Cotisation de Membre titulaire	150 F
Cotisation de Membre étudiant	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i>	100 F
BAAG : prix du numéro courant	26 F

Les cotisations donnent droit au service du *Bulletin* trimestriel et du *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs). — Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, veuillez ajouter 25 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

— par virement ou versement au Compte Courant Postal PARIS 25.172.76 A ou au compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

— par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

— exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements exclusivement en FRANCS FRANÇAIS et SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK

Secrétaire générale

15, rue d'Armenonville

92200 NEUILLY-SUR-SEINE

Tél. (3) 093 52 22

HENRI HEINEMANN

Trésorier

59, avenue Carnot

80410 CAYEUX-SUR-MER

Tél. (22) 27 66 58

CLAUDE MARTIN

Délégués aux publications

3, rue Alexis-Carrel

69110 STE-FOY-LES-LYON

Tél. (7) 859 16 05

PIERRE MASSON

92, rue du Grand Douzillé

49000 ANGERS

Tél. (41) 66 72 51

IRENE DE BONSTETTEN

Antenne renseignements

14, rue de la Cure

75016 PARIS

Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

UER Lettres classiques & modernes

Université Lyon II

Campus de Bron-Parilly

69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle

Commission paritaire : N° 52103

Directeur responsable : Claude MARTIN

ISSN : 0044-8133

Dépôt légal : juillet 1984

ISSN 0044-8133

Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 26 F